

JACQUES LACAN

LE SÉMINAIRE livre XVIII

D'un discours qui ne
serait pas du semblant



SEUIL

LE SÉMINAIRE DE JACQUES LACAN

TEXTE ÉTABLI PAR
JACQUES-ALAIN MILLER

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-090219-9

© Éditions du Seuil, novembre 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

LIVRE XVIII
D'UN DISCOURS
QUI NE SERAIT PAS
DU SEMBLANT

1971

INTRODUCTION AU TITRE
DE CE SÉMINAIRE

D'un discours
qui ne serait pas du semblant

Au tableau

D'un discours – ce n'est pas du mien qu'il s'agit.

Je pense vous avoir assez fait sentir l'année dernière ce qu'il faut entendre par le terme de discours. Je rappelle le discours du maître et ses quatre, disons, positions, les déplacements de ses termes au regard d'une structure réduite à être tétraédrique. J'ai laissé, à qui voulait s'y employer, de préciser ce qui justifie ces glissements, qui auraient pu être plus diversifiés. Je les ai réduits à quatre. Le privilège de ces quatre, peut-être cette année vous en donnerai-je en passant l'indication, si personne ne s'y emploie.

Je ne prenais ces références qu'au regard de ce qui était ma fin, énoncée dans le titre *L'Envers de la psychanalyse*. Le discours du maître n'est pas l'envers de la psychanalyse, il est où se démontre la torsion propre, dirai-je, du discours de la psychanalyse.

Vous savez en effet l'importance qui est accordée, dès son émission par Freud, à la théorie de la double inscription, et l'accent qui y est mis. C'est poser la question d'un endroit et d'un envers. Or, ce qu'il s'agissait de vous faire toucher du doigt, c'est la possibilité d'une inscription double, à l'endroit et à l'envers, sans qu'un bord ait à être franchi.

C'est la structure, dès longtemps bien connue, dite de la bande de Mœbius. Je n'ai eu qu'à en faire usage.

Ces places et ces éléments, c'est d'où se désigne que ce qui est, à proprement parler, discours ne saurait d'aucune façon se repérer d'un sujet, bien que le discours le détermine.

C'est là sans doute l'ambiguïté de ce par quoi j'ai introduit ce que je pensais devoir faire entendre à l'intérieur du discours psychanalytique.

Rappelez-vous mes termes, au temps où j'intitulai un certain rapport *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse. Intersubjectivité*, écrivis-je alors, et Dieu sait à quelles fausses traces l'énoncé de termes tels que celui-là peut donner occasion. Qu'on m'excuse d'avoir eu, ces traces, à les faire premières. Je ne pouvais aller au-devant que du malentendu. *Inter*, certes, en effet, c'est ce que seule la suite m'a permis d'énoncer d'une *intersignifiance*, subjectivée de sa conséquence, le signifiant étant ce qui représente un sujet pour un autre signifiant, où le sujet n'est pas. Là où il est représenté, le sujet est absent. C'est bien en cela que, représenté tout de même, il se trouve ainsi divisé.

Le discours, ce n'est pas seulement qu'il ne peut plus dès lors être jugé qu'à la lumière de son ressort inconscient, c'est qu'il ne peut plus être énoncé comme quelque chose d'autre que ce qui s'articule d'une structure où il se trouve quelque part aliéné d'une façon irréductible.

D'où mon énoncé introductif. *D'un discours* – je m'arrête – *ce n'est pas le mien*. C'est de cet énoncé du discours comme ne pouvant être discours d'aucun particulier, mais se fondant d'une structure, et de l'accent que lui donne la répartition, le glissement de certains de ces termes, c'est de là que je pars cette année pour ce qui s'intitule *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

À ceux qui n'ont pu l'année dernière suivre ces énoncés qui sont donc préalables, j'indique que la parution, qui date déjà de plus d'un mois, du numéro 2/3 de la revue *Scilicet* leur en donnera les références inscrites.

Scilicet 2/3, parce que c'est un écrit, est un événement, sinon un avènement de discours. Il l'est d'abord en ceci, que le discours dont je me trouve être l'instrument – sans qu'on puisse éluder qu'il nécessite votre presse, autrement dit que vous soyez là, et très précisément sous cet aspect dont quelque chose de singulier fait la presse, compte tenu, assurément, disons, des incidences de notre histoire – ce discours, il se touche qu'il

renouvelle la question de ce qu'il peut en être du discours en tant que discours du maître. On ne peut faire que de s'interroger à le dénommer. N'allez pas trop vite à vous servir du mot *révolution*. Mais il est clair qu'il faut discerner ce qu'il en est de ce qui, en somme, me permet de poursuivre mes énoncés, à savoir cette formule, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

Deux traits sont ici à retenir dans ce numéro de *Scilicet*.

Le premier est que, somme toute, j'y mets à l'épreuve mon discours de l'année dernière – à peu près, à quelque chose près qui est en plus – dans une configuration qui se caractérise justement par l'absence de ce que j'ai appelé la presse de votre présence. Pour donner son plein accent à ce que cette présence signifie, je l'épinglerai du plus-de-jouir *pressé*.

C'est très précisément de cette figure que peut être estimé si elle va au-delà d'une gêne, comme on dit, concernant trop de semblances dans le discours où vous êtes inscrits, le discours universitaire. Il est facile de la dénoncer comme gêne d'une neutralité, par exemple, que ce discours ne peut prétendre soutenir ni d'une sélection compétitive, quand il ne s'agit que de signes qui s'adressent aux avertis, ni d'une formation du sujet, quand il s'agit de bien autre chose. Que faut-il pour aller au-delà de cette gêne des semblances, et pour que quelque chose s'espère qui permette d'en sortir? Rien d'autre ne le permet que de poser qu'un certain mode de rigueur dans l'avancement d'un discours clive, en position dominante dans ce discours, ce qu'il en est du triage de ces globules de plus-de-jouir au titre de quoi vous vous trouvez pris dans le discours universitaire.

Ceci n'est pas nouveau, je l'ai déjà dit, mais personne n'y a fait attention – ce qui constitue l'originalité de cet enseignement, et qui motive ce que vous lui apportez de votre presse, c'est précisément que quelqu'un, à partir du discours analytique, se mette à votre égard dans la position de l'analysant. À parler à la radio, j'ai mis cet enseignement à l'épreuve de la soustraction de cette présence, de cet espace où vous vous pressez, annulé et remplacé par l'*Il existe* pur de cette intersignifiante dont je parlais tout à l'heure, pour qu'y vacille le sujet. C'est simplement un aiguillage vers quelque chose dont l'avenir dira la portée possible.

Il est un autre trait de ce que j'ai appelé cet événement, cet avènement de discours. Cette chose imprimée qui s'appelle *Scilicet*, comme un certain nombre déjà le sait, on y écrit sans signer. Qu'est-ce que cela

veut dire ? Que chacun de ces noms qui se trouvent mis en colonne à la dernière page des trois numéros qui constituent une année, peut être permuté avec chacun des autres, affirmant de là qu'aucun discours ne saurait être d'auteur. Ça, c'est un pari. Là, ça parle. L'avenir dira si c'est la formule que, dans cinq, six ans, adopteront toutes les revues, les revues bien, s'entend. C'est un pari, on verra.

Dans ce que je dis, je n'essaie pas de sortir de ce qui est ressenti, éprouvé dans mes énoncés, comme accentuant, comme tenant à l'artefact du discours. C'est dire, bien sûr – c'est la moindre des choses –, que, ce faisant, cela exclut que je prétende tout en couvrir. Ce ne peut être un système, et, à ce titre, ce n'est pas une philosophie. Il est clair à quiconque prend le biais sous lequel l'analyse nous permet de renouveler ce qu'il en est du discours, que cela implique de se déplacer, dirai-je, dans un *désunivers*. Ce n'est pas la même chose que le divers. Mais même à ce divers je ne répugnerais pas, et non pas seulement pour ce qu'il implique de diversité, mais aussi jusqu'à ce qu'il implique de diversion.

Il est très clair aussi que je ne parle pas de tout. Et même, ça résiste dans ce que j'énonce à ce qu'on parle de *tout*. Ça se touche du doigt tous les jours. Que je ne dise pas tout même sur ce que j'énonce, c'est autre chose, je l'ai déjà dit, cela tient à ce que la vérité n'est qu'à mi-dire.

Ce discours donc, qui se confine à n'agir que dans l'artefact, n'est en somme que le prolongement de la position de l'analyste, en tant qu'elle se définit de mettre le poids de son plus-de-jouir à une certaine place. C'est néanmoins la position que je ne saurais soutenir ici, très précisément de n'être pas ici dans la position de l'analyste. Comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est plutôt vous qui y seriez, dans votre presse, à ceci près qu'il vous y manque le savoir. Cela dit, quelle peut être la portée de ce que j'énonce dans cette référence, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* ?

Cela peut s'énoncer de ma place, et en fonction de ce que j'ai énoncé précédemment. En tous les cas, c'est un fait que je l'énonce. Remarquez que c'est aussi un fait *puisque* je l'énonce. Vous pouvez n'y voir que du feu, c'est-à-dire penser qu'il n'y a rien de plus que le fait que je l'énonce. Seulement, si j'ai parlé, à propos du discours, d'artefact, c'est que, pour le discours, il n'y a rien de fait, si je puis dire, il n'y a de fait que du fait de le dire. Le fait énoncé est tout ensemble le fait de discours. C'est cela que je désigne par le terme d'artefact, et, bien entendu, c'est ce qu'il s'agit de réduire.

En effet, si je parle d'artefact, ce n'est pas pour en faire surgir l'idée de quelque chose qui serait autre, une nature. Vous auriez tort de vous engager dans cette voie pour en affronter les embarras, parce que vous n'en sortiriez pas. La question ne s'instaure pas dans les termes – *Est-ce ou n'est-ce pas du discours ?* –, mais dans ceux-ci – *C'est dit ou ce n'est pas dit*.

Je pars de ce qui est dit dans un discours dont l'artefact est supposé suffire à ce que vous soyez là.

Ici, coupure, car je n'ajoute pas – à ce que vous soyez là à l'état de plus-de-jouir pressé.

J'ai dit *coupure* parce qu'il est questionnable de savoir si c'est en tant que plus-de-jouir *déjà* pressé que mon discours vous rassemble. Il n'est pas tranché, quoi qu'en pense tel ou tel, que ce soit ce discours, celui de la suite des énoncés que je vous présente, qui vous mette dans cette position.

2

Du semblant, qu'est-ce que cela veut dire dans l'énoncé du titre de cette année ?

Si cela veut dire, par exemple, *Du semblant de discours*, c'est, vous le savez, la position dite logico-positiviste. Il s'agit de mettre un signifié à l'épreuve de quelque chose qui tranche par oui ou par non. Ce qui ne permet pas de s'offrir à cette épreuve, voilà ce qui est défini ne rien vouloir dire.

Et avec ça, on se croit quitte d'un certain nombre de questions qualifiées de métaphysiques. Ce n'est certes pas que j'y tiens, à ces questions, mais je tiens à faire remarquer que la position du logico-positivisme est intenable, au moins à partir de l'expérience analytique.

Si l'expérience analytique se trouve impliquée de prendre ses titres de noblesse du mythe œdipien, c'est bien qu'elle préserve le tranchant de l'énonciation de l'oracle, et, je dirai plus, que l'interprétation y reste toujours du même niveau. Elle n'est vraie que par ses suites, tout comme l'oracle. L'interprétation n'est pas mise à l'épreuve d'une vérité qui se trancherait par oui ou par non, elle déchaîne la vérité comme telle. Elle n'est vraie qu'en tant que vraiment suivie.

Nous verrons tout à l'heure que les schémas mêmes de l'implication logique dans sa forme la plus classique nécessitent le fond de ce véri-

dique en tant qu'il appartient à la parole, fût-elle à proprement parler insensée. Le moment où la vérité se tranche de son seul déchaînement à celui d'une logique qui va tenter de donner corps à cette vérité, c'est très précisément le moment où le discours, en tant que représentant de la représentation, est renvoyé, disqualifié. Mais s'il peut l'être, c'est parce que, en quelque partie, il l'est toujours déjà. C'est cela qu'on appelle le refoulement. Ce n'est plus une représentation qu'il représente, c'est cette suite de discours qui se caractérise comme effet de vérité.

L'effet de vérité n'est pas du semblant. L'Œdipe est là pour nous apprendre, si vous me permettez, que c'est du sang rouge. Seulement voilà, le sang rouge ne réfute pas le semblant, il le colore, il le rend re-semblant, il le propage. Un peu de sciure, et le cirque recommence. C'est bien pour cela que la question d'un discours qui ne serait pas du semblant peut s'élever au niveau de l'artefact de la structure du discours. En attendant, il n'y a pas de semblant de discours, il n'y a pas de métalangage pour en juger, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a pas de vrai sur le vrai.

Je me suis amusé un jour à faire parler la vérité. Que peut-il y avoir de plus vrai que l'énonciation *Je mens* ? Je demande où il y a un paradoxe. Le chipotage classique qui s'énonce du terme de paradoxe ne prend corps que si, ce *Je mens*, vous le mettez sur un papier, à titre d'écrit. Tout le monde sent qu'il n'y a rien de plus vrai qu'on puisse dire à l'occasion que de dire *Je mens*. C'est même très certainement la seule vérité qui à l'occasion ne soit pas brisée. Qui ne sait qu'à dire *Je ne mens pas*, on n'est absolument pas à l'abri de dire quelque chose de faux ? Qu'est-ce à dire ? La vérité dont il s'agit, celle dont j'ai dit qu'elle parle *Je*, celle qui s'énonce comme oracle, quand elle parle, qui parle ? Ce semblant, c'est le signifiant en lui-même.

De ce signifiant, je fais un usage qui gêne les linguistes. Il s'en est trouvé pour écrire des lignes destinées à bien avertir que Ferdinand de Saussure n'en avait sans doute pas la moindre idée. Qu'est-ce qu'on en sait ? Ferdinand de Saussure faisait comme moi, il ne disait pas tout. La preuve, on a trouvé dans ses papiers des choses jamais dites dans son cours.

Le signifiant, on croit que c'est cette bonne petite chose qui est appriivoisée par le structuralisme, on croit que c'est l'Autre en tant qu'Autre, et la batterie du signifiant, et tout ce que j'explique.

Bien entendu, ça vient du ciel, parce que je suis un idéaliste à l'occasion.

Artefact, ai-je dit d'abord.

Bien sûr, l'artefact, il est absolument certain que c'est notre sort de tous les jours, nous le trouvons à tous les coins de rue, à la portée des moindres gestes de nos mains. S'il est un discours soutenable, en tout cas soutenu, qui s'appelle nommément le discours de la science, il n'est peut-être pas vain de se souvenir qu'il est parti très spécialement de la considération de semblants.

Le départ de la pensée scientifique, je parle dans l'histoire, qu'est-ce que c'est ? L'observation des astres. Et ça, qu'est-ce que c'est ? – sinon la constellation, c'est-à-dire le semblant typique. Les pas premiers de la physique moderne, autour de quoi cela tourne-t-il, au départ ? Non pas autour des éléments, comme on le croit, car les éléments, les quatre, et même si vous y ajoutez la quinte essence, c'est déjà du discours, du discours philosophique, et comment. Cela tourne autour des météores.

Descartes a fait un *Traité des météores*. Le pas décisif, un des pas décisifs, concerne la théorie de l'arc-en-ciel, et quand je parle d'un météore, c'est de quelque chose qui se définit d'être qualifié comme tel d'un semblant. Même parmi les gens les plus primitifs, personne n'a jamais cru que l'arc-en-ciel était quelque chose qui était là, recourbé et dressé. C'est en tant que météore qu'il est interrogé.

Le météore le plus caractéristique, le plus originel, celui dont il est hors de doute qu'il est lié à la structure même de ce qui est discours, c'est le tonnerre. Si j'ai terminé mon *Discours de Rome* sur l'évocation du tonnerre, ce n'est pas absolument par fantaisie. Il n'y a pas de Nom-du-Père tenable sans le tonnerre, dont tout le monde sait très bien que c'est un signe, même si on ne sait pas le signe de quoi c'est. C'est la figure même du semblant.

C'est en cela qu'il n'y a pas de semblant de discours. Tout ce qui est discours ne peut que se donner pour semblant, et rien ne s'y édifie qui ne soit à base de ce qui s'appelle le signifiant. Dans la lumière où je vous le produis aujourd'hui, le signifiant est identique au statut comme tel du semblant.

D'un discours qui ne serait pas du semblant. Pour que ce soit énoncé, il faut donc que ce *du semblant* ne soit complétable d'aucune façon de la

référence de *discours*. C'est d'autre chose qu'il s'agit, du référent sans doute. Là-dessus, contenez-vous un tout petit peu. Ce référent n'est probablement pas tout de suite l'objet, puisque ce que ça veut dire, c'est justement que le référent, c'est lui qui se promène. Le semblant dans lequel le discours est identique à lui-même, c'est un niveau du terme *semblant*, c'est le semblant dans la nature.

Ce n'est pas pour rien que je vous ai rappelé qu'aucun discours qui évoque la nature n'a jamais fait que partir de ce qui est semblant dans la nature. Car la nature en est pleine. Je ne parle pas de la nature animale, dont il est bien évident qu'elle en surabonde. C'est même ce qui fait qu'il y a de doux rêveurs qui pensent que la nature animale tout entière, des poissons aux oiseaux, chante la louange divine. Cela va de soi. Chaque fois qu'ils ouvrent comme ça, quelque chose, une bouche, un opercule, c'est un semblant manifeste. Rien ne nécessite ces béances.

Nous entrons là dans quelque chose dont l'efficace n'est pas tranché, pour la simple raison que nous ne savons pas comment il s'est fait qu'il y ait eu, si je puis dire, accumulation de signifiants. Car les signifiants, je vous le dis, sont répartis dans le monde, dans la nature, ils sont là à la pelle. Pour que naisse le langage – c'est déjà quelque chose d'en amorcer la question – il a fallu que quelque part s'établisse ce quelque chose que je vous ai déjà indiqué à propos du pari de Pascal, nous ne nous en souvenons pas. L'ennuyeux de supposer cela, c'est que cela suppose déjà le fonctionnement du langage, parce qu'il s'agit de l'inconscient. L'inconscient et son jeu, cela veut dire que, parmi les nombreux signifiants qui courent le monde, il va y avoir en plus le corps morcelé.

Il y a tout de même des choses dont on peut partir en pensant qu'elles existent déjà dans un certain fonctionnement sans que nous soyons forcés de considérer l'accumulation du signifiant. Ce sont les histoires de territoire.

Si votre signifiant *bras droit* va dans le territoire du voisin faire une cueillette – ce sont des choses qui arrivent tout le temps –, votre voisin saisit naturellement votre signifiant *bras droit* et vous le rebalance par-dessus la chose mitoyenne. C'est ce que vous appelez curieusement *projection*, n'est-ce pas ? C'est une manière de s'entendre. C'est d'un phénomène comme ça qu'il faudrait partir. Si votre bras droit, chez votre voisin, n'était pas entièrement occupé à la cueillette des pommes, par exemple, s'il était resté tranquille, il est assez probable que votre

voisin l'aurait adoré. C'est l'origine du signifiant maître, un bras droit, le sceptre.

Le signifiant maître, ça ne demande qu'à commencer comme ça, tout au début. Il en faut malheureusement un peu plus. Un peu plus, ça vous donne le sceptre. Vous voyez tout de suite la chose se matérialiser comme signifiant. Mais d'après tous les témoignages qu'on en a, le procès de l'histoire se montre un tout petit peu plus compliqué.

Il est certain que la petite parabole par laquelle j'ai commencé, celle du bras qui est renvoyé d'un territoire à l'autre, est un schéma encore insatisfaisant. Il n'est pas forcé que ce soit votre bras qui vous revienne, parce que les signifiants, ce n'est pas individuel, on ne sait pas lequel est à qui. Alors, voyez-vous, là, nous entrons dans une espèce d'autre jeu originel quant à la fonction du hasard et à celle des mythes.

Il s'agit de comprendre un peu ce qui s'est passé. Faites un monde. Pour l'occasion, disons un schéma ou un support, divisé en un certain nombre de cellules territoriales. Après tout, dans ce processus d'expulsion – que vous avez appelé, on ne sait pourquoi, *projection*, si ce n'est que ça, vous êtes projeté, bien sûr – vous pouvez non seulement recevoir un bras qui n'est pas le vôtre, mais plusieurs autres bras. À partir de ce moment-là, cela n'a plus d'importance que ce soit le vôtre ou que ce ne soit pas le vôtre.

Mais enfin, comme, de l'intérieur d'un territoire, on ne connaît après tout que ses propres frontières, on n'est pas forcé de savoir que sur cette frontière il y a six autres territoires. On balance ça un petit peu comme on veut. Alors, il se peut que, des territoires, il y en ait une pluie.

L'idée du rapport qu'il peut y avoir entre le rejet de quelque chose et la naissance de ce que j'appelai tout à l'heure le signifiant maître, est certainement à retenir. Mais pour qu'elle prenne tout son prix, il faut certainement qu'il y ait eu en certains points, par un processus de hasard, accumulation de signifiants. À partir de là, peut se concevoir quelque chose qui soit la naissance d'un langage.

Ce que nous voyons s'édifier comme premier mode de supporter dans l'écriture ce qui sert de langage, en donne au moins une certaine idée. Chacun sait que la lettre A est une tête de taureau renversée, et qu'un certain nombre d'éléments comme celui-là, mobiliers, laissent encore leurs traces. Il est important de ne pas aller trop vite, et de voir où continuent de rester les trous. Par exemple, il est bien évident que le départ

de cette esquisse était déjà lié à quelque chose qui marque le corps d'une possibilité d'ectopie et de balade, qui reste évidemment problématique.

Là encore, tout est toujours là. C'est un point très sensible, que nous pouvons contrôler encore tous les jours. Encore cette semaine, de très jolies photos dans le journal, dont tout le monde s'est délecté, montraient que les possibilités d'exercice du découpage de l'être humain sur l'être humain sont tout à fait impressionnantes. C'est de là que tout est parti.

Il reste un autre trou. Vous le savez, on s'est beaucoup cassé la tête sur Hegel, et on a fait la remarque que Hegel, c'est très joli, mais qu'il y a quand même quelque chose qu'il n'explique pas. Il explique la dialectique du maître et de l'esclave, il n'explique pas qu'il y ait une société de maîtres. Ce que je viens de vous expliquer est intéressant en ceci, que, par le seul jeu de la projection, de la rétorsion, il est clair qu'au bout d'un certain nombre de coups, il y aura certainement, je dirai, une moyenne de signifiants plus importante dans certains territoires que dans d'autres.

Enfin, il reste encore à voir comment le signifiant va pouvoir faire dans ce territoire société de signifiants. Il convient de ne jamais laisser dans l'ombre ce qu'on n'explique pas, sous prétexte qu'on a réussi à donner un petit commencement d'explication. Quoi qu'il en soit, l'énoncé de notre titre de cette année, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, concerne quelque chose qui a affaire avec une économie.

Ici, le *du semblant* n'est pas semblant d'autre chose, il est à prendre au sens du génitif objectif. Il s'agit du semblant comme objet propre dont se règle l'économie du discours.

Allons-nous dire que c'est aussi un génitif subjectif? Est-ce que le *du semblant* concerne aussi ce qui tient le discours? Le mot de subjectif est ici à repousser pour la simple raison que le sujet n'apparaît qu'une fois instaurée quelque part la liaison des signifiants. Un sujet ne saurait être que le produit de l'articulation signifiante. Un sujet comme tel ne maîtrise jamais en aucun cas cette articulation, mais en est à proprement parler déterminé.

Un discours, de sa nature, fait semblant comme on peut dire qu'il fait florès ou qu'il fait léger, ou qu'il fait chic. Si ce qui s'énonce de parole est justement vrai d'être toujours très authentiquement ce qu'elle est, au niveau où nous sommes, de l'objectif et de l'articulation, c'est donc très précisément comme objet de ce qui ne se produit que dans ledit discours que le semblant se pose. D'où le caractère à proprement parler

insensé de ce qui s'articule. C'est bien là que se révèle ce qu'il en est de la richesse du langage. Il détient une logique qui dépasse de beaucoup tout ce que nous arrivons à en cristalliser, à en détacher.

J'ai employé la forme hypothétique en énonçant – D'un discours qui ne *serait* pas du semblant. Chacun sait les développements qu'a pris après Aristote la logique, de mettre l'accent sur la fonction hypothétique. Il y a tout ce qui s'est articulé à donner la valeur *vrai* ou *faux* à l'articulation de l'hypothèse, et à combiner ce qui en résulte de l'implication, à l'intérieur de cette hypothèse, d'un terme signalé comme vrai. C'est l'inauguration de ce qu'on appelle le *modus ponens*, et de bien d'autres modes encore dont chacun sait ce qu'on en a fait.

Il est frappant que jamais personne nulle part, au moins à ma connaissance, n'ait individualisé la ressource que comporte l'usage de cette hypothétique sous la forme négative. Chose frappante, si l'on se réfère par exemple à ce qui en est recueilli dans mes *Écrits*.

Quand quelqu'un à l'époque, cette époque héroïque où je commençai de défricher le terrain de l'analyse, vint contribuer au déchiffrement de la *Verneinung* en commentant Freud lettre à lettre, il s'aperçut fort bien – car Freud le dit en toutes lettres – que la *Bejahung* ne comporte qu'un jugement d'attribution. En cela, Freud marque une finesse et une compétence tout à fait exceptionnelles à l'époque où il écrit, car seuls quelques logiciens de diffusion modeste pouvaient alors l'avoir souligné. Le jugement d'attribution ne préjuge en rien de l'existence, tandis que la seule position d'une *Verneinung* implique l'existence de quelque chose qui est très précisément ce qui est nié. *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, pose que le discours, comme je viens de l'énoncer, est du semblant.

Le grand avantage de le poser ainsi, c'est qu'on ne dit pas du semblant de quoi. Or, c'est là ce autour de quoi je propose d'avancer nos énoncés, c'est à savoir – de quoi s'agit-il là où *ce ne serait pas* du semblant ?

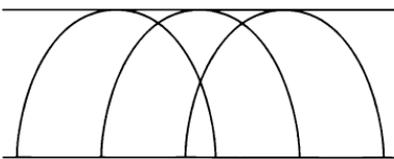
Bien sûr, le terrain est préparé d'un pas singulier quoique timide, qui est celui que Freud a fait dans l'*Au-delà du principe du plaisir*.

Je ne peux ici faire plus qu'indiquer le nœud que forment dans cet énoncé la répétition et la jouissance. C'est en fonction de ceci, que la répétition va contre le principe du plaisir, lequel, je dirai, ne s'en relève pas. À la lumière de l'expérience analytique, l'hédonisme ne peut que rentrer dans ce qu'il est, à savoir un mythe philosophique. J'entends, un mythe d'une classe, parfaitement définie et claire, de mythes, dont j'ai

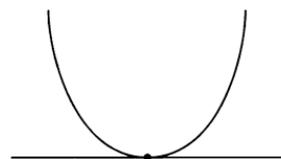
énoncé l'année dernière que l'aide qu'ils ont apportée à un certain procès du maître a permis au discours du maître comme tel d'édifier un savoir. Ce savoir, qui est savoir du maître, a supposé, et le discours philosophique en porte encore la trace, l'existence, en face du maître, d'un autre savoir. Dieu merci, le discours philosophique n'a pas disparu sans avoir épinglé avant qu'il devait y avoir à l'origine un rapport entre ce savoir et la jouissance. Celui qui a ainsi clos le discours philosophique, Hegel pour le nommer, ne voit que la façon dont, par le travail, l'esclavage arrivera à accomplir quoi? – rien d'autre que le savoir du maître.

Et qu'introduit de nouveau ce que j'appellerai l'hypothèse freudienne? Sous une forme extraordinairement prudente, mais tout de même syllogistique, c'est ceci. Si nous appelons principe du plaisir ceci que, de par son comportement, le vivant revient toujours au niveau de l'excitation minimale, et que ce principe règle son économie, et s'il s'avère que la répétition s'exerce de façon telle que soit sans cesse ramenée une jouissance dangereuse, qui outrepassé l'excitation minimale, est-il possible – Freud énonce la question sous cette forme – qu'il soit pensé que la vie, prise elle-même dans son cycle – c'est une nouveauté au regard de ce monde qui ne la comporte pas universellement –, comporte cette possibilité de répétition, qui serait le retour à ce monde en tant qu'il est semblant?

Je peux vous faire remarquer par un graphique au tableau que ceci comporte, au lieu d'une suite de courbes d'excitation ascendantes et descendantes, toutes confinant à une limite supérieure, la possibilité d'une intensité d'excitation qui peut aussi bien aller à l'infini.



*Courbes ascendantes
et descendantes*



*Point de tangence inférieur,
ou point suprême*

En effet, ce qui est conçu comme jouissance ne comporte de soi, en principe, d'autre limite que ce point de tangence inférieur que nous

appellerons *suprême*, en donnant son sens propre à ce mot qui veut dire le point le plus bas d'une limite supérieure, de même qu'*infime* est le point le plus haut d'une limite inférieure.

Ce point mortel est dès lors conçu, sans que Freud le souligne, comme une caractéristique de la vie. Mais à la vérité, ce à quoi on ne songe pas, c'est qu'on confond ainsi la mort et ce qu'il en est de la non-vie, qui est loin, fichtre, de ne pas remuer. Le silence éternel des espaces infinis qui sidérait Pascal, ils parlent, ils chantent, ils remuent maintenant de toutes les façons à nos regards. Le monde dit inanimé n'est pas la mort. La mort est un point, un point terme, de quoi ? – de la jouissance de la vie.

C'est très précisément ce qui est introduit par l'énoncé freudien que nous qualifions de l'hyperhédonisme, si je puis m'exprimer de cette façon. Qui ne voit que l'économie, même celle dite de la nature, est toujours un fait de discours, celui-là ne peut saisir que ceci indique qu'il ne saurait s'agir ici de la jouissance qu'en tant qu'elle est elle-même, non seulement fait, mais effet de discours.

Si quelque chose qui s'appelle l'inconscient peut être mi-dit comme structure langagière, c'est pour qu'enfin nous apparaisse le relief de cet effet de discours qui jusque-là nous paraissait comme impossible, à savoir le plus-de-jouir. Est-ce à dire, pour suivre une de mes formules, qu'en tant que c'était comme impossible, il fonctionnait comme réel ? J'ouvre la question, car à la vérité, rien n'implique que l'irruption du discours de l'inconscient, tout balbutiant qu'il reste, implique quoi que ce soit, dans ce qui le précédait, qui fût soumis à sa structure. Le discours de l'inconscient est une émergence, c'est l'émergence d'une certaine fonction du signifiant. Qu'il existât jusque-là comme enseigne, c'est bien en quoi je vous l'ai mis au principe du semblant.

Mais les conséquences de son émergence, c'est cela qui doit être introduit pour que quelque chose change – qui ne peut pas changer, car ce n'est pas possible. C'est au contraire de ce qu'un discours se centre de son effet comme impossible qu'il aurait quelque chance d'être un discours qui ne serait pas du semblant.

II

L'HOMME ET LA FEMME

Le symptôme, de Freud à Marx
La place du semblant dans le discours
Je ne suis pas nominaliste
Stoller et le transsexualisme
La sainteté, de Gracián à Mencius

Si je cherchais ces feuilles, ce n'est pas pour m'assurer, mais pour me rassurer de ce que j'ai énoncé la dernière fois, dont je n'ai pas le texte à cette heure-ci, je viens de m'en plaindre.

Il me revient, sans que j'aie aucune peine à me donner pour ça, des propos du type suivant. Il se trouve qu'en quelques points de mon discours de la dernière fois, comme ils s'expriment, certains se sont demandé où je veux en venir.

D'autres propos me sont d'ailleurs revenus, qu'on entend mal au fond de la salle. Je ne le savais absolument pas la dernière fois, je croyais qu'on avait une aussi bonne acoustique que dans l'amphithéâtre précédent. Si l'on veut bien me faire signe au moment où malgré moi ma voix baissera, j'essaierai de faire de mon mieux.

Donc, la dernière fois, on a pu, en certains tournants, se demander où je veux en venir. À la vérité, cette sorte de question me paraît assez prématurée pour être significative, d'autant que ce sont loin d'être des personnes négligeables, ce sont des personnes fort averties dont ce propos m'a été rapporté, quelquefois tranquillement par elles-mêmes. Étant donné justement ce que j'ai avancé la dernière fois, il serait peut-être plus impliqué de se demander d'où je pars, ou même d'où je veux vous faire partir. Déjà ça, ça a deux sens. Ça veut peut-être dire partir pour aller quelque part avec moi, et puis ça peut aussi vouloir dire vous décamiller d'où vous êtes.

Ce d'où je veux en venir est en tout cas fort exemplaire de ce que j'avance concernant le désir de l'Autre. *Che vuoi? Keskiveu?* Évidemment, quand on peut le dire tout de suite, on est beaucoup plus dans son

assiette. C'est une occasion de remarquer le facteur d'inertie que constitue ce *Che vuoi ?* au moins quand on peut y répondre. C'est bien pour ça que, dans l'analyse, on s'efforce de laisser cette question en suspens.

Néanmoins, j'ai bien précisé la dernière fois que je ne suis pas ici dans la position de l'analyste. De sorte qu'en somme, à cette question je me crois obligé de répondre. Je dois dire, ce disant, ce pour quoi j'ai parlé.

1

J'ai parlé du semblant, et j'ai dit quelque chose qui ne court pas les rues.

J'ai tout d'abord appuyé sur ceci, que le semblant qui se donne pour ce qu'il est est la fonction primaire de la vérité. Il y a un certain *Je parle* qui fait ça, et le rappeler n'est pas superflu pour donner sa juste situation à cette vérité qui fait tellement de difficultés logiques.

C'est d'autant plus important à rappeler que, s'il y a dans Freud quelque chose qui soit révolutionnaire – soit dit pour désigner comme ça un certain ton, j'ai déjà mis en garde contre l'usage abusif du mot –, s'il y a eu un moment où Freud était révolutionnaire, c'est dans la mesure où il mettait au premier plan une fonction qui est aussi celle que Marx a apportée – c'est d'ailleurs le seul élément qu'ils aient de commun –, c'est à savoir, de considérer un certain nombre de faits comme des symptômes.

La dimension du symptôme, c'est que ça parle. Ça parle même à ceux qui ne savent pas entendre. Ça ne dit pas tout, même à ceux qui le savent.

La promotion du symptôme, c'est là le tournant. Nous le vivons dans un certain registre, celui qui s'est poursuivi, disons, ronronnant pendant des siècles, autour du thème de la connaissance. On ne peut tout de même pas dire que nous soyons maintenant complètement dépourvus du point de vue de la connaissance. Mais on sent bien ce qu'il y a de désuet dans la théorie de la connaissance quand il s'agit d'expliquer l'ordre de procès que constituent les formulations de la science. La science physique, par exemple, donne actuellement des modèles.

Or, parallèlement à cette évolution de la science, nous sommes quant à nous dans une position que l'on peut qualifier d'être sur la voie de quelque vérité. Voilà ce qui montre une certaine hétérogénéité de statut entre deux registres – à ceci près que, dans mon enseignement, et

seulement là, on s'efforce d'en montrer la cohérence, qui ne va pas de soi, ou qui ne va de soi que pour ceux qui, dans la pratique de l'analyse, en rajoutent quant au semblant. C'est ce que j'essaierai d'articuler aujourd'hui.

J'ai dit une deuxième chose. Le semblant n'est pas seulement repérable, essentiel, pour désigner la fonction primaire de la vérité, il est impossible sans cette référence de qualifier ce qu'il en est du discours.

Ce terme de discours, j'ai essayé l'année dernière de lui donner un poids en en définissant quatre. Je n'ai pu, la dernière fois, que rappeler hâtivement le titre d'un, à quoi certains ont bien sûr trouvé que là, on perdait pied. Que faire ? Je ne vais pas refaire, même à titre rapide, l'énoncé de ce dont il s'agit, quoique j'aurai à y revenir. Pour ce qu'il en est de cette fonction du discours telle que je l'ai énoncée l'année dernière, j'ai déjà indiqué que l'on se reporte aux réponses dites *Radiophonie* du dernier *Scilicet*.

Un discours se supporte de quatre places privilégiées, parmi lesquelles une d'entre elles précisément restait innommée, justement celle qui, par la fonction de son occupant, donne le titre de chacun de ces discours. C'est quand le signifiant maître est à une certaine place que je parle du discours du maître. Quand un certain savoir l'occupe, je parle du discours de l'Université. Quand le sujet dans sa division, fondatrice de l'inconscient, y est en place, je parle du discours de l'hystérique. Enfin, quand le plus-de-jouir l'occupe, je parle du discours de l'analyste.

Cette place en quelque sorte sensible, celle d'en haut et à gauche, pour ceux qui ont été là et qui s'en souviennent encore, cette place qui est ici occupée dans le discours du maître par le signifiant en tant que maître, S_1 , cette place non désignée encore, je la désigne de son nom, du nom qu'elle mérite. C'est très précisément la place du semblant.

C'est dire, après ce que j'ai énoncé la dernière fois, à quel point le signifiant y est à sa place, si je puis dire. D'où le succès du discours du maître. Tout de même, ce succès mérite bien qu'on y fasse attention un instant, car enfin, qui peut croire qu'aucun maître ait jamais régné par la force ? Surtout au départ, parce qu'enfin, comme nous le rappelle Hegel dans son admirable escamotage, un homme en vaut un autre. Si le discours du maître fait le lit, la structure, le point fort autour de quoi s'ordonnent plusieurs civilisations, c'est que le ressort en est tout de même bien d'un autre ordre que la violence.

Ce n'est pas dire que nous soyons sûrs d'aucune façon de ce qui concerne les sociétés primitives. Nous ne pouvons articuler les faits qu'avec la plus extrême précaution. Dès que nous les épinglons d'un terme quelconque, primitif, prélogique, archaïque, et quoi que ce soit, de quelque ordre que ce soit, qui serait *archè*, on doit se demander pourquoi ce serait le commencement. Pourquoi ces sociétés primitives, ce ne serait pas aussi un déchet ? Rien ne le tranche.

Pendant, il est certain qu'elles nous montrent qu'il n'est pas obligé que les choses s'établissent en fonction du discours du maître. La configuration mytho-rituelle, qui est la meilleure façon de les épingler, n'implique pas forcément l'articulation du discours du maître. Néanmoins, il faut le dire, s'intéresser tellement à ce qui n'est pas le discours du maître est une certaine forme d'alibi. Dans la plupart des cas, c'est une façon de noyer le poisson – pendant qu'on s'occupe de ça, on ne s'occupe pas d'autre chose. Et pourtant, le discours du maître est d'une articulation essentielle.

Certains, je ne dis pas vous tous, devraient s'employer à rompre leur esprit à la façon dont j'ai dit cette articulation, car, comme je l'ai bien accentué la dernière fois, tout ce qui peut arriver de nouveau et qu'on appelle révolutionnaire – j'insiste depuis toujours sur le tempérament qu'il convient d'y mettre – ne peut consister qu'en un déplacement du discours.

Pour faire image – mais à quelle sorte de crétinisation l'image ne peut-elle conduire –, je voudrais représenter chacune de ces places par quatre godets, qui auraient chacun leur nom. Dans ces godets glisse un certain nombre de termes, nommément ceux que j'ai distingués de S_1 , le signifiant maître, S_2 , qui, au point où nous en sommes, constitue un certain corps de savoir, le petit a , en tant qu'il est directement conséquence du discours du maître, le $\$$, qui occupe dans le discours du maître la place dont nous allons parler aujourd'hui, et que j'ai déjà nommée, elle, la place de la vérité.

La vérité n'est pas le contraire du semblant. La vérité est cette dimension, ou *demension* – si vous me permettez de faire un nouveau mot pour désigner ces godets – qui est strictement corrélative de celle du semblant. La demension de la vérité supporte celle du semblant. Quelque chose s'indique tout de même d'où veut en venir ce semblant.

Une question, peut-être un peu à côté, m'est revenue par des voies tout à fait indirectes. La dernière fois, paraît-il, deux jeunes têtes – que je salue si elles sont encore là aujourd'hui, qu'elles ne soient pas offensées qu'on les ait entendues au passage – se demandaient, en hochant gravement de leur bonnet – *Est-ce que c'est un idéaliste pernicieux ?*

Suis-je un idéaliste pernicieux ? Cela me paraît être tout à fait à côté de la question. J'ai commencé par mettre l'accent sur ceci – et quel accent, car je disais le contraire de ce que j'avais à dire –, que le discours, c'est l'artefact. Ce que j'amorce avec ça, c'est exactement le contraire, parce que le semblant, c'est le contraire de l'artefact. Comme je l'ai fait remarquer, dans la nature, le semblant, ça foisonne. Dès qu'il ne s'agit plus de la connaissance, dès qu'on ne croit plus que nous connaissons quelque chose par la voie de la perception, dont nous extrairions je ne sais quelle quintessence, mais au moyen d'un appareil qui est le discours, il n'est plus question de l'Idée.

La première fois d'ailleurs que l'Idée a fait son apparition, elle était un peu mieux située qu'après les exploits de l'évêque Berkeley. C'est de Platon qu'il s'agissait, et il se demandait où était le réel de ce qui était nommé un cheval. Son idée de l'Idée, c'était l'importance de cette dénomination. Dans cette chose multiple et transitoire, d'ailleurs parfaitement obscure à son époque plus qu'à la nôtre, toute la réalité d'un cheval n'est-elle pas dans cette Idée en tant que ça veut dire le signifiant *un cheval* ?

Il ne faut pas croire qu'Aristote soit beaucoup plus avancé parce qu'il met l'accent de la réalité sur l'individu. L'individu, ça veut exactement dire – ce qu'on ne peut pas dire. Et jusqu'à un certain point, si Aristote n'était pas le merveilleux logicien qu'il est, qui a fait là le pas unique, décisif, grâce à quoi nous avons un repère concernant ce que c'est qu'une suite articulée de signifiants, on pourrait dire que, dans sa façon de pointer ce qu'est l'*ousia*, autrement dit le réel, il se comporte comme un mystique. Le propre de l'*ousia*, c'est lui-même qui le dit, c'est qu'elle ne peut d'aucune façon être attribuée. Elle n'est pas dicible. Ce qui n'est pas dicible, c'est précisément ce qui est mystique. Il n'abonde pas de ce côté-là, mais il laisse la place au mystique. Il est évident que la solution de la question de l'Idée ne pouvait pas venir à Platon. C'est du côté de la fonction et de la variable que tout ça trouve sa solution.

S'il y a quelque chose que je suis, il est clair que c'est que je ne suis pas nominaliste. Je veux dire que je ne pars pas de ceci, que le nom est quelque chose qui se plaque, comme ça, sur du réel. Et il faut choisir. Si on est nominaliste, il faut complètement renoncer au matérialisme dialectique, de sorte qu'en somme, la tradition nominaliste, qui est à proprement parler le seul danger d'idéalisme qui peut se produire dans un discours tel que le mien, est très évidemment écartée. Il ne s'agit pas d'être réaliste au sens où on l'était au Moyen Âge, au sens du réalisme des universaux, mais il s'agit de pointer ceci, que notre discours, notre discours scientifique, ne trouve le réel qu'à ce qu'il dépend de la fonction du semblant.

L'articulation, j'entends algébrique, du semblant – et comme tel il ne s'agit que de lettres – et ses effets, voilà le seul appareil au moyen de quoi nous désignons ce qui est réel. Ce qui est réel, c'est ce qui fait trou dans ce semblant, dans ce semblant articulé qu'est le discours scientifique. Le discours scientifique progresse sans plus même se préoccuper s'il est ou non semblant. Il s'agit seulement que son réseau, son filet, son *lattice*, comme on dit, fasse apparaître les bons trous à la bonne place. Il n'a de référence que l'impossible auquel aboutissent ses déductions. Cet impossible, c'est le réel. L'appareil du discours en tant que c'est lui, dans sa rigueur, qui rencontre les limites de sa consistance, voilà avec quoi, dans la physique, nous visons quelque chose qui est le réel.

Ce qui nous concerne, nous, c'est le champ de la vérité. Pourquoi est-ce le champ de la vérité, seulement ainsi qualifiable, qui nous concerne ? J'essayerai de l'articuler aujourd'hui.

2

Pour ce qui nous concerne, nous avons affaire à quelque chose qui diffère de la position du réel dans la physique. Ce quelque chose qui résiste, qui n'est pas perméable à tout sens, qui est conséquence de notre discours, cela s'appelle le fantasme.

Ce qui est à éprouver, ce sont ses limites, sa structure, sa fonction. Le rapport, dans un discours, du petit *a*, le plus-de-jouir, et du \S , S barré du sujet, c'est-à-dire précisément la relation qui est rompue dans le discours du maître, voilà ce que nous avons à éprouver dans sa fonction, quand, dans

la position tout opposée, celle du discours de l'analyste, le petit *a* occupe la place du semblant, et c'est le sujet qui est en face. Cette place où il est interrogé, c'est là que le fantasme doit prendre son statut, qui est défini par la part même d'impossibilité qu'il y a dans l'interrogation analytique.

Pour éclairer ce qu'il en est de cet *où je veux en venir*, j'irai à ce que je veux marquer aujourd'hui de ce qu'il en est de la théorie analytique. À ce titre, plutôt que d'y revenir, je saute par-dessus une fonction qui s'exprime d'une certaine façon de parler que j'ai eue ici m'adressant à vous. Néanmoins, je ne puis faire que d'attirer votre attention sur ceci, que si je vous ai interpellés la dernière fois du terme qui, à combien juste titre, a pu paraître impertinent à beaucoup, de *plus-de-jour pressé*, devrais-je parler alors de quelque espèce de [...] pressé ? Cela a pourtant un sens, qui est celui de ce que préserve mon discours, qui en aucun cas n'a le caractère de ce que Freud a désigné comme le discours du leader.

C'est bien au niveau du discours que Freud a articulé dans *Maßenpsychologie und Ichanalyse*, dans les débuts des années vingt, quelque chose qui, singulièrement, s'est trouvé être au principe du phénomène nazi. Reportez-vous au schéma qu'il donne à la fin du chapitre *Identification*. Vous y verrez, presque en clair, indiquées les relations du grand I et du petit *a*. Le schéma semble vraiment fait pour qu'y soient portés les signes lacaniens.

Ce qui, dans un discours, s'adresse à l'Autre comme un *Tu*, fait surgir l'identification à quelque chose que l'on peut appeler l'idole humaine. Si j'ai parlé la dernière fois du sang rouge comme étant le sang le plus vain à propulser contre le semblant, c'est bien parce qu'on ne saurait s'avancer pour renverser l'idole sans prendre sa place tout aussitôt après, comme cela s'est passé, on le sait, pour un certain type de martyrs. Dans tout discours qui fait appel au *Tu*, quelque chose provoque à une identification camouflée, secrète, qui n'est que celle à cet objet énigmatique qui peut n'être rien du tout, le tout petit plus-de-jour de Hitler, qui n'allait peut-être pas plus loin que sa moustache. Voilà qui a suffi à cristalliser des gens qui n'avaient rien de mystique, qui étaient tout ce qu'il y a de plus engagé dans le procès du discours du capitaliste, avec ce que cela comporte de mise en question du plus-de-jour sous sa forme de plus-value. Il s'agissait de savoir si, à un certain niveau, on en aurait encore son petit bout, et c'est bien ça qui a suffi à provoquer cet effet d'identification.

Il est amusant que cela ait pris la forme d'une idéalisation de la race, à savoir de la chose qui était la moins intéressée dans l'occasion. On peut trouver d'où procède ce caractère de fiction. Mais ce qu'il faut dire simplement, c'est qu'il n'y a aucun besoin de cette idéologie pour qu'un racisme se constitue, il y suffit d'un plus-de-jouir qui se reconnaisse comme tel.

Quiconque s'intéresse un peu à ce qui peut advenir fera bien de se dire que toutes les formes de racisme, en tant qu'un plus-de-jouir suffit très bien à le supporter, voilà ce qui est maintenant à l'ordre du jour, voilà ce qui nous pend au nez pour les années à venir. Vous allez mieux saisir pourquoi, quand je vous dirai ce que la théorie, l'exercice authentique de la théorie analytique, nous permet de formuler quant à ce qu'il en est du plus-de-jouir.

On s'imagine qu'on dit quelque chose quand on dit que ce que Freud a apporté, c'est la sous-jacence de la sexualité dans tout ce qu'il en est du discours. On dit ça quand on a été un tout petit peu touché par ce que j'énonce de l'importance du discours pour définir l'inconscient, et qu'on ne prend pas garde à ceci, que je n'ai pas encore, moi, abordé ce qu'il en est de ce terme, sexualité, rapport sexuel.

3

Certes, il est étrange – il *n'est pas* étrange que d'un seul point de vue, celui de la charlatanerie qui préside à toute action thérapeutique dans notre société –, il est étrange qu'on ne se soit pas aperçu du monde qu'il y a entre ce terme, sexualité, partout où il commence, où il commence seulement, à prendre une substance biologique – et je vous ferai remarquer que, s'il y a quelque part qu'on peut commencer de s'apercevoir du sens que ça a, c'est plutôt du côté des bactéries – du monde qu'il y a entre cela et ce que Freud énonce des relations que l'inconscient révèle.

Quels que soient les trébuchements auxquels lui-même a pu succomber dans cet ordre, ce que Freud révèle du fonctionnement de l'inconscient n'a rien de biologique. Cela n'a le droit de s'appeler sexualité que par ce qu'on appelle rapport sexuel. C'est d'ailleurs complètement légitime, jusqu'au moment où on se sert du terme sexualité pour désigner autre chose, à savoir ce qu'on étudie en biologie, le chromo-

some et sa combinaison XY ou XX, ou XX, XY. Ceci n'a absolument rien à faire avec ce dont il s'agit, qui a un nom parfaitement énonçable, les rapports de l'homme et de la femme. Il convient de partir de ces deux termes avec leur sens plein, avec ce que cela comporte de relation.

On voit les petits essais timides que les gens font pour penser à l'intérieur des cadres d'un certain appareil qui est celui de l'institution psychanalytique, et quand ils s'aperçoivent que tout n'est pas réglé par les débats qu'on nous donne comme conflictuels, ils voudraient bien autre chose, du non conflictuel, ça repose. Et alors, là, ils s'aperçoivent par exemple de ceci, c'est que l'on n'attend pas du tout la phase phallique pour distinguer une petite fille d'un petit garçon, déjà bien avant ils ne sont pas du tout pareils. Là, on s'émerveille.

Comme je vous retrouverai seulement le deuxième mercredi de février, vous aurez peut-être le temps de lire quelque chose. Pour une fois que je conseille un livre, ça fera monter le tirage. Cela s'appelle *Sex and Gender*, d'un nommé Stoller. C'est très intéressant à lire, d'abord parce que ça donne sur un sujet important, celui des transsexualistes, un certain nombre de cas très bien observés avec leurs corrélats familiaux. Vous savez peut-être que le transsexualisme, ça consiste très précisément en un désir très énergique de passer par tous les moyens à l'autre sexe, fût-ce à se faire opérer, quand on est du côté mâle. Vous y apprendrez certainement beaucoup de choses sur ce transsexualisme, les observations qui sont là étant tout à fait utilisables.

Vous y apprendrez également le caractère complètement inopérant de l'appareil dialectique avec lequel l'auteur de ce livre traite ces questions, ce qui fait qu'il rencontre pour expliquer ses cas les plus grandes difficultés, qui surgissent directement devant lui. Une des choses les plus surprenantes, c'est que la face psychotique de ces cas est complètement éludée par l'auteur, faute de tout repère, la forclusion lacanienne ne lui étant jamais parvenue aux oreilles, qui explique tout de suite et très aisément la forme de ces cas. Mais qu'importe.

L'important est ceci. L'identité de genre n'est rien d'autre que ce que je viens d'exprimer par ces termes, l'homme et la femme. Il est clair que la question n'est posée de ce qui en surgit précocement qu'à partir de ceci, qu'à l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes. Pour comprendre l'accent qui est mis sur ces choses, sur cette instance, il faut se rendre compte que ce qui définit

l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. Rien ne nous permet d'abstraire ces définitions de l'homme et de la femme de l'expérience parlante complète, jusques et y compris dans les institutions où elles s'expriment, à savoir le mariage.

Pour le garçon, il s'agit, à l'âge adulte, de faire-homme. C'est cela qui constitue la relation à l'autre partie. C'est à la lumière de cela, qui constitue une relation fondamentale, qu'est à interroger tout ce qui, dans le comportement de l'enfant, peut être interprété comme s'orientant vers ce faire-homme. De ce faire-homme, l'un des corrélats essentiels est de faire signe à la fille qu'on l'est. Pour tout dire, nous nous trouvons d'emblée placés dans la dimension du semblant.

Aussi bien, tout en témoigne, y compris les références qui traînent partout, à la parade sexuelle, chez les mammifères supérieurs principalement, mais aussi bien chez les vertébrés tétrapodes. Un très, très grand nombre de vues que nous pouvons avoir très, très loin dans le phylum animal, montre le caractère essentiel, dans le rapport sexuel, de quelque chose qu'il convient de limiter parfaitement au niveau où nous le touchons, qui n'a rien à faire ni avec un niveau cellulaire, qu'il soit chromosomique ou pas, ni avec un niveau organique, qu'il s'agisse ou non de l'ambiguïté de tel ou tel tractus concernant la gonade, c'est à savoir le niveau éthologique. Ce niveau, lui, est proprement celui d'un semblant. Le mâle est le plus souvent l'agent de la parade, mais la femelle n'en est pas absente puisqu'elle est précisément le sujet qui est atteint par cette parade. C'est en tant qu'il y a parade que prend place quelque chose qui s'appelle copulation, copulation qui est sans doute sexuelle dans sa fonction, mais qui trouve son statut d'élément particulier d'identité.

Il est certain que le comportement sexuel humain trouve aisément référence dans la parade telle qu'elle est définie au niveau animal. Il est certain que le comportement sexuel humain consiste dans un certain maintien de ce semblant animal. La seule chose qui l'en différencie, c'est que ce semblant soit véhiculé dans un discours, et que c'est à ce niveau de discours, à ce niveau de discours seulement, qu'il est porté vers, permettez-moi, quelque effet qui ne serait pas du semblant. Cela veut dire que, au lieu d'avoir l'exquise courtoisie animale, il arrive aux hommes de violer une femme, ou inversement.

Aux limites du discours, en tant qu'il s'efforce de faire tenir le même semblant, il y a de temps en temps du réel. C'est ce qu'on appelle le

passage à l'acte, je ne vois pas de meilleur endroit pour désigner ce que cela veut dire. Observez que, dans la plupart des cas, le passage à l'acte est soigneusement évité. Ça n'arrive que par accident.

C'est aussi une occasion d'éclairer ce qu'il en est de ce que je différencie depuis longtemps du passage à l'acte, à savoir l'*acting out*. Ça consiste à faire passer le semblant sur la scène, à le monter à la hauteur de la scène, à en faire exemple. Voilà ce qui dans cet ordre s'appelle l'*acting out*. On appelle encore ça la passion.

Je suis forcé d'aller vite, mais vous remarquerez que, tel que je viens d'éclairer les choses, on peut bien pointer ceci, que j'ai dit tout le temps, à savoir que si le discours est là en tant qu'il permet l'enjeu du plus-de-jouir, c'est très précisément – j'y mets tout le paquet – en tant que ce qui est interdit au discours sexuel. Il n'y a pas d'acte sexuel. Je l'ai déjà exprimé plusieurs fois, je l'aborde ici sous un autre angle.

Ceci est rendu tout à fait sensible par l'économie massive de la théorie analytique, à savoir de ce que Freud a rencontré, et d'abord si innocemment, si je puis dire, que c'est en cela qu'il est symptôme. C'est à savoir qu'il fait avancer les choses au point où elles nous concernent, sur le plan de la vérité. Le mythe de l'Œdipe, qui ne voit qu'il est nécessaire à désigner le réel, car c'est bien ce qu'il a la prétention de faire ? Ou plus exactement, ce à quoi le théoricien est réduit, quand il formule cet hypermythe, c'est que le réel, à proprement parler, s'incarne de quoi ? de la jouissance sexuelle, comme quoi ? comme impossible, puisque ce que l'Œdipe désigne, c'est l'être mythique dont la jouissance, sa jouissance à lui, serait celle de quoi ? de toutes les femmes.

Qu'un semblable appareil soit ici imposé, en quelque sorte, par le discours même, n'est-ce pas là le recouplement le plus sûr de ce que j'énonce de théorie concernant la prévalence du discours, et concernant tout ce qu'il en est précisément de la jouissance ? Ce que la théorie analytique articule est quelque chose dont le caractère saisissable comme objet est ce que je désigne de l'objet petit *a*, en tant que, par un certain nombre de contingences organiques favorables, il vient remplir, sein, excrément, regard ou voix, la place définie comme celle du plus-de-jouir.

Qu'est-ce que la théorie énonce ? sinon que le rapport à ce plus-de-jouir est essentiel pour le sujet. C'est au nom de ce rapport que la fonction de la mère devient si prévalente dans toute notre observation analytique. En vérité, le plus-de-jouir ne se normalise que d'un rapport

qu'on établit à la jouissance sexuelle, à ceci près que cette jouissance ne se formule, ne s'articule que du phallus en tant qu'il est son signifiant. Quelqu'un a écrit un jour que le phallus serait le signifiant qui désignerait le manque de signifiant. C'est absurde, je n'ai jamais articulé une chose pareille. Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée à un semblant, qu'elle est solidaire d'un semblant.

C'est bien ce qui se passe, et il est assez étrange de voir tous les analystes s'efforcer d'en détourner leur regard. Loin d'avoir toujours plus insisté sur le tournant, sur la crise de la phase phallique, tout leur est bon pour l'éluder. La vérité à laquelle il n'est pas un de ces jeunes êtres parlants qui n'ait à faire face, c'est qu'il y en a qui n'en ont pas, de phallus. Double intrusion au manque, parce qu'il y en a qui n'en ont pas et puis, cette vérité manquait jusqu'à présent. L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes, pour le garçon, qu'il y ait des hommes, pour la fille. Et ce qui importe n'est même pas tellement ce qu'ils éprouvent, c'est une situation réelle, permettez-moi. C'est que pour les hommes, la fille, c'est le phallus, et que c'est ce qui les châtre. Pour les femmes, le garçon, c'est la même chose, le phallus, et c'est ça qui les châtre aussi, parce qu'elles n'acquièrent qu'un pénis, et que c'est raté. Le garçon ni la fille d'abord ne courent de risque que par les drames qu'ils déclenchent, ils sont le phallus pendant un moment.

Voilà le réel, le réel de la jouissance sexuelle, en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus. Autrement dit, le Nom-du-Père. L'identification de ces deux termes a en son temps scandalisé de pieuses personnes.

Mais il y a quelque chose qui vaut la peine qu'on y insiste un peu plus. Dans cette opération de semblant, telle que celle que nous venons de définir au niveau du rapport homme et femme, quelle est la place du semblant, du semblant archaïque, quelle est sa part, au fond, fondatrice ? C'est assurément ce pour quoi il vaut la peine de retenir un peu plus le moment de ce que représente la femme.

Pour l'homme, dans cette relation, la femme, c'est précisément l'heure de la vérité. Au regard de la jouissance sexuelle, la femme est en position de ponctuer l'équivalence de la jouissance et du semblant. C'est bien en cela que gît la distance où l'homme se trouve d'elle. Si j'ai parlé d'heure de la vérité, c'est parce que c'est celle à quoi toute la formation

de l'homme est faite pour répondre, en maintenant envers et contre tout le statut de son semblant. Il est certainement plus facile à l'homme d'affronter aucun ennemi sur le plan de la rivalité que d'affronter la femme en tant qu'elle est le support de cette vérité, le support de ce qu'il y a de semblant dans le rapport de l'homme à la femme.

À la vérité, que pour l'homme le semblant soit ici la jouissance, c'est suffisamment indiquer que la jouissance est semblant. C'est parce qu'il est à l'intersection de ces deux jouissances que l'homme subit au maximum le malaise de ce rapport qu'on désigne comme sexuel. Comme disait l'autre, ces plaisirs qu'on appelle physiques.

En revanche, nul autre que la femme, car c'est en cela qu'elle est l'Autre, ne sait mieux ce qui, de la jouissance et du semblant, est disjointif, parce qu'elle est la présence de ce quelque chose qu'elle sait, à savoir que jouissance et semblant, s'ils s'équivalent dans une dimension du discours, n'en sont pas moins distincts dans l'épreuve que la femme représente pour l'homme, épreuve de la vérité tout simplement, celle-là seule qui peut donner sa place au semblant en tant que tel.

Il faut le dire, tout ce qu'on nous a énoncé comme étant le ressort de l'inconscient ne représente rien que l'horreur de cette vérité. C'est cela que je tente aujourd'hui de vous développer comme on fait des fleurs japonaises. Ce n'est pas particulièrement agréable à entendre, c'est ce qu'on empaquette d'habitude sous le registre du complexe de castration. Moyennant quoi, là, avec cette petite étiquette, on est calme, on peut le laisser de côté, on n'a plus jamais rien à en dire, sinon que c'est là, et on lui fait une petite révérence de temps en temps.

Mais que la femme soit la vérité de l'homme, cette vieille histoire proverbiale quand il s'agit de comprendre quelque chose, le *cherchez la femme*, à quoi on donne naturellement une interprétation policière, pourrait bien être quelque chose de tout autre, à savoir que, pour avoir la vérité d'un homme, on ferait bien de savoir quelle est sa femme. J'entends, son épouse à l'occasion, et pourquoi pas ? C'est le seul endroit où ait un sens ce que quelqu'un un jour dans mon entourage a appelé le pèse-personne. Pour peser une personne, rien de tel que de peser sa femme.

Quand il s'agit d'une femme, ce n'est pas la même chose, parce que la femme a une très grande liberté à l'endroit du semblant. Elle arrivera à donner du poids même à un homme qui n'en a aucun.

Ce sont là des vérités qui étaient déjà parfaitement repérées depuis longtemps au cours des siècles, mais qui ne sont jamais dites que de bouche à bouche, si je puis dire.

Certes, toute une littérature est faite à ce propos, il s'agirait de connaître son ampleur. Naturellement, ça n'a d'intérêt que si on prend la meilleure.

Quelqu'un dont il faudrait un jour que quelqu'un se charge, c'est par exemple Baltasar Gracián, qui était un jésuite éminent, et qui a écrit de ces choses parmi les plus intelligentes qu'on puisse écrire.

Leur intelligence est absolument prodigieuse en ceci que tout ce dont il s'agit pour lui est d'établir ce que l'on peut appeler la sainteté de l'homme. Son livre *L'Homme de Cour* se résume en un mot, deux points – être un saint. C'est le seul point de la civilisation occidentale où le mot *saint* ait le même sens qu'en chinois, *sheng-ren*.

Notez ce point parce que tout de même il est tard, et ce n'est pas aujourd'hui que j'introduirai cette référence. Je vous ferai cette année quelques petites références aux origines de la pensée chinoise.

Je me suis aperçu d'une chose, c'est que, peut-être, je ne suis lacanien que parce que j'ai fait du chinois autrefois. Je veux dire par là que, à relire des trucs que j'avais parcourus, ânonnés comme un nigaud, avec des oreilles d'âne, je me suis maintenant aperçu que c'est de plain-pied avec ce que je raconte.

Je donne un exemple dans Mencius, qui est un des livres fondamentaux, canoniques, de la pensée chinoise. Il y a un type, qui est son disciple, et qui commence d'énoncer des choses comme ceci – *Ce que vous ne trouvez pas du côté yan* – c'est le discours – *ne le cherchez pas du côté de votre esprit*. Je vous traduis par *esprit* le caractère *xin*, qui veut dire le cœur, mais ce qu'il désignait, c'était bel et bien l'esprit, le *Geist* de Hegel. Enfin, cela demanderait un tout petit peu plus de développements.

Et si vous ne trouvez pas du côté de votre esprit, ne le cherchez pas du côté de votre zhi, c'est-à-dire de votre sensibilité. Les jésuites traduisent ça comme ils peuvent, en perdant un peu le souffle.

Je ne vous indique cet étagement que pour vous dire la distinction qu'il y a, très stricte, entre ce qui s'articule, ce qui est du discours, et

ce qui est de l'esprit, à savoir l'essentiel. Si vous n'avez pas déjà trouvé au niveau de la parole, c'est désespéré, n'essayez pas d'aller chercher ailleurs, au niveau des sentiments. Meng-tzu, Mencius, se contredit, c'est un fait. Mais il s'agit de savoir par quelle voie, et pourquoi.

Ceci pour vous dire qu'une certaine façon de mettre tout à fait au premier plan le discours n'est pas du tout de nature à nous faire remonter à des archaïsmes. À l'époque de Mencius, le discours était déjà parfaitement articulé et constitué. Ce n'est pas au moyen des références à une pensée primitive qu'on peut le comprendre.

À la vérité, je ne sais pas ce que c'est, une pensée primitive. Une chose beaucoup plus concrète que nous avons à notre portée, c'est ce qu'on appelle le sous-développement. Mais ça, le sous-développement, ce n'est pas archaïque, c'est produit, comme chacun sait, par l'extension du règne capitaliste. Je dirai même plus, ce dont on s'aperçoit, et dont on s'apercevra de plus en plus, c'est que le sous-développement est très précisément la condition du progrès capitaliste. Sous un certain angle, la révolution d'Octobre elle-même en est une preuve.

Mais ce qu'il faut voir, c'est que nous avons à faire face à un sous-développement qui va être de plus en plus patent, de plus en plus étendu. Il s'agit, en somme, que nous mettions à l'épreuve ceci – si la clé des divers problèmes qui vont se proposer à nous, ce n'est pas de nous mettre au niveau de cet effet de l'articulation capitaliste que j'ai laissée dans l'ombre l'année dernière à ne vous donner que sa racine dans le discours du maître. Je pourrai peut-être en donner un peu plus cette année.

Il faut voir ce que nous pouvons tirer de ce que j'appellerai une logique sous-développée. C'est cela que j'essaie d'articuler devant vous, comme disent les textes chinois, *pour votre meilleur usage*.

20 JANVIER 1971

III

CONTRE LES LINGUISTES

*Le référent n'est jamais le bon
La linguistique est insoutenable
La double articulation en chinois
La métonymie, support du plus-de-jouir
Entre hsing et ming*

On me demandait si je ferais mon Séminaire en raison de la grève. Il y a même deux, ou une peut-être seulement, mais peut-être deux de ces personnes qui m'ont demandé quelle était mon opinion sur la grève, plus exactement qui l'ont demandé à ma secrétaire. Eh bien, moi, je vous la demande. Personne n'a rien à faire valoir en faveur de la grève à propos tout au moins de ce Séminaire ? Je ne vais pas faire défaut à votre présence.

J'étais pourtant moi-même, ce matin, assez porté à faire la grève. J'y étais porté en raison de ce que ma secrétaire m'a montré une petite rubrique dans le journal concernant le mot d'ordre de grève, auquel était adjoint, vu le journal dont il s'agissait, un communiqué du ministère de l'Éducation nationale rapportant tout ce qui avait été fait pour l'Université, les moyennes des emplois d'enseignants qui sont réservés par nombre d'étudiants, etc. Je n'irai pas, bien sûr, à contester ces statistiques. Néanmoins, la conclusion qui en est tirée, que cet effort très large devrait en tous les cas satisfaire, n'est pas conforme, dirai-je, à mes informations, qui sont pourtant de bonne source.

En raison de ceci, j'étais assez porté à faire la grève. Votre présence me forcera à faire ce Séminaire, disons, par un fait qui compte. C'est ce qu'on appelle en notre langue la courtoisie, et dans une autre à laquelle j'ai annoncé, par une sorte de revenez-y, que je me référerai, c'est à savoir la langue chinoise, dont je me suis laissé aller à vous confier que j'en avais appris jadis un tout petit bout, cela s'appelle le *yi*.

Le *yi*, dans la grande tradition, est une des quatre vertus fondamentales, de qui ? de quoi ? d'un homme d'une certaine date. Et si j'en

parle comme ça, comme ça me vient, c'est que je pensais avoir à tenir avec vous quelques propos familiers, c'est d'ailleurs sur ce plan que je pense vous tenir aujourd'hui ce discours. Ce ne sera pas à proprement parler ce que j'avais préparé. À ma façon, je tiendrai tout de même compte de cette grève. Vous allez voir à quel niveau je vais placer les choses. Ce sera d'une façon plus familière, pour répondre de façon équitable. C'est à peu près le meilleur sens qu'on puisse donner à ce *yi* – répondre d'une façon équitable à cette présence.

Vous verrez que j'en profiterai pour aborder un certain nombre de points qui font équivoque depuis quelque temps. Puisque aussi bien quelque chose est en question au niveau de l'Université, je pense aujourd'hui devoir répondre à ce niveau, alors que dans bien des cas je dédaigne de faire état de mouvements qui me parviennent.

1

Comme peut-être vous le savez – et votre présence en témoigne-t-elle ou non ? comment le savoir ? –, je ne suis, dans mon rapport à ladite Université, que dans une position, disons, marginale. Puisqu'elle croit devoir me donner abri, certes je lui dois hommage, encore se manifeste-t-il depuis quelque temps quelque chose dont je ne peux pas ne pas tenir compte, étant donné le champ dans lequel je me trouve enseigner. C'est un certain nombre d'échos, de bruitages, de murmures qui me parviennent du côté d'un champ défini de façon universitaire et qui s'appelle la linguistique.

Quand je parle de dédain, il ne s'agit pas d'un sentiment, il s'agit d'une conduite. Il y a quelque chose comme deux ans, ce n'est pas énorme, il est paru, dans une revue que personne ne lit plus, dont le nom fait désuet, *La Nouvelle Revue française*, un certain article qui s'appelait *Exercices de style de Jacques Lacan*. C'était un article que j'ai d'ailleurs signalé. J'étais alors sous le toit de l'École normale, enfin sous le toit... sous l'auvent, à la porte, et j'ai dit – Lisez donc ça, c'est marrant. Il s'est avéré, comme vous l'avez vu par la suite, que c'était peut-être un peu moins marrant que ça en avait l'air, puisque c'était en quelque sorte la clochette où j'avais plutôt, quoique je sois sourd, à entendre confirmation de ce qui m'avait déjà été annoncé, que ma place n'était plus

sous cet auvent. C'est une confirmation que j'aurais pu entendre, parce que c'était écrit dans l'article.

Il était écrit quelque chose, je dois dire, d'assez gros, à savoir qu'on pouvait espérer, au moment où je ne serais plus sous l'auvent de l'École normale, l'introduction de la linguistique, la linguistique de haute qualité, de haute tension, n'importe quoi de cette espèce, dans ladite École. Je ne suis pas sûr de citer là exactement les termes, vous pensez bien que je ne m'y suis pas reporté ce matin, puisque tout cela est improvisé. Peut-être quelque chose désignait-il le fait que la linguistique avait quelque chose, mon Dieu, de galvaudé dans le sein de cette École normale. Au nom de quoi, grand Dieu ! Je n'étais pas chargé dans l'École normale d'aucun enseignement, mais si l'École normale se trouvait, à entendre cet auteur, si peu initiée à la linguistique, ce n'était certainement pas à moi qu'il fallait s'en prendre.

Ceci vous indique le point sur lequel j'entends tout de même préciser quelque chose ce matin. C'est à savoir qu'il y a en effet une question qui est soulevée depuis quelque temps avec une sorte d'insistance, et le thème est repris d'une façon moins légère dans un certain nombre d'interviews – Est-on structuraliste ou pas quand on est linguiste ? Et quand on tend à se démarquer, on dira – Je suis fonctionnaliste. Je suis fonctionnaliste pourquoi ? Parce que le structuralisme, c'est quelque chose – d'ailleurs de pure invention journalistique, c'est moi qui le dis –, quelque chose qui sert d'étiquette et qui, bien sûr, étant donné ce qu'il inclut, à savoir un certain sérieux, n'est pas sans inquiéter, à quoi, bien sûr, on tient à marquer qu'on se réserve.

Je veux mettre au premier plan la question des rapports de la linguistique et de ce que j'enseigne, de façon à dissiper une certaine équivoque d'une façon qui fasse date, je l'espère.

Les linguistes, les linguistes universitaires, entendraient en somme se réserver le privilège de parler du langage. Le fait que c'est autour du développement linguistique que se tient l'axe de mon enseignement, aurait donc quelque chose d'abusif, qui est dénoncé selon des formules diverses. La principale, celle qui est, du moins me semble-t-il, la plus consistante, énonce qu'il est fait, je cite, *un usage métaphorique* de la linguistique dans le champ qui se trouve être celui dans lequel je m'insère, et aussi, par exemple, dans celui de Lévi-Strauss, qui mériterait certes en l'occasion qu'on y regarde d'un peu plus près, beaucoup

plus que pour ce qui est de moi, dont on peut n'avoir qu'une idée assez vague, du moins on le prouve.

Alors, Lévi-Strauss, et quelques autres encore, Roland Barthes, et nous aussi, nous ferions de la linguistique un usage métaphorique. Eh bien, c'est en effet là-dessus que je voudrais bien marquer quelques points.

Il faudrait partir, parce que c'est quand même inscrit dans quelque chose qui compte, du fait que je sois encore là à soutenir ce discours, et du fait que vous y soyez aussi pour l'entendre. Il faut bien croire qu'une formule n'est pas tout à fait déplacée concernant ce discours, en tant que je le tiens. Disons que je sais, mais quoi ? Tâchons d'être exact – il semble prouvé que *Je sais à quoi m'en tenir*. La tenue d'une certaine place, ceci je le souligne, cette place n'est autre – je le souligne parce que je n'ai pas à l'énoncer pour la première fois, je passe mon temps à bien répéter que c'est de là que je me tiens – que la place que j'identifie à celle d'un psychanalyste. La question après tout peut être discutée, puisque bien des psychanalystes la discuteraient, mais enfin c'est à quoi je m'en tiens.

Ce n'est pas tout à fait pareil si j'énonçais *Je sais où je me tiens*, non pas parce que le *Je* serait répété dans la deuxième partie de la phrase, mais c'est là que le langage montre toujours ses ressources, c'est qu'à dire *Je sais où je me tiens*, c'est sur *où* que porterait l'accent de ce que je me targuerais de savoir. J'aurais, si je puis dire, la carte, le *mapping* de la chose. Et pourquoi, après tout, ne l'aurais-je pas ?

Il y a une forte raison pour laquelle je ne saurais même soutenir que je sais où je me tiens. Ça, c'est vraiment dans l'axe de ce que j'ai à vous dire cette année. C'est que le principe de la science, tel que le procès en est pour nous engagé – je parle de ce à quoi je me réfère quand je lui donne pour centre la science newtonienne, l'introduction du champ newtonien –, c'est qu'en aucun domaine de la science, on ne l'a, ce *mapping*, cette carte, pour nous dire où l'on est. Et en plus – tout le monde est d'accord là-dessus –, dès qu'on commence à parler de la carte, de son hasard et de sa nécessité, n'importe qui est en posture de vous objecter, quelle qu'en vaille l'aune, que vous ne faites plus de la science, mais de la philosophie. Cela ne veut pas dire que n'importe qui sait ce qu'il dit en le disant. Mais enfin, il est dans une position très forte.

Le discours de la science répudie cet *où nous en sommes*. Ce n'est pas avec ça qu'il opère. L'hypothèse – rappelez-vous Newton affirmant qu'il n'en feignait aucune –, l'hypothèse, employée pourtant, ne concerne

jamais le fond des choses. L'hypothèse, dans le champ scientifique, et quoi qu'en pense quiconque, participe avant tout de la logique. Il y a un *si*, le conditionnel d'une vérité qui n'est jamais que logiquement articulée. Alors, apodose – un conséquent doit être vérifiable, vérifiable à son niveau, tel qu'il s'articule. Cela ne prouve en rien la vérité de l'hypothèse.

Je ne suis absolument pas en train de dire que la science est là qui nage comme une pure construction, qu'elle ne mord pas sur le réel. Dire que ça ne prouve pas la vérité de l'hypothèse, c'est simplement rappeler que l'implication en logique n'implique nullement qu'une conclusion vraie ne puisse pas être tirée d'une prémisse fausse. Il n'en reste pas moins que la vérité de l'hypothèse dans un champ scientifique établi se reconnaît à l'ordre qu'elle donne à l'ensemble du champ en tant qu'il a son statut. Ce statut ne peut se définir autrement que du consentement de tous ceux qui sont autorisés dans ce champ scientifique. Autrement dit, le statut de ce dont il s'agit est universitaire.

Ce sont des choses qui peuvent paraître grosses. Il n'en reste pas moins que c'est ce qui motive qu'on articule le discours universitaire tel que j'ai essayé de le faire l'année dernière. Or, il est clair que la façon dont je l'ai articulé est la seule qui permette de s'apercevoir pourquoi il n'est pas accidentel, caduc, lié à je ne sais quel accident, que le statut du développement de la science comporte la présence et la subvention d'autres entités sociales qu'on connaît bien, l'Armée par exemple, ou la Marine comme on dit encore, et de quelques autres éléments d'un certain ameublement. C'est tout à fait légitime si nous voyons que, radicalement, le discours universitaire ne saurait s'articuler qu'à partir du discours du maître.

La répartition des domaines dans un champ dont le statut est universitaire, voilà où seulement peut se poser la question de savoir s'il est possible qu'un discours s'intitule autrement, si ça arrive.

Là, je m'excuse de repartir d'un point aussi originel, mais après tout, puisqu'il peut me venir, et de personnes autorisées, d'être linguistes, des objections aussi massives que celle-ci, que de la linguistique je ne fais qu'un usage métaphorique, je dois répondre quelle que soit l'occasion à laquelle je le fais.

Je le fais ce matin en raison du fait que je m'attendais à rencontrer ici une atmosphère plus combative.

Eh bien, je dois rappeler ceci.

Puis-je dire déceimment que je sais ? Je sais quoi ? Parce que, après tout, peut-être que je me place quelque part dans un endroit que pourrait nous servir à définir le nommé Mencius, dont je vous ai introduit le nom la dernière fois.

Si *Je sais à quoi m'en tenir*, il me faut dire en même temps, que Mencius me protège, que je ne sais pas ce que je dis. Autrement dit, *Je sais ce que je dis*, c'est ce que je ne peux pas dire. Ça, c'est la date que marque ceci, qu'il y a Freud, et qu'il a introduit l'inconscient.

L'inconscient ne veut rien dire si ça ne veut pas dire ça, que, quoi que je dise, et d'où que je me tienne, même si je me tiens bien, je ne sais pas ce que je dis, et qu'aucun des discours, tels que l'année dernière je les ai définis, ne laisse espoir, ne permet à quiconque de prétendre, d'espérer même d'aucune façon, savoir ce qu'il dit.

Même si je ne sais pas ce que je dis – seulement, je sais que je ne le sais pas, et je ne suis pas le premier à dire quelque chose dans ces conditions, ça s'est déjà entendu –, je dis que la cause de ceci n'est à chercher que dans le langage lui-même. Ce que j'ajoute à Freud – même si dans Freud c'est déjà là, patent, parce que quoi que ce soit qu'il démontre de l'inconscient n'est jamais rien que matière de langage –, j'ajoute ceci, que l'inconscient est structuré comme un langage. Lequel ? Eh bien, justement, cherchez-le.

C'est du français ou du chinois que je vous causerai. Du moins je le voudrais. Il n'est que trop clair qu'à un certain niveau, ce que je cause, c'est de l'aigreur, très spécialement du côté des linguistes. C'est plutôt de nature à faire penser que le statut universitaire n'est que trop évident dans les développements qu'impose à la linguistique de tourner à une drôle de sauce. D'après ce qu'on en voit, ce n'est pas douteux. Qu'on me dénonce à cette occasion, mon Dieu, n'est pas une chose qui a tellement d'importance. Qu'on ne me discute pas, ça non plus n'est pas très surprenant, puisque ce n'est pas d'une certaine définition du domaine universitaire que je me tiens, que je peux me tenir.

L'amusant, c'est qu'il est évident qu'un certain nombre de gens parmi lesquels je me suis rangé tout à l'heure en y ajoutant deux autres noms,

et on pourrait en ajouter encore quelques-uns, nous ne sommes pas pour rien dans le fait que la linguistique voit s'accroître le nombre de ses postes, ceux que décomptait ce matin dans le journal le ministère de l'Éducation nationale, et aussi le nombre de ses étudiants.

L'intérêt, la vague d'intérêt que j'ai contribué à apporter à la linguistique, c'est, paraît-il, un intérêt qui vient d'ignorants. Eh bien, ce n'est déjà pas si mal. Ils étaient ignorants avant, maintenant ils s'intéressent. J'ai réussi à intéresser les ignorants à quelque chose en plus qui n'était pas mon but, parce que la linguistique, je vais vous le dire, moi, je m'en fous. Ce qui m'intéresse directement, c'est le langage, parce que je pense que c'est à ça que j'ai affaire quand j'ai à faire une psychanalyse.

L'objet linguistique, c'est l'affaire des linguistes de le définir. Dans le champ de la science, chaque domaine progresse de définir son objet. Ils le définissent comme ils l'entendent, et ils ajoutent que j'en fais un usage métaphorique. C'est tout de même curieux que des linguistes ne voient pas que tout usage du langage, quel qu'il soit, se déplace dans la métaphore, qu'il n'y a de langage que métaphorique. Toute tentative de métalangager, si je puis m'exprimer ainsi, le démontre. Elle ne peut faire autrement que d'essayer de partir de ce qu'on définit toujours, chaque fois qu'on s'avance dans un effort dit logicien, un langage-objet. Or, aux énoncés de n'importe lesquels de ces essais logiciens, il se touche du doigt qu'il est insaisissable, ce langage-objet. Il est de la nature du langage, je ne dis pas de la parole, je dis du langage même, que, pour ce qui est d'approcher quoi que ce soit qui y signifie, le référent n'est jamais le bon, et c'est ça qui fait un langage.

Toute désignation est métaphorique, elle ne peut se faire que par l'intermédiaire d'autre chose. Même si je dis *Ça* en le désignant, j'implique déjà, de l'avoir appelé *Ça*, que je choisis de n'en faire que *Ça*, alors que ça n'est pas *Ça*. La preuve, c'est que, quand je l'allume, c'est autre chose même au niveau du *Ça*, ce fameux *Ça* qui serait le réduit du particulier, de l'individuel. Nous ne pouvons omettre que c'est un fait de langage que de dire *Ça*. Ce que je viens de désigner comme *Ça*, ça n'est pas mon cigare. *Ça* l'est quand je le fume, mais quand je le fume, je n'en parle pas.

Le signifiant *Ça* à quoi se réfère à l'occasion le discours, quand il y a discours – et il apparaît que nous ne pouvons guère y échapper, à ce qui est discours –, ce signifiant peut bien être le seul support de quelque

chose. Il évoque, de par sa nature, un référent. Seulement, ce ne peut être le bon. C'est pour cette raison que le référent est toujours réel, parce qu'il est impossible à désigner. Moyennant quoi, il ne reste plus qu'à le construire. Et on le construit si on peut.

Il n'y a aucune raison que je vous rappelle ce que vous savez tous parce que vous l'avez lu dans un tas d'ordures occultisantes dont vous vous abreuvez, comme chacun sait, n'est-ce pas ? Je parle du *yang* et du *yin*. Comme tout le monde vous savez ça, hein ? le mâle et la femelle. Ça se dessine comme ça. Ils forment de très beaux petits caractères. Voilà le *yang*. Pour le *yin*, je vous le ferai une autre fois.

陽
yang

Je vous le ferai une autre fois parce que je ne vois pas pourquoi j'abuserais de ces caractères chinois qui ne sont quelque chose que pour peu d'entre vous. Je m'en servirai quand même.

Nous ne sommes pas non plus là pour faire des tours de passe-passe. Si je vous en parle, c'est parce que voilà l'exemple de référents introuvables. Ça ne veut pas dire, foutre, qu'ils ne soient pas réels. La preuve, c'est que nous en sommes encore encombrés.

Si je fais un usage métaphorique de la linguistique, c'est à partir de ceci, que l'inconscient ne peut se conformer à une recherche, je dis la linguistique, qui est insoutenable. Ça n'empêche pas de la continuer, bien sûr, c'est une gageure. Mais j'ai déjà fait assez d'usage de la gageure pour que vous sachiez, plutôt que vous soupçonniez que ça peut servir à quelque chose. C'est aussi important de perdre que de gagner.

La linguistique ne peut être qu'une métaphore qui se fabrique pour ne pas marcher. Mais en fin de compte, ça nous intéresse beaucoup, parce que vous allez le voir, je vous l'annonce, c'est ce que j'ai à vous dire cette année, à savoir que la psychanalyse, elle, se déplace toutes voiles dehors dans cette même métaphore. C'est bien là ce qui m'a suggéré ce retour, comme ça – après tout, on sait ce que c'est –, à mon vieux petit acquis de chinois. Après tout, pourquoi ne l'aurais-je pas entendu pas trop mal quand j'ai appris ça avec mon cher maître Demiéville ? J'étais déjà psychanalyste.



wei

Ceci se lit *wei* et fonctionne à la fois dans la formule *wu wei*, qui veut dire *non-agir*, donc *wei* veut dire *agir*, mais pour un rien vous le voyez employé au titre de *comme*. Cela veut dire *comme*, c'est-à-dire que ça sert de conjonction pour faire métaphore, ou bien encore ça veut dire *en tant que ça se réfère à telle chose*, qui est encore plus dans la métaphore. En effet, dire que ça se réfère à telle chose, c'est dire justement que ça n'en est pas, puisque c'est bien forcé de s'y référer. Quand une chose se réfère à une autre, la plus grande largeur, la plus grande souplesse est donnée à l'usage éventuel de ce terme *wei*, qui veut néanmoins dire *agir*.

C'est pas mal, une langue comme ça, une langue où les verbes et les plus-verbes – *agir*, qu'y a-t-il de plus verbe, de plus verbe actif? – se transforment couramment en menues conjonctions. Ça m'a tout de même beaucoup aidé à généraliser la fonction du signifiant, même si ça fait mal aux entournares à quelques linguistes qui ne savent pas le chinois.

À un certain qui a plein la bouche depuis quelques années de la double articulation – on en crève – je voudrais bien demander, par exemple, ce qu'il en fait en chinois. Hein?

En chinois, voyez-vous, c'est la première articulation qui est toute seule, et qui se trouve comme ça produire un sens. Comme tous les mots sont monosyllabiques, on ne va pas dire qu'il y a le phonème qui ne veut rien dire, et puis les mots qui veulent dire quelque chose, deux articulations, deux niveaux. Eh bien, oui, en chinois, même au niveau du phonème ça veut dire quelque chose.

Ça n'empêche pas que, quand vous mettez ensemble plusieurs phonèmes qui veulent déjà dire quelque chose, ça fait un grand mot de plusieurs syllabes, tout à fait comme chez nous, un mot qui a un sens, lequel n'a aucun rapport avec ce que veut dire chacun des phonèmes. Alors, la double articulation, elle est marrante là.

C'est drôle qu'on ne se souvienne pas qu'il y a une langue comme ça, quand on énonce la fonction de la double articulation comme caractéristique du langage. Je veux bien que tout ce que je dis soit une

connerie, mais qu'on m'explique. Qu'il y ait un linguiste ici qui vienne me dire en quoi la double articulation tient en chinois.

Alors, ce *wei*, je vous l'introduis, mais tout doucement, pour vous habituer. Je vous en apporterai un minimum d'autres, mais enfin qui puissent servir à quelque chose. Ça allège bien les choses d'ailleurs, que ce verbe soit à la fois *agir* et la conjonction de la métaphore. Peut-être que l'*im Anfang war die Tat*, comme dit l'autre, que l'*agir* était tout au commencement, c'est peut-être exactement la même chose que de dire *en archè, au commencement était le verbe*. Il n'y a peut-être pas d'autre *agir* que celui-là.

Ce qu'il y a de terrible, c'est que je peux vous mener comme ça longtemps avec la métaphore, et plus loin j'irai, plus loin vous serez fourvoyés, parce que, justement, le propre de la métaphore, c'est de ne pas être toute seule. Il y a aussi la métonymie qui fonctionne pendant ce temps-là, et même pendant que je vous parle, parce que c'est quand même la métaphore, comme disent ces gens très compétents, très sympathiques, qui s'appellent les linguistes.

Les linguistes sont même si compétents qu'ils ont été forcés d'inventer la notion de compétence. La langue, c'est la compétence en elle-même. En plus, c'est vrai. On n'est compétent en rien d'autre.

Seulement, comme ils s'en sont aperçus aussi, il n'y a qu'une façon de le prouver, c'est la performance. C'est eux qui appellent ça comme ça. Moi pas, je n'en ai pas besoin. Je suis en train de la faire, la performance, en faisant la performance de vous parler de la métaphore, et naturellement je vous floue, parce que la seule chose intéressante, c'est ce qui se passe dans la performance, à savoir la production du plus-de-jour, du vôtre et de celui que vous m'imputez quand vous réfléchissez.

3

Réfléchir, ça vous arrive. Ça vous arrive surtout pour vous demander ce que je fous là. Il faut bien croire que ça doit vous faire plaisir, au niveau de ce plus-de-jour qui vous presse.

Comme je vous l'ai déjà expliqué, c'est à ce niveau-là que se fait l'opération de la métonymie, grâce à quoi vous pouvez être emmenés à peu près n'importe où, conduits par le bout du nez, et non pas simplement, bien sûr, à vous déplacer dans le couloir.

Mais ce n'est pas ce qui est intéressant, de vous emmener dans le couloir, ni même de vous battre sur la place publique. L'intéressant, c'est de vous garder là, bien rangés, bien serrés, bien pressés les uns contre les autres. Pendant que vous êtes là, vous ne nuisez à personne. Ça nous mènera assez loin, ce petit badinage, parce que c'est tout de même à partir de là que nous essayerons d'articuler la fonction du *yin*.

Je vous rappelle comme je peux cette histoire de plus-de-jour.

Il est bien certain qu'il n'a été définissable, et par moi, qu'à partir de quoi ? d'une sérieuse édification, celle de la relation d'objet telle qu'elle se dégage de l'expérience dite freudienne. Ça ne suffit pas. Il a fallu que cette relation, je la coule, je lui fasse godet de la plus-value de Marx, ce à quoi personne n'avait songé pour cet usage. La plus-value de Marx, ça ne s'imagine pas comme ça. Si ça s'invente, c'est au sens où le mot invention veut dire qu'on trouve une bonne chose déjà bien installée dans un petit coin, autrement dit qu'on fait une trouvaille. Pour faire une trouvaille, il fallait que ça soit déjà assez bien poli, rodé, par quoi ? par un discours. Alors, le plus-de-jour, comme la plus-value, n'est détectable que dans un discours développé, dont il n'est pas question de discuter qu'on puisse le définir comme le discours du capitaliste.

Vous n'êtes pas bien curieux, et puis surtout peu interventionnistes, de sorte que, quand je vous ai parlé du discours du maître l'année dernière, personne n'est venu me chatouiller pour me demander comment se situait là-dedans le discours du capitaliste. Moi, j'attendais ça, je ne demande qu'à vous l'expliquer, surtout que c'est simple comme tout. Un tout petit truc qui tourne, et votre discours du maître se montre tout ce qu'il y a de plus transformable dans le discours du capitaliste.

L'important n'est pas ça. La référence à Marx, c'était déjà suffisant pour montrer que ça avait le plus profond rapport avec le discours du maître. Ce à quoi je veux en venir, c'est à vous faire attraper quelque chose d'aussi essentiel que ce qui est là, disons, le support du plus-de-jour.

Le support, chacun sait que je ne vous en abreuve pas, c'est bien la chose du monde dont je me méfie le plus, parce que c'est avec ça qu'on fait les pires extrapolations. Pour tout dire, c'est avec ça qu'on fait la psychologie, qui nous est bien nécessaire pour arriver à penser la fonction du langage. Alors, quand je réalise que le support du plus-de-jour, c'est la métonymie, c'est bien là que je suis entièrement justifié.

Ce qui fait que vous me suivez tient à ce que ce plus-de-jour est essentiellement un objet glissant. Impossible d'arrêter ce glissement en aucun point de la phrase.

Néanmoins, pourquoi nous refuser à nous apercevoir du fait qu'il n'est utilisable dans un discours – linguistique ou pas, je vous l'ai déjà dit, ça m'est égal – qui est le mien, qu'à s'emprunter non au discours, mais à la logique du capitaliste ? Cela nous ramène à ce que j'ai apporté la dernière fois, et qui a laissé certains un tout petit peu perplexes. Chacun sait que je finis toujours ce que j'ai à vous raconter dans un petit galop, parce que peut-être j'ai trop traîné, musardé avant. Certains me le disent. Que voulez-vous ? Chacun son rythme. C'est comme ça que je fais l'amour.

Je vous ai parlé d'une logique sous-développée. Ça a laissé certains à se gratter la tête. Qu'est-ce que ça va être, cette logique sous-développée ?

Partons de ceci. J'avais auparavant bien marqué que l'extension du capitalisme véhicule le sous-développement. Je vais le dire maintenant d'une autre façon. J'ai fait une confidence à quelqu'un que j'ai rencontré à la sortie, je lui ai dit – *J'aurais voulu illustrer la chose en disant que M. Nixon, c'est en fait M. Houphouët-Boigny en personne. Oh, m'a-t-il dit, vous auriez dû le dire.* Eh bien, je le dis. La seule différence entre les deux, c'est que M. Nixon, dit-on, a été psychanalysé. Vous voyez le résultat. Quand quelqu'un a été psychanalysé d'une certaine façon, et ça c'est toujours vrai, dans tous les cas, quand il a été psychanalysé d'une certaine façon, dans un certain champ, dans une certaine école, par des gens qu'on peut nommer, eh bien, c'est incurable. Il faut tout de même dire les choses comme elles sont. C'est incurable.

Cela va même très loin. Par exemple, quelqu'un qui a été psychanalysé quelque part, dans un certain endroit, par certaines personnes, nommables, non pas par n'importe lesquelles, eh bien, il est exclu qu'il comprenne rien à ce que je dis. Cela s'est vu, et il y a des preuves. Il sort même tous les jours des bouquins pour le prouver. À soi tout seul, ça soulève tout de même des questions sur ce qu'il en est des possibilités de la performance, à fonctionner dans un certain discours.

Donc, si le discours est suffisamment développé, il y a quelque chose, disons, rien de plus, et il se trouve que ce quelque chose vous intéresse, mais ça, c'est un pur accident, personne ne sait votre rapport à ce quelque chose. Voilà, c'est comme ça que ça s'écrit.

性

xing

Ça se lit, dans une transcription classique française, *sing*. Si vous mettez un *h* devant, c'est la transcription anglaise, et la plus récente transcription chinoise, si je ne m'y trompe pas, parce que, après tout, c'est purement conventionnel, ça s'écrit comme ça, *xing*. Bien sûr, ça ne se prononce pas *xing*, ça se prononce *sing*.

C'est la nature. C'est cette nature dont vous avez pu voir que je suis loin de l'exclure dans l'affaire. Si vous n'êtes pas complètement sourdies, vous avez tout de même pu remarquer que la première chose qui valait la peine d'être retenue dans ce que je vous ai dit dans notre premier entretien, c'est que le signifiant, il cavale partout dans la nature. Je vous ai parlé des étoiles, des constellations plus exactement, puisqu'il y a étoile et étoile. Pendant des siècles, quand même, le ciel, c'est ça – c'est le premier trait, celui qui est au-dessus, qui est important. C'est un plateau, un tableau noir. On me reproche de me servir du tableau noir. C'est tout ce qui nous reste comme ciel, mes bons amis, c'est pour ça que je m'en sers, pour mettre dessus ce qui doit être vos constellations.

Alors, d'un discours suffisamment développé, il résulte que tous tant que vous êtes, et que vous soyez ici ou aux USA, c'est le même tabac, et de même ailleurs, vous êtes sous-développés par rapport à ce discours. Je parle de ce quelque chose à quoi il s'agit de s'intéresser, et qui est certainement ce dont on parle quand on parle de votre sous-développement. Où le situer exactement ? Qu'en dire ? Ce n'est pas faire de la philosophie de demander de ce qui arrive, quelle en est la substance. Il y a là-dessus des choses dans ce cher Meng-tzu.

Je ne vois pas, après tout, de raison de vous faire droguer, puisque je n'ai véritablement aucun espoir que vous fassiez l'effort d'y foutre le nez. Je vais donc aller, pourquoi pas, à ce que je devrais ménager de trois étages d'échelons, surtout qu'il nous y dit des choses extraordinairement intéressantes. D'ailleurs, on ne sait pas comment ça sort, parce que c'est fait Dieu sait comment. C'est un collage, ce livre de Meng-tzu, les choses se suivent, comme on dit, et ne se ressemblent pas. Enfin bref, à

côté de cette notion du *xing*, de la nature, sort tout d'un coup celle du *ming*, du décret du ciel.



ming

Évidemment, je pourrais très bien m'en tenir au *ming*, au décret du ciel, c'est à savoir continuer mon discours, ce qui veut dire en somme : c'est comme ça parce que c'est comme ça, un jour la science poussa sur notre terrain. En même temps, le capitalisme faisait des siennes, et puis il y a eu un type, Dieu sait pourquoi, décret du ciel, il y a eu Marx qui a, en somme, assuré au capitalisme une assez longue survie. Et puis, il y a Freud qui a tout à coup été inquiet de quelque chose qui devenait manifestement le seul élément d'intérêt qui eût encore quelque rapport avec cette chose qu'on avait autrefois rêvée et qui s'appelait la connaissance, à une époque où il n'y avait plus la moindre trace de quelque chose qui ait un sens de cette espèce. Freud s'est aperçu qu'il y avait le symptôme.

C'est là que nous en sommes. Le symptôme, c'est autour de quoi tourne tout ce dont nous pouvons – comme on dit, si le mot avait encore un sens – avoir idée. Le symptôme, c'est là-dessus que vous vous orientez, tous autant que vous êtes. La seule chose qui vous intéresse, et qui ne tombe pas à plat, qui ne soit pas simplement inepte comme information, c'est des choses qui ont l'apparence de symptômes, c'est-à-dire, en principe, des choses qui vous font signe, mais à quoi on ne comprend rien. C'est la seule chose sûre – il y a des choses qui vous font signe, à quoi on ne comprend rien.

Je vous dirai comment l'homme – c'est intraduisible, c'est comme ça, c'est le type bien – fait de très curieux petits tours de jonglerie et d'échange entre le *xing* et le *ming*. C'est évidemment beaucoup trop calé pour que je vous en parle aujourd'hui, mais je le mets à l'horizon, à la pointe, pour vous dire que c'est là qu'il faudra en venir, parce que, de toute façon, ce *xing*, c'est quelque chose qui ne va pas, qui est sous-développé. Il faut bien savoir où le mettre.

Qu'il puisse vouloir dire la nature a quelque chose de pas très satisfaisant, vu l'état où en sont les choses pour ce qui est de l'histoire natu-

relle. Le *xing*, il n'y a aucune espèce de chance que nous le trouvions dans ce truc rudement calé à obtenir, à serrer de près, qui s'appelle le plus-de-jour. Si c'est si glissant, ça ne rend pas facile de mettre la main dessus. Ce n'est certainement pas à cela que nous nous référons quand nous parlons de sous-développement.

Je sais bien qu'à terminer maintenant, parce que l'heure s'avance, je vais vous laisser peut-être un petit peu trop en haleine. Tout de même, je reviendrai en arrière, sur le plan de l'agir métaphorique.

Puisque la linguistique a été aujourd'hui mon pivot, je vous dirai que la linguistique, à condition qu'elle soit convenablement filtrée, critiquée, focalisée, enfin, pour tout dire, à condition que nous fassions exactement ce que nous voulons de ce que font les linguistes, mon Dieu, pourquoi ne pas en tirer profit ? Il peut arriver qu'ils fassent quelque chose d'utile.

Si la linguistique est ce que je disais tout à l'heure, une métaphore qui se fabrique exprès pour ne pas marcher, ça peut peut-être vous donner des idées pour ce qui pourrait bien, nous, être notre but, d'où nous nous tenons avec Meng-zi, et quelques autres à son époque qui savaient ce qu'ils disaient.

Il ne faudrait pas confondre quand même le sous-développement avec le retour à un état archaïque. Ce n'est pas parce que Meng-zi vivait au III^e siècle avant Jésus-Christ que je vous le présente comme une mentalité primitive. Je vous le présente comme quelqu'un qui, dans ce qu'il disait, savait probablement une part des choses que nous ne savons pas quand nous disons la même chose. C'est ce qui peut nous servir à apprendre avec lui à soutenir une métaphore, non pas fabriquée pour ne pas marcher, mais dont nous suspendrions l'action. C'est là peut-être où nous essayerons de montrer la voie nécessaire.

J'en resterai là aujourd'hui pour un discours qui ne serait pas du semblant.

IV

L'ÉCRIT ET LA VÉRITÉ

Mencius on the Mind *de Richards*
L'écrit n'est justement pas le langage
L'instrument phallus
Schéma de Peirce
Métamathématique *de Lorenzen*

Ceci est le nom de l'auteur de cette menue formule.

孟
子

Meng-zi

Cette menue formule, malgré qu'elle ait été écrite vers 250 avant Jésus-Christ, en Chine comme vous le voyez, se rencontre au chapitre 2 du livre IV, deuxième partie – c'est quelquefois classé autrement, dans ce cas-là ce sera la partie VIII, au livre IV, deuxième partie, paragraphe 26 – de Meng-zi, que les jésuites appellent Mencius, puisque ce sont eux qui étaient là sur place bien avant l'époque où il y a eu des sinologues, c'est-à-dire le début du XIX^e siècle, pas avant.

性也則故而已矣故者
孟子曰天下之言

Au tableau

J'ai eu le bonheur d'acquérir le premier livre sur lequel se soient trouvées conjointes une plaque d'impression chinoise avec des choses écrites, imprimées, de notre cru. C'est une traduction des fables d'Ésope. C'est paru en 1840, et ça se targue, à juste titre, d'être le premier livre où se soit réalisée cette conjonction. Ce n'est pas tout à fait la même chose que le premier livre où il y ait eu à la fois des caractères chinois et des caractères européens.

1840, dites-vous que c'est à peu près la note du moment où il y a eu des sinologues. Les jésuites étaient depuis bien longtemps en Chine, comme peut-être certains s'en souviennent. Ils ont failli faire la conjonction de la Chine avec ce qu'ils représentaient au titre de missionnaires. Seulement, ils se sont laissé un peu impressionner par les rites chinois, et, comme vous le savez peut-être, en plein XVIII^e siècle ça leur a fait quelques ennuis avec Rome, qui n'a pas montré en l'occasion une particulière acuité politique. Ça lui arrive, à Rome.

Enfin, dans Voltaire – si vous lisez Voltaire, mais bien sûr personne ne lit plus Voltaire, vous avez bien tort, c'est tout plein de choses –, il y a dans *Le Siècle de Louis XIV* un appendice qui, je crois, forme un libelle particulier, un grand développement sur cette *Querelle des rites*, dont beaucoup de choses dans l'histoire se trouvent maintenant en position de filiation.

Quoi qu'il en soit donc, c'est de Mencius qu'il s'agit, et Mencius écrit ceci, que j'ai écrit au tableau. Comme cela ne fait pas à proprement parler partie de mon discours d'aujourd'hui, je le case avant l'heure pile de midi et demi.

Je vais vous dire, ou je vais essayer de vous faire sentir ce que ça veut dire, et cela nous mettra dans le bain concernant ce qui est l'objet de ce que je veux énoncer aujourd'hui, c'est à savoir – dans ce qui nous préoccupe, quelle est la fonction de l'écriture ?

1

L'écriture, ça existe en Chine depuis un temps immémorial.

Je veux dire que, bien avant que nous en ayons à proprement parler des ouvrages, l'écriture existait déjà depuis extrêmement longtemps. On ne peut pas évaluer depuis combien de temps elle existait. Cette

écriture a en Chine un rôle tout à fait pivot dans un certain nombre de choses qui se sont passées, et c'est éclairant sur ce que nous pouvons penser de la fonction de l'écriture.

Il est certain que l'écriture a joué un rôle tout à fait décisif dans le support de quelque chose auquel nous avons cet accès-là et rien d'autre, à savoir un type de structure sociale qui s'est soutenu très longtemps. Jusqu'à une époque récente, on pouvait conclure qu'il y avait une tout autre filiation quant à ce qui se supportait en Chine, que ce qui s'était engendré chez nous, et nommément par un de ces phylums qui se trouvent nous intéresser particulièrement, à savoir le phylum philosophique, en tant qu'il est nodal pour comprendre ce dont il s'agit quant au discours du maître, comme je l'ai pointé l'année dernière.

天
下
之
言
性
也

Voici comment s'énonce cet exergue. Comme je vous l'ai déjà montré au tableau la dernière fois, ceci désigne le ciel, et se dit *tian*. *Tian xia*, c'est sous le ciel, tout ce qui est sous le ciel. Ici, en troisième position, c'est un déterminatif, *zhi*, il s'agit de quelque chose qui est dessous le ciel. Qu'est-ce qui est dessous le ciel ? C'est ce qui vient après. Ce que vous voyez là n'est pas autre chose que la désignation de la parole, que dans l'occasion nous énoncerons *yan*. *Yan xing*, je l'ai déjà mis au tableau la dernière fois, en vous signalant que ce *xing* était justement un des éléments qui nous préoccupent cette année, pour autant que le terme qui en approche le plus, c'est celui de la nature. Enfin, *ye* est quelque chose qui conclut une phrase, mais sans dire à proprement parler qu'il s'agit de quelque chose de l'ordre de ce que nous énonçons *est, être*. C'est une conclusion, ou, disons, une ponctuation, car la phrase continue ici, puisque les choses s'écrivent de droite à gauche, par un certain *ze* qui veut dire *par conséquent*, ou qui en tout cas indique le conséquent.

Voyons donc ce dont il s'agit. *Yen* ne veut rien dire d'autre que le langage, mais comme tous les termes énoncés dans la langue chinoise, c'est aussi susceptible d'être employé au sens d'un verbe. Donc, cela peut vouloir dire à la fois la parole et ce qui parle, et qui parle quoi ? Ce serait dans ce cas ce qui suit, à savoir *xing*, la nature, ce qui parle de la nature sous le ciel, et *ye* serait une ponctuation.

Néanmoins, et c'est en cela qu'il est intéressant de s'occuper d'une phrase de la langue écrite, vous voyez que vous pourriez couper les choses autrement, et dire la parole, voire le langage, car s'il s'agissait de préciser la parole, nous aurions un autre caractère légèrement différent. Au niveau où il est ici écrit, ce caractère peut donc vouloir dire aussi bien parole que langage. Ces sortes d'ambiguïtés sont tout à fait fondamentales dans l'usage de ce qui s'écrit, et c'est ce qui fait la portée de ce que j'écris. Comme je vous l'ai fait remarquer au départ de mon discours de cette année, et plus spécialement la dernière fois, c'est très précisément en tant que la référence quant à tout ce qui est du langage est toujours indirecte que le langage prend sa portée.

Nous pourrions donc dire aussi que, en tant qu'il est dans le monde, qu'il est sous le ciel, le langage, voilà ce qui fait *xing*, la nature. En effet, cette nature n'est pas, au moins dans Meng-zi, n'importe quelle nature, il s'agit justement de la nature de l'être parlant, celle dont, dans un autre passage, il tient à préciser qu'il y a, entre cette nature et la nature de l'animal, une différence, pointe-t-il en deux termes qui veulent bien dire ce qu'ils veulent dire, *une différence infinie*, et qui est peut-être celle qui est définie là. Vous le verrez, que nous prenions l'une ou l'autre de ces interprétations, l'axe de ce qui va se dire comme conséquent n'en sera pas changé.

故

gu

則

ze

Ze donc, c'est la conséquence. *Ze gu*, c'est en conséquence de cause, car *gu*, ne veut pas dire autre chose que cause, quelle que soit l'ambiguïté du terme.

Un certain livre, qui est celui-ci, *Mencius on the Mind*, a été commis par un nommé Richards, qui n'était certainement pas le dernier venu. Richards et Ogden étaient les deux chefs de file d'une position née en Angleterre et tout à fait conforme à la meilleure tradition de la philosophie anglaise, qui a constitué au début de ce siècle la doctrine appelée logico-positivisme.

Leur livre majeur s'intitule *The Meaning of Meaning*. Vous y trouverez déjà allusion dans mes *Écrits*, avec une certaine position dépréciative de ma part. *The Meaning of Meaning* veut dire *Le Sens du sens*. Le logico-positivisme procède de cette exigence qu'un texte ait un sens saisissable, ce qui l'amène à une position qui est celle-ci – un certain nombre d'énoncés philosophiques se trouvent dévalorisés au principe, du fait qu'ils ne donnent aucun résultat saisissable quant à la recherche du sens. En d'autres termes, pour peu qu'un texte philosophique soit pris en flagrant délit de non-sens, il est mis pour cela même hors de jeu. Il n'est que trop clair que c'est là une façon d'élaguer les choses qui ne permet guère de s'y retrouver, car si nous partons du principe que quelque chose qui n'a pas de sens ne peut pas être essentiel dans le développement d'un discours, nous perdons tout simplement le fil.

Je ne dis pas, bien sûr, qu'une telle exigence ne soit un procédé, mais que ce procédé nous interdise toute articulation dont le sens n'est pas saisissable, aboutira par exemple à ceci, que nous ne pourrions plus faire usage du discours mathématique, dont, de l'aveu des logiciens les plus qualifiés, ce qui le caractérise, c'est qu'il se peut qu'en tel ou tel de ses points, nous ne puissions plus lui donner aucun sens, ce qui ne l'empêche pas précisément d'être, de tous les discours, celui qui se développe avec le plus de rigueur.

Nous nous trouvons de ce fait en un point qui est essentiel à mettre en relief concernant la fonction de l'écrit.

Donc, c'est de *gu* qu'il s'agit, et en tant que *i wei*. Je vous ai déjà dit que ce *wei* peut dans certains cas vouloir dire *agir*, voire même quelque chose qui est de

為
以
利
而
已
矣

l'ordre de *faire*, encore que ce ne soit pas n'importe lequel. Le caractère *i* ici a le sens de quelque chose comme *avec*. C'est *avec* que nous allons procéder, comme quoi ? comme *li*, c'est ici le mot que je vous pointe. Ce *li* qui veut dire *gain, intérêt, profit*, et la chose est d'autant plus remarquable si nous nous référons au premier chapitre.

Mencius se présente donc à un certain prince, peu importe lequel, de ce qui constituait les royaumes dits par la suite être les *Royaumes combattants*. Ce prince lui demandant ses conseils, il lui marque qu'il n'est pas là pour lui enseigner ce qui fait notre loi présente à tous, à savoir ce qui convient pour l'accroissement de la richesse du Royaume, et nommément de ce que nous appellerions la plus-value. S'il y a un sens qu'on peut donner rétroactivement à *li*, c'est bien de cela qu'il s'agit.

Or, c'est bien là qu'il est remarquable de voir que ce que marque en l'occasion Mencius, c'est que, à partir de cette parole qui est la nature, ou, si vous voulez, de la parole qui concerne la nature, ce dont il va s'agir, c'est d'arriver à la cause, en tant que ladite cause, c'est *li, er i*. *L'er* veut à la fois dire *et*, et *mais, er i*, c'est seulement ça, et pour qu'on n'en doute pas, le *i* qui termine, qui est un *i* conclusif, a le même accent de *seulement*. C'est *li*, et ça suffit. C'est là que je me permets en somme de reconnaître que, pour ce qui est des effets du discours, pour ce qui est dessous le ciel, ce qui en ressort n'est autre que la fonction de la cause, en tant qu'elle est le plus-de-jour.

Vous avez deux façons de vous référer à ce texte de Meng-zi. Ou vous vous le procurez dans l'édition en somme très, très bonne qui en a été donnée par un jésuite de la fin du XIX^e siècle, un nommé Wieger, dans les *Quatre Livres fondamentaux du confucianisme*. Ou vous vous emparez de ce *Mencius on the Mind*, de Richards, qui est paru chez Kegan Paul à Londres. Je ne sais pas s'il en existe actuellement beaucoup d'exemplaires encore *available*, comme on dit. Après tout, il vaut la peine d'en faire l'emplette pour ceux qui seraient curieux de se reporter à quelque chose d'aussi fondamental pour un certain éclairage d'une réflexion sur le langage qu'est le travail d'un néo-positiviste, qui n'est certainement pas négligeable. Ceux qui trouveront bon de se donner la peine d'en avoir un exemplaire, mais qui ne peuvent se procurer le volume, pourraient peut-être se faire faire une photocopie. Ils n'en comprendront peut-être que mieux un certain nombre de références que j'y prendrai cette année, car j'y reviendrai.

Autre chose donc est de parler de l'origine du langage, et autre chose de sa liaison à ce que j'enseigne, conformément à ce que j'ai l'année dernière articulé comme le discours de l'analyste.

Vous ne l'ignorez pas, la linguistique a commencé avec Humboldt par cette sorte d'interdit, de ne pas se poser la question de l'origine du langage, faute de quoi on s'égarait. Ce n'est pas rien que quelqu'un, en pleine période de mythification génétique – c'était en effet le style au début du siècle XIX –, ait posé que rien, à jamais, ne serait situé, fondé, articulé, concernant le langage, si l'on ne commençait pas d'abord par interdire les questions de l'origine.

C'est un exemple qui aurait bien dû être suivi ailleurs, ça nous aurait évité bien des élucubrations du type de celles qu'on peut appeler primitivistes. Il n'y a rien de tel que la référence au primitif pour *primitiver* la pensée.

C'est elle-même qui régresse régulièrement à la mesure même de ce qu'elle prétend découvrir comme primitif.

2

$$\frac{a}{S_2} \quad \frac{\S}{S_1}$$

Il faut bien que je vous le dise, puisqu'en somme vous ne l'avez pas entendu – le discours de l'analyste n'est rien d'autre que la logique de l'action.

Vous ne l'avez pas entendu, pourquoi ? parce que ce que j'ai articulé l'année dernière, avec les petites lettres au tableau, sous cette forme, le petit *a* sur S_2 et de ce qui se passe au niveau de l'analysant, à savoir la fonction du sujet en tant que barré et en tant que ce qu'il produit, ce sont des signifiants, et non pas n'importe lesquels, des signifiants maîtres, eh bien, c'était écrit. C'est parce que c'était écrit, et écrit comme ça, car je l'ai écrit à maintes reprises, c'est pour cela même que vous ne l'avez pas entendu.

C'est en ça que l'écrit se différencie de la parole, et il faut y remettre de la parole, à l'en beurrer sérieusement, mais naturellement non pas sans inconvénients de principe, pour qu'il soit entendu. On peut écrire

donc des tas de choses sans que ça parvienne à aucune oreille. C'est pourtant écrit. C'est même pour ça que mes *Écrits*, je les ai appelés comme ça. Ça a scandalisé du monde sensible, et pas n'importe qui. Il est très curieux que la personne que ça a littéralement convulsée soit une Japonaise. Je commenterai cela plus tard. Naturellement, ici, ça n'a convulsé personne, et la Japonaise dont je parle n'est pas là. N'importe qui, qui est de cette tradition, saurait, je pense, comprendre à l'occasion pourquoi s'est produite cette espèce d'effet d'insurrection.

C'est de la parole, bien sûr, que se fraie la voie vers l'écrit. Mes *Écrits*, si je les ai intitulés comme ça, c'est qu'ils représentent une tentative, une tentative d'écrit, comme c'est suffisamment marqué par ceci, que ça aboutit à des graphes. L'ennui, c'est que les gens qui prétendent me commenter partent tout de suite des graphes. Ils ont tort, les graphes ne sont compréhensibles qu'en fonction, je dirai, du moindre effet de style desdits *Écrits*, qui en sont en quelque sorte les marches d'accès. Moyennant quoi, l'écrit, l'écrit repris à soi tout seul, qu'il s'agisse de tel ou tel schéma, celui qu'on appelle *L* ou de n'importe quoi, ou du grand graphe lui-même, présente l'occasion de toutes sortes de malentendus.

C'est d'une parole qu'il s'agit, en tant qu'elle tend à frayer la voie à ces graphes. Il convient de ne pas oublier cette parole, pour la raison qu'elle est celle même qui se réfléchit de la règle analytique, qui est, comme vous le savez – Parlez, parlez, appariez, il suffit que vous parliez, voilà la boîte d'où sortent tous les dons du langage, c'est une boîte de Pandore. Quel rapport donc avec ces graphes ? Ces graphes – bien sûr, personne n'a encore osé aller jusque-là – ne vous indiquent en rien quoi que ce soit qui permette de faire retour à l'origine du langage. S'il y a une chose qui y paraît tout de suite, c'est que, non seulement ils ne la livrent pas, mais qu'ils ne la promettent pas non plus.

Il va s'agir aujourd'hui de la situation par rapport à la vérité qui résulte de ce qu'on appelle la libre association, autrement dit un libre emploi de la parole. Je n'en ai jamais parlé qu'avec ironie. Il n'y a pas plus de libre association qu'on ne pourrait dire qu'est libre une variable liée dans une fonction mathématique. La fonction définie par le discours analytique n'est bien évidemment pas libre, elle est liée. Elle est liée par des conditions que je désignerai rapidement comme celles du cabinet analytique.

À quelle distance est mon discours analytique tel qu'il est ici défini par cette disposition écrite, à quelle distance est-il du cabinet analy-

tique ? C'est précisément ce qui constitue ce que nous appellerons mon dissentiment d'avec un certain nombre de cabinets analytiques. Aussi cette définition du discours analytique, pour pointer là où j'en suis, ne leur paraît pas s'accommoder aux conditions du cabinet analytique. Or, ce que mon discours dessine, ou à tout le moins livre, c'est une partie des conditions qui constituent le cabinet analytique. Mesurer ce qu'on fait quand on entre dans une psychanalyse a bien son importance, et en tous les cas, quant à moi, s'indique dans le fait que je procède toujours à de nombreux entretiens préliminaires.

Une personne pieuse que je ne désignerai pas autrement trouvait, paraît-il, aux derniers échos, enfin, à des échos d'il y a trois mois, qu'il y avait une gageure intenable pour elle à fonder le transfert sur le sujet supposé savoir, puisque par ailleurs la méthode implique que l'analyste se soutienne d'une absence totale de préjugés quant au cas. Le sujet supposé savoir quoi, alors ? me permettra-t-elle de demander à cette personne. Le psychanalyste doit-il être supposé savoir ce qu'il fait, et le sait-il effectivement ?

À partir de là, on comprendra que je pose d'une certaine façon mes questions sur le transfert dans *La direction de la cure* par exemple, qui est un texte que je vois avec plaisir que l'on étudie dans mon École. Il se passe quelque chose de nouveau, c'est que dans mon École on se met à travailler au titre d'une École. C'est là un pas assez nouveau pour être relevé. J'ai pu constater non sans plaisir qu'on s'était aperçu que, dans ce texte, je ne tranche aucunement de ce que c'est, le transfert. C'est très précisément en disant le sujet supposé savoir, tel que je le définis, que la question reste entière de savoir si l'analyste peut être supposé savoir ce qu'il fait.

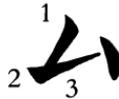


si

Ceci est un petit caractère chinois. Je regrette beaucoup que la craie ne me permette pas de mettre les accents que permet le pinceau. C'en est un qui a un sens, pour satisfaire aux exigences des logico-positivistes, un sens dont vous allez voir qu'il est pleinement ambigu, puis-

qu'il veut à la fois dire *retors*, et dire aussi *personnel*, au sens de *privé*. Et puis, de sens il en a encore quelques autres. Mais ce qui me paraît remarquable, c'est sa forme écrite, qui va me permettre tout de suite de vous dire où se placent les termes autour desquels va tourner mon discours d'aujourd'hui.

Si nous placions quelque part, disons en haut, ce que j'appelle au sens le plus large les effets de langage – vous allez voir que c'est large, je n'ai pas besoin, il me semble, de le souligner –, c'est ici, au croisement, que nous aurions à mettre ce d'où ils prennent leur principe. Là où ils prennent leur principe, c'est en cela que le discours analytique est révélateur de quelque chose, qu'il est un pas, j'ai essayé de le rappeler, encore qu'il s'agisse, pour l'analyse, de vérités premières. C'est par là que je vais commencer tout de suite. Nous aurions alors ici, sur le trait horizontal, le fait de l'écrit.



Il est très important à notre époque, et à partir de certains énoncés qui ont été faits et qui tendent à établir de très regrettables confusions, de rappeler que, tout de même, l'écrit n'est pas premier mais second par rapport à toute fonction du langage, et que, néanmoins, sans l'écrit, il n'est d'aucune façon possible de revenir questionner ce qui résulte au premier chef de l'effet de langage comme tel, autrement dit de l'ordre symbolique, c'est à savoir la dimension, pour vous faire plaisir, mais vous savez que j'ai introduit un autre terme, la *demansion*, la résidence, le lieu de l'Autre de la vérité.

Je sais que cette demansion a fait question pour certains, les échos m'en sont revenus. Eh bien, si demansion est en effet un terme nouveau que j'ai fabriqué, et s'il n'a pas encore de sens, ça veut dire que c'est à vous qu'il revient de lui en donner un. Interroger la demansion de la vérité dans sa demeure, c'est quelque chose – là est la nouveauté de ce que j'introduis aujourd'hui – qui ne se fait que par l'écrit, et par l'écrit en tant que ceci, que ce n'est que de l'écrit que se constitue la logique.

Voici ce que j'introduis en ce point de mon discours de cette année – il n'y a de question logique qu'à partir de l'écrit, en tant que l'écrit n'est justement pas le langage. C'est en cela que j'ai énoncé qu'il n'y a pas de métalangage. L'écrit même en tant qu'il se distingue du langage est là pour nous montrer que, si c'est de l'écrit que s'interroge le langage, c'est justement en tant que l'écrit ne l'est pas, mais qu'il ne se construit, ne se fabrique que de sa référence au langage.

3

Après avoir posé ceci, qui a l'avantage de vous frayer ma visée, mon dessein, je repars de ceci, qui concerne ce point qui est de l'ordre de cette surprise par où se signale l'effet de rebroussement dont j'ai essayé de définir la jonction de la vérité au savoir, et que j'ai énoncé en ces termes, qu'il n'y a pas de rapport sexuel chez l'être parlant.

Il y a eu une première condition qui pourrait tout de suite nous le faire voir, c'est que le rapport sexuel, comme tout autre rapport, ne subsiste au dernier terme que de l'écrit.

L'essentiel du rapport, c'est une application, a appliqué sur b –

$$a \rightarrow b$$

Si vous ne l'écrivez pas a et b , vous ne tenez pas le rapport en tant que tel. Ça ne veut pas dire qu'il ne se passe pas des choses dans le réel. Mais au nom de quoi l'appelleriez-vous rapport ? Cette chose grosse comme tout suffirait déjà à rendre, disons, concevable, qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, mais ne trancherait en rien le fait qu'on n'arrive pas à l'écrire. Je dirai même plus, il y a quelque chose qu'on a fait déjà depuis un bout de temps, c'est de l'écrire en se servant de petits signes planétaires, à savoir rapport de ce qui est mâle à ce qui est femelle –

$$\text{♂} \rightarrow \text{♀}$$

Je dirai même que, depuis un certain temps, et grâce au progrès qu'a permis l'usage du microscope – car n'oublions pas qu'avant Swammerdam on ne pouvait en avoir aucune espèce d'idée –, il peut sembler,

que si méiotique que soit le procès par où des cellules dites gonadiques donnent un modèle de la fécondation d'où procède la reproduction, il semble qu'en effet quelque chose soit là fondé, établi, qui permette de situer à un certain niveau dit biologique ce qu'il en est du rapport sexuel, si complexe soit-il.

L'étrange assurément – et après tout, mon Dieu, pas tellement tel, mais je voudrais évoquer pour vous la dimension d'étrangeté de la chose –, c'est que la dualité et la suffisance de ce rapport ont depuis toujours leur modèle, là où je vous l'ai évoqué la dernière fois à propos des petits signes chinois. Je me suis tout d'un coup impatienté de vous montrer des signes, cela avait l'air d'être fait uniquement pour vous épater. Le *yin* que je ne vous ai pas fait la dernière fois, le voilà, et à nouveau le *yang*, voilà. Un autre petit trait ici.

陰

yin

陽

yang

Le *yin* et le *yang*, les principes mâle et femelle, voilà qui n'est pas particulier à la tradition chinoise, mais que vous retrouvez dans toute espèce de cogitation concernant les rapports de l'action et de la passion, concernant le formel et le substantiel, concernant *Purusha*, l'esprit, et *Prakriti*, je ne sais quelle matière femellisée. Le modèle général de ce rapport du mâle au femelle est bien ce qui hante depuis toujours, depuis longtemps, le repérage de l'être parlant concernant les forces du monde, celles qui sont *tian xia*, sous le ciel.

天

tian

下

xia

Il convient de marquer ceci de tout à fait nouveau, ce que j'ai appelé l'effet de surprise, et de comprendre ce qui est sorti, quoi que cela vaille, du discours analytique. C'est qu'il est intenable d'en rester d'aucune façon à cette dualité comme suffisante.

La fonction dite du phallus – qui est, à vrai dire, la plus maladroitement maniée, mais qui est là, et qui fonctionne dans ce qu'il en est d'une expérience, qui n'est pas seulement liée à je ne sais quoi qui serait à considérer comme déviant, pathologique, mais qui est essentielle comme telle à l'institution du discours analytique –, cette fonction du phallus rend désormais intenable la bipolarité sexuelle, et intenable d'une façon qui volatilise littéralement ce qu'il en est de ce qui peut s'écrire de ce rapport.

Il faut distinguer ce qu'il en est de cette intrusion du phallus, de ce que certains ont cru pouvoir traduire du terme de *manque de signifiant*. Ce n'est pas du manque de signifiant qu'il s'agit, mais de l'obstacle fait à un rapport.

Le phallus, en mettant l'accent sur un organe, ne désigne nullement l'organe dit pénis avec sa physiologie, ni même la fonction qu'on peut, ma foi, lui attribuer avec quelque vraisemblance, comme étant celle de la copulation. Si l'on se rapporte aux textes analytiques, il vise de la façon la moins ambiguë son rapport à la jouissance. Et c'est en cela qu'ils le distinguent de la fonction physiologique.

Il y a – c'est cela qui se pose comme constituant la fonction du phallus –, il y a une jouissance qui constitue dans ce rapport, différent du rapport sexuel, quoi ? ce que nous appellerons sa condition de vérité.

L'angle sous lequel est pris l'organe, au regard de ce qu'il en est de l'ensemble des vivants, n'est nullement lié à cette forme particulière. Si vous saviez la variété des organes de copulation qui existe chez les insectes, vous pourriez en effet, certainement, vous étonner – l'étonnement est après tout un principe qui est toujours d'un bon usage pour interroger le réel – que ce soit particulièrement comme ça que ça fonctionne chez les vertébrés.

Il faut bien qu'ici j'aïlle vite, car je ne vais pas tout reprendre et m'éterniser. Qu'on se reporte au texte dont je parlais tout à l'heure, *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*. Le phallus, c'est l'organe en tant qu'il est, e.s.t. – il s'agit de l'être –, en tant qu'il est la jouissance féminine.

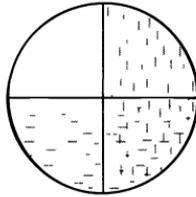
Voilà où et en quoi réside l'incompatibilité de l'être et de l'avoir. Dans ce texte, cela est répété avec une certaine insistance, et en y mettant certains accents de style, dont je répète qu'ils sont aussi importants pour cheminer que les graphes à quoi ils aboutissent. Et voilà, j'avais en face de moi, au fameux Congrès de Royaumont, quelques personnes qui ricanaient. Enfin, si tout est là, s'il s'agit de l'être et de l'avoir, ça leur paraissait n'avoir pas grande portée, l'être et l'avoir, on choisit. C'est pourtant ça qui s'appelle la castration.

Ce que je propose est ceci. C'est de poser que le langage – n'est-ce pas, nous le mettons là en haut – a son champ réservé dans la béance du rapport sexuel telle que la laisse ouverte le phallus. Ce qu'il y introduit n'est pas deux termes qui se définissent du mâle et du femelle, mais de ce choix qu'il y a entre des termes d'une nature et d'une fonction bien différentes, qui s'appellent l'être et l'avoir.

Ce qui le prouve, ce qui le supporte, ce qui rend absolument évidente, définitive, cette distance, c'est ceci, dont il ne semble pas qu'on ait remarqué la différence, c'est la substitution au rapport sexuel de ce qui s'appelle la loi sexuelle. C'est là qu'est la distance où s'inscrit qu'il n'y a rien de commun entre, d'une part, ce qu'on peut énoncer d'un rapport qui ferait loi en tant qu'il relève, sous une forme quelconque, de l'application telle qu'au plus près la serre la fonction mathématique, et, d'autre part, une loi qui est cohérente à tout le registre de ce qui s'appelle le désir et de ce qui s'appelle interdiction. C'est de la béance même de l'interdiction inscrite que relève la conjonction, voire l'identité, comme j'ai osé l'énoncer, de ce désir et de cette loi. Corrélativement, tout ce qui relève de l'effet de langage, tout ce qui instaure la deman-sion de la vérité se pose d'une structure de fiction.

S'agissant de la corrélation de toujours du rite et du mythe, c'est faiblesse ridicule de dire que le mythe serait simplement le commentaire du rite, ce qui est fait pour le soutenir, pour l'expliquer. Selon une topologie qui est celle à laquelle j'ai fait depuis assez longtemps déjà un sort pour n'avoir pas besoin de la rappeler, le rite et le mythe sont comme l'endroit et comme l'envers, à cette condition que cet endroit et cet envers soient en continuité. Que veut dire le maintien dans le discours analytique de ce mythe résiduel qui s'appelle le mythe de l'Œdipe, Dieu sait pourquoi, qui est en fait celui de *Totem et Tabou*, où s'inscrit le mythe, tout entier de l'invention de Freud, du père primordial en tant qu'il

jouit de toutes les femmes? C'est ce que nous devons interroger d'un peu plus loin, de la logique, de l'écrit.



Le schéma de Peirce

Il y a bien longtemps que j'ai introduit ici le schéma de Peirce concernant les propositions en tant qu'elles se divisent en quatre, en universelles, particulières, affirmatives et négatives, les deux couples de termes s'échangeant.

Si le schéma de Peirce, Charles Sanders, a un intérêt, c'est de montrer que de définir que *tout x est y*, que tout quelque chose est pourvu de tel attribut, est une position universelle parfaitement recevable sans qu'il y ait pour autant aucun *x*.

Dans le petit schéma de Peirce, je vous le rappelle, nous avons ici, en haut à droite, un certain nombre de traits tous verticaux. Ici, en bas à gauche, nous n'en avons aucun qui le soit, ils sont tous horizontaux. Ici, en bas à droite, nous avons un petit mélange des deux. Enfin, ici, en haut à gauche, il n'y a pas de trait. C'est du chevauchement de deux de ces cases que résulte la spécificité de telle ou telle de ces propositions. C'est à rassembler les deux quadrants du haut que l'on peut dire – tout trait est vertical. S'il n'est pas vertical, il n'y a pas de trait. Pour faire la négative, ce sont les deux quadrants de droite qu'il faut réunir. Ou bien il n'y a pas de trait, ou bien il n'y en a pas de verticaux.

Ce que désigne le mythe de la jouissance de toutes les femmes, c'est que le *toutes les femmes*, il n'y en a pas. Il n'y a pas d'universel de la femme. Voilà ce que pose un questionnement du phallus, et non pas du rapport sexuel, quant à ce qu'il en est de la jouissance qu'il constitue, puisque j'ai dit que c'était la jouissance féminine.

C'est à partir de ces énoncés qu'un certain nombre de questions se trouvent radicalement déplacées.

Après tout, mais il est possible qu'il y ait un savoir de la jouissance qu'on appelle sexuelle qui soit le fait de cette *certaine femme*. La chose

n'est pas impensable, il y en a comme ça des traces mythiques dans les coins. Les choses qui s'appellent le *Tantra*, on dit que ça se pratique. Il est tout de même clair que, depuis un bon bout de temps, si vous me permettez d'exprimer ainsi ma pensée, l'habileté des joueuses de flûte est beaucoup plus patente. Ce n'est pas jouer de l'obscénité que j'avance ça en ce point, c'est qu'il y a ici, je le suppose, au moins une personne qui sait ce que c'est que de jouer de la flûte.

C'est la personne qui me faisait récemment remarquer à propos de ce jeu de la flûte, mais on peut le dire aussi à propos de tout usage d'instrument, quelle division du corps l'usage d'un instrument, quel qu'il soit, rend nécessaire. Je veux dire rupture de synergie. Il suffit de faire de n'importe quel instrument. Mettez-vous sur une paire de skis, vous verrez tout de suite que vos synergies doivent être rompues. Prenez une canne de golf, ça m'arrive ces derniers temps, j'ai recommencé, c'est pareil. Il y a deux types de mouvements qu'il faut que vous fassiez en même temps, vous n'y arriverez au début absolument pas, parce que synergiquement, ça ne s'arrange pas comme ça. La personne qui m'a rappelé la chose à propos de la flûte me faisait également remarquer que, pour le chant, où, en apparence, il n'y a pas d'instrument – c'est en cela que le chant est particulièrement intéressant –, il faut là aussi que vous divisiez votre corps, que vous y divisiez deux choses qui sont tout à fait distinctes, mais qui d'habitude sont absolument synergiques, à savoir la pose de la voix et la respiration.

Bon. Ces vérités premières qui n'ont pas eu besoin de m'être rappelées – puisque aussi bien je vous disais que j'en avais de ma dernière expérience avec la canne de golf – laissent ouvert, comme une question, s'il y a encore quelque part un savoir de l'instrument phallus.

Seulement, l'instrument phallus n'est pas un instrument comme les autres. C'est comme pour le chant, l'instrument phallus, je vous ai déjà dit qu'il n'est pas du tout à confondre avec le pénis. Le pénis, lui, se règle sur la loi, c'est-à-dire sur le désir, c'est-à-dire sur le plus-de-jouir, c'est-à-dire sur la cause du désir, c'est-à-dire sur le fantasme. Et là, le savoir supposé de la femme qui saurait rencontrer un os, justement, celui qui manque à l'organe, si vous me permettez de continuer dans la même veine, parce que chez certains animaux, il y en a un, d'os. Ça oui. Là, il y a un manque, c'est un os manquant. Ce n'est pas le phallus, c'est le désir et son fonctionnement. Il en résulte qu'une femme n'a de témoi-

gnage de son insertion dans la loi, de ce qui supplée au rapport, que par le désir de l'homme.

Là, il suffit d'avoir une toute petite expérience analytique pour en avoir la certitude. Le désir de l'homme, je viens de le dire, est lié à sa cause, qui est le plus-de-jour. Ou encore, comme je l'ai exprimé maintes fois, il prend sa source dans le champ d'où tout part, tout effet de langage, dans le désir de l'Autre donc. La femme, à cette occasion, on s'aperçoit que c'est elle qui est l'Autre. Seulement, elle est l'Autre d'un tout autre ressort, d'un tout autre registre que son savoir, quel qu'il soit.

Voilà donc l'instrument phallique posé, avec des guillemets, comme *cause* du langage, je n'ai pas dit *origine*. Et là, malgré l'heure avancée, mon Dieu, j'irai vite, je signalerai la trace qu'on en peut avoir, par le maintien, quoi qu'on veuille, d'un interdit sur les mots obscènes.

Je sais qu'il y a des gens qui m'attendent à ce que je leur ai promis, de faire allusion à *Éden, Éden, Éden*, et de dire pourquoi je ne signe pas les – comment qu'on appelle ça ? – les machins, les pétitions, à ce propos.

Ce n'est certes pas que mon estime soit médiocre pour cette tentative. À sa façon, elle est comparable à celle de mes *Écrits*. À ceci près qu'elle est beaucoup plus désespérée. Il est tout à fait désespéré de *langagier* l'instrument phallique. Et c'est parce que je le considère comme en ce point sans espoir que je pense aussi que ne peuvent se développer autour d'une telle tentative, que des malentendus.

Vous voyez que c'est à un point hautement théorique que se place, dans l'occasion, mon refus.

4

Là où je voudrais en venir est ceci – d'où interroge-t-on la vérité ?

Car la vérité, elle peut dire tout ce qu'elle veut. C'est l'oracle. Ça existe depuis toujours, et après ça, on n'a plus qu'à se débrouiller.

Seulement, il y a un fait nouveau, hein ? Le premier fait nouveau depuis que fonctionne l'oracle, c'est-à-dire depuis toujours, c'est l'un de mes écrits, qui s'appelle *La chose freudienne*, où j'ai indiqué ceci, que personne n'avait jamais dit, hein ! Seulement, comme c'est écrit, naturellement vous ne l'avez pas entendu. J'ai dit que la vérité parle Je.

Si vous aviez donné son poids à cette espèce de luxuriance polémique que j'ai faite pour présenter la vérité comme ça, je ne sais même plus ce que j'ai écrit, comme *rentrant dans la pièce dans un fracas de miroir*, cela aurait peut-être pu vous ouvrir les oreilles. Ce bruit des miroirs qui se cassent, dans un écrit, ça ne vous frappe pas. C'est pourtant assez bien écrit, c'est là ce qu'on appelle l'effet de style. Ça vous aurait certainement aidé à comprendre ce que ça veut dire *la vérité parle Je*.

Ça veut dire qu'on peut lui dire *Tu*, et je vais vous expliquer à quoi ça sert.

Vous allez croire, bien sûr, que je vais vous dire que ça sert au dialogue. Il y a longtemps que j'ai dit qu'il n'y en avait pas, de dialogue. Et avec la vérité, bien sûr, encore moins. Néanmoins, si vous lisez quelque chose qui s'appelle la *Métamathématique* de Lorenzen – je l'ai apporté, c'est paru chez Gauthier-Villars et Mouton, et je vais même vous indiquer la page où vous verrez des choses astucieuses –, vous y trouverez des dialogues, dialogues écrits, c'est-à-dire que c'est le même qui écrit les deux répliques. C'est un dialogue bien particulier, seulement c'est très instructif. Vous vous reporterez à la page 22. C'est très instructif, et je pourrais le traduire de plus d'une façon, y compris en me servant de mon être et de mon avoir de tout à l'heure.

Mais j'irai plus simplement à vous rappeler cette chose sur laquelle j'ai déjà mis l'accent, c'est à savoir qu'aucun des prétendus paradoxes auxquels s'arrête la logique classique, nommément celui du *Je mens*, ne tient qu'à partir du moment où c'est écrit.

Il est tout à fait clair que de dire *Je mens* est une chose qui ne fait aucun obstacle, étant donné qu'on ne fait que ça, alors pourquoi ne le dirait-on pas ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Que c'est seulement quand c'est écrit que, là, il y a paradoxe, car on dit très bien *Là, vous mentez ou bien vous dites vrai ?* C'est exactement la même chose que je vous ai fait remarquer en son temps, quand je vous dis *écrire le plus petit nombre qui s'écrit en plus de quinze mots*. Vous ne voyez là aucun obstacle. Si c'est écrit, vous comptez les mots, vous vous apercevez qu'il n'y en a que treize dans ce que je viens de dire. Mais ça ne se compte que si c'est écrit.

Si c'est écrit en japonais, je vous défie de les compter, parce que, là, vous vous posez quand même la question du mot. Il y a des petits bouts, comme ça, de vagissements, des petits *o* et des petits *oua*, dont vous vous demandez s'il faut les coller au mot, ou s'il faut les détacher et les

compter pour un mot. C'est même pas un mot, c'est *eh!* C'est comme ça. Seulement, quand c'est écrit, c'est comptable.

Alors la vérité, vous vous apercevrez que, exactement comme dans la métamathématique de Lorenzen, si vous posez qu'on ne peut pas à la fois dire *oui* et *non* sur le même point, là vous gagnez. Vous verrez tout à l'heure ce que vous gagnez. Mais si vous misez que c'est ou *oui* ou *non*, là vous perdez. Référez-vous à Lorenzen, mais je vais vous l'illustrer tout de suite.

Je pose – *Il n'est pas vrai*, dis-je à la vérité, *que tu dis vrai et que tu mentes en même temps*. La vérité peut répondre bien des choses, puisque c'est vous qui la faites répondre, ça ne vous coûte rien. De toute façon, ça va aboutir au même résultat, mais je vous le détaille, pour rester collé au Lorenzen. Elle dit *Je dis vrai*, vous lui répondez *Je ne te le fais pas dire!* Alors, pour vous emmerder, elle vous dit *Je mens*. À quoi vous répondez *Maintenant, j'ai gagné, je sais que tu te contredis*.

C'est exactement ce que vous découvrez avec l'inconscient, ça n'a pas plus de portée. Que l'inconscient dise toujours la vérité et qu'il mente, c'est, de chez lui, parfaitement soutenable. C'est simplement à vous de le savoir. Qu'est-ce que ça vous apprend? Que la vérité, vous n'en savez quelque chose que quand elle se déchaîne. Là, elle s'est déchaînée, elle a brisé votre chaîne, elle vous a dit les deux choses aussi bien, quand vous disiez que la conjonction n'était pas soutenable.

Mais supposez le contraire, que vous lui ayez dit *Ou tu dis vrai, ou tu mens*. Là, vous en êtes pour vos frais. Qu'est-ce qu'elle vous répond? *Je te l'accorde, je m'enchaîne. Tu me dis – Ou tu dis vrai, ou tu mens – et en effet, ça, c'est bien vrai*. Seulement alors là, vous, vous ne savez rien, rien de ce qu'elle vous a dit, puisque, ou elle dit vrai, ou elle ment – de sorte que vous êtes perdant.

Je ne sais pas si cela vous apparaît dans sa pertinence, mais ça veut dire ceci dont nous avons constamment l'expérience. Qu'elle se refuse, la vérité, alors ça me sert à quelque chose. C'est à ça que nous avons tout le temps à faire dans l'analyse. Qu'elle s'abandonne, qu'elle accepte la chaîne, quelle qu'elle soit, eh bien, j'y perds mon latin. Autrement dit, ça me laisse à désirer. Ça me laisse à désirer, et ça me laisse dans ma position de demandeur, puisque je me trompe de penser que je puis traiter d'une vérité que je ne puis reconnaître qu'au titre de déchaînée. Vous montrez de quel *déchet-nement* vous participez.

Il y a quelque chose qui mérite d'être relevé dans ce rapport, c'est la fonction de ce quelque chose dont il y a longtemps que je le mets tout doucement sur la sellette, et qui se dénomme la liberté. Il arrive qu'à travers le fantasme, il y en ait qui élucubrent de certaines façons où, sinon la vérité elle-même, du moins le phallus pourrait être apprivoisé. Je ne vous dirai pas dans quelle variété de détails ces sortes d'élucubrations peuvent s'étaler. Mais il y a là une chose très frappante. Mis à part une certaine sorte de manque de sérieux qui est peut-être ce qu'il y a de plus solide pour définir la perversion, eh bien, ces solutions élégantes, il est clair que les personnes pour qui toute cette menue affaire, c'est sérieux,

– parce que, mon Dieu, le langage, ça compte pour elles, et aussi l'écrit, ne serait-ce que parce que ça permet l'interrogation logique, car, en fin de compte, qu'est-ce que la logique ? si ce n'est ce paradoxe absolument fabuleux que ne permet que l'écrit, de prendre la vérité comme référent. C'est évidemment par ça qu'on communique, quand on commence par donner les toutes premières formules de la logique propositionnelle. On prend comme référence qu'il y a des propositions qui peuvent se marquer du vrai et d'autres qui peuvent se marquer du faux. C'est avec ça que commence la référence à la vérité. Se référer à la vérité, c'est poser le faux absolu, c'est-à-dire un faux auquel on pourrait se référer comme tel. Je reprends ce que je suis en train de dire –

les personnes sérieuses, auxquelles se proposent ces solutions élégantes qui seraient apprivoisement du phallus, eh bien, c'est curieux, c'est elles qui se refusent. Et pourquoi ? sinon pour préserver ce qui s'appelle la liberté, en tant qu'elle est précisément identique à la non-existence du rapport sexuel.

Est-il besoin d'indiquer que le rapport de l'homme et de la femme, en tant qu'il est radicalement faussé de par la loi, la loi dite sexuelle, laisse quand même à désirer qu'à chacun il y ait sa chacune pour y répondre ? Si ça arrive, qu'est-ce qu'on dira ? Non pas certes que c'était là chose naturelle, puisqu'il n'y a pas à cet égard de nature, puisque *La femme* n'existe pas. Qu'elle existe, c'est un rêve de femme, et c'est le rêve d'où est sorti *Don Juan*. S'il y avait un homme pour qui *La femme* existe, ce serait une merveille, on serait sûr de son désir. C'est une élu-

cubration féminine. Pour qu'un homme trouve *sa* femme, quoi d'autre ? sinon la formule romantique – c'était fatal, c'était écrit.

Nous voilà venus une fois de plus à ce carrefour qui est celui où je vous ai dit que je ferais basculer ce qu'il en est du vrai seigneur, du type qui est un tout petit peu au-dessus du commun, et qu'on traduit, fort mal, ma foi, par l'homme.

性

xing

命

ming

Cette bascule se fait entre le *xing*, cette nature telle qu'elle est, par l'effet de langage, inscrite dans la disjonction de l'homme et de la femme, et, d'autre part, le *c'est écrit*, ce *ming*, cet autre caractère dont je vous ai déjà une première fois montré ici la forme, qui est celui devant lequel la liberté recule.

17 FÉVRIER 1971

L'ÉCRIT ET LA PAROLE

L'achose, l'écrit
 La science, l'écrit
 Le chinois, le japonais
 La représentation de mots
 Retour sur La Lettre volée

Suis-je, suis-je présent quand je vous parle ? Il faudrait que la chose à propos de quoi je m'adresse à vous fût là. Or, c'est assez de dire que la chose ne puisse s'écrire que *l'achose*, comme je viens de l'écrire au tableau, ce qui veut dire qu'elle est absente là où elle tient sa place. Ou, plus exactement, que, une fois ôté, l'objet petit *a* qui tient cette place n'y laisse, à cette place, que l'acte sexuel tel que je l'accentue, c'est-à-dire la castration.

Je ne puis témoigner de là, permettez-moi, que *là n'a lyse* est quoi que ce soit, mais seulement par là ce qui là concerne la castration. C'est le cas de le dire – *Oh là là !*

Le baratin philosophique qui n'est pas rien – le baratin, ça baratte, il n'y a pas de mal – a longtemps servi à quelque chose, mais depuis un temps il nous fatigue. Il a abouti à produire l'*être-là*, qu'on traduit quelquefois en français, plus modestement, par la *présence*, que l'on y ajoute ou non *vivante*, enfin bref, ce qui pour les savants s'appelle le *Dasein*. Je l'ai retrouvé avec plaisir dans un texte de moi, je vous dirai lequel tout à l'heure, et c'est ainsi que je me suis aperçu avec surprise que ça date d'une paie, cette formule que j'avais énoncée en son temps pour des gens un peu durs de la feuille – Mange ton *Dasein*. Qu'importe. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Le baratin philosophique n'est pas si incohérent. Il ne l'incarne, cette présence, l'être-là, que dans un discours qu'il commence par, justement, désincarner par l'*epoché*, la mise entre parenthèses, c'est tout simplement ce que ça veut dire. C'est tout de même mieux quand ça n'a pas tout à fait la même structure, c'est tout de même mieux en grec. De sorte qu'il

est manifeste que la seule façon d'être là n'a lieu qu'à se mettre entre parenthèses. Nous approchons de ce que j'ai à vous dire essentiellement aujourd'hui.

S'il y a trou au niveau de *l'achose*, ça vous laisse déjà pressentir que c'était une façon de le figurer, ce trou, que ça n'arrive que sous le mode de quoi ? Prenons une comparaison bien dérisoire – que sous le mode de cette tache rétinienne dont l'œil n'a pas la moindre envie de s'empêtrer, quand, après qu'il a fixé le soleil, il le promène tout d'abord sur le paysage. Il n'y voit pas son être-là, pas fou cet œil. Il y a pour vous toute une foule de bouteilles de *Klein d'œil*. Pas de baratin philosophique, dont vous sentez bien qu'il ne remplit là que son office universitaire, dont j'ai essayé l'année dernière de vous donner les limites, en même temps d'ailleurs que les limites de ce que vous pouvez faire de l'intérieur, fût-ce la révolution.

Dénoncer comme *logocentriste* ladite présence, comme cela s'est fait, l'idée de la parole inspirée, comme on dit, au nom de ceci, que la parole inspirée, bien sûr on peut en rire, mettre à la charge de la parole toute la sottise où s'est égaré un certain discours, et nous emmener vers une mythique *archi-écriture*, uniquement constituée, en somme, de ce qu'on perçoit, à juste titre, comme un certain point aveugle que l'on peut dénoncer dans tout ce qui s'est cogité sur l'écriture – tout ça n'avance guère. On ne parle jamais que d'autre chose pour parler de *l'achose*.

Ce que moi, j'ai dit en son temps, de la parole pleine – faut pas abuser, j'en ai pas plein la bouche de la parole pleine, et je pense même que la grande majorité d'entre vous ne m'avez entendu d'aucune façon en faire état –, ce que j'ai dit de la parole pleine, c'est qu'elle remplit – ça, ce sont les trouvailles du langage, elles sont toujours assez jolies –, elle remplit la fonction de *l'achose* qui est au tableau. En d'autres termes, la parole dépasse toujours le parleur, le parleur est un parlé, voilà tout de même ce que j'énonce depuis un temps.

D'où s'en aperçoit-on ? C'est ce que je voudrais indiquer dans le Séminaire de cette année. Vous vous rendez compte, j'en suis à *je voudrais* depuis vingt ans que ça dure.

Naturellement, c'est comme ça parce que, après tout, je ne l'ai pas dit, il y a longtemps que c'est patent. C'est patent d'abord en ce que vous êtes là pour que je vous le montre. Seulement voilà, si c'est vrai, ce que je dis, votre être-là n'est pas plus probant que le mien. Ce que je vous

montre depuis un bout de temps ne suffit pas pour que vous le voyiez, il faut que je le démontre.

Démontrer dans l'occasion, c'est dire ce que je montrais. Naturellement, ce n'était pas n'importe quoi, mais je ne vous montrais pas *l'achose*. *L'achose* justement, ça ne se montre pas, ça se démontre.

Alors, je pourrais attirer votre attention sur des choses que je montrais, en tant que vous ne les avez pas vues, pour ce qu'elles pourraient démontrer.

Pour abattre la carte dont il s'agit aujourd'hui, nous l'appellerons, dans toute l'ambiguïté que cela peut représenter, l'écrit.

1

L'écrit, on ne peut tout de même pas dire que je vous en ai accablés.

Il a vraiment fallu qu'on me les extraie, ceux que j'ai rassemblés un beau jour, dans l'incapacité totale où j'étais de me faire entendre des psychanalystes, j'entends même de ceux-là qui étaient restés agrégés, comme ça, parce qu'ils n'avaient pas pu s'embarquer ailleurs. À la fin des fins, il m'est apparu qu'il y avait tellement d'autres gens qu'eux qui s'intéressaient à ce que je disais, un petit commencement d'être-là absent, que, ces *Écrits*, je les ai lâchés. Et puis, ma foi, ils se sont consommés dans un beaucoup plus vaste cercle que ce que vous représentez, si j'en crois les chiffres que me donne mon éditeur.

C'est un drôle de phénomène, et qui vaut bien qu'on s'y arrête, si tant est que, pour m'en tenir à ce que je fais toujours, mon propos tournait très exactement autour d'une expérience qui est parfaitement fixable, et qu'en tous les cas je me suis efforcé d'articuler, précisément aux derniers temps, l'année dernière, en essayant de situer dans sa structure ce qui caractérise le discours de l'analyste.

C'est donc en raison de cet emploi, le mien – qui n'a aucune prétention à fournir une conception du monde, mais seulement de dire ce qu'il me semble qu'il va de soi de pouvoir dire à des analystes –, que j'ai fait pendant dix ans, dans un endroit assez connu qui s'appelle Sainte-Anne, un discours qui ne prétendait certes d'aucune façon à user de l'écrit autrement que d'une façon très précise, qui est celle que je vais essayer aujourd'hui de définir.

Ce qui reste de témoins de cette époque ne peut pas s'élever contre. Il n'y en a plus beaucoup dans cette salle, bien sûr, mais tout de même quelques-uns. Oh, ça doit se compter sur les doigts de la main, ceux qui étaient là les premiers mois, ils peuvent témoigner de ce que j'y ai fait. Avec une patience, un ménagement, une douceur, des ronds de bras, des ronds de jambe, j'ai construit pour eux pièce à pièce, morceau par morceau, des choses qui s'appellent des graphes. Il y en a quelques-uns qui voguent, vous pouvez les retrouver très facilement grâce au travail de quelqu'un au dévouement duquel je fais hommage, et auquel j'ai laissé faire complètement à son gré un index raisonné, dans le texte duquel vous pouvez trouver aisément à quelles pages on trouve ces graphes. Cela vous évitera de fouiller.

Rien qu'en faisant ça, on peut déjà remarquer qu'il y a des choses qui ne sont pas comme le reste du texte imprimé. Ces graphes que vous voyez là ne sont pas, bien sûr, sans offrir une petite difficulté, de quoi ? mais d'interprétation, bien sûr. Sachez que ça ne pouvait pas même faire un pli pour ceux pour qui je les ai construits. Avant d'avancer la direction d'une ligne, son croisement avec telle autre, l'indication de la petite lettre que je mettais à ce croisement, je parlais une demi-heure, trois quarts d'heure, pour justifier ce dont il s'agissait.

J'insiste, non pas pour me faire un mérite de ce que j'ai fait – dans le fond, ça m'a plu, personne ne me le demandait, c'était même plutôt le contraire –, mais parce que, avec ça, nous entrons là au vif de ce que nous pouvons dire sur l'écrit, voire sur l'écriture.

Figurez-vous que c'est la même chose. On parle de l'écriture comme si c'était indépendant de l'écrit. C'est ce qui rend quelquefois le discours très embarrassé. D'ailleurs ce terme, *ure*, comme ça, qui s'ajoute, fait bien sentir de quelle drôle de biture il s'agit en l'occasion. Ce qu'il y a de certain, c'est que parler de *l'achose*, comme elle est là, eh bien, cela devrait déjà, à soi tout seul, vous éclairer sur ceci, que j'ai dû prendre pour appareil, ne disons rien de plus, le support de l'écrit, sous la forme du graphe.

La forme du graphe, il vaut la peine de la regarder. Prenons n'importe lequel, le dernier, là, le grand, celui que vous allez trouver, je ne sais plus, moi, où il est, où il vogue, je crois que c'est dans *Subversion du sujet et dialectique du désir*. Le machin est fait comme ça –

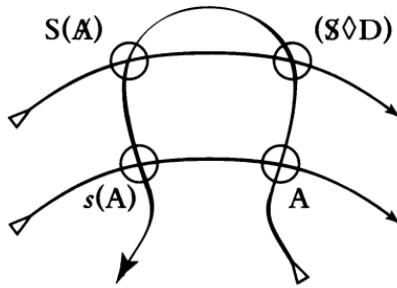


Schéma simplifié du graphe du désir

Il y a ici les lettres ajoutées entre parenthèses, S barré, poinçon et le grand D de la demande, § \diamond D, et ici le grand S du signifiant, le Signifiant porteur, fonction du A barré, $S(\bar{A})$. Vous comprenez bien que si l'écriture, ça peut servir à quelque chose, c'est justement en tant que c'est différent de la parole – de la parole qui peut s'appuyer sur. La parole ne se traduit pas $S(\bar{A})$ par exemple. Seulement si elle s'appuie sur ça, ne serait-ce que sur cette forme, elle doit se souvenir que cette forme ne va pas sans qu'ici, l'autre ligne, recoupant la première, se marque à ces points d'intersection, $s(\bar{A})$ et A lui-même.

Je m'excuse de ces empiètements, mais, après tout, certains ont assez cette figure dans la tête pour que ça leur suffise, et pour les autres, mon Dieu, qu'ils se reportent à la bonne page. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut pas ne pas se sentir, disons, sollicité, au moins par cette figure, de répondre à l'exigence de ce qu'elle commande, quand vous commencez de l'interpréter.

Tout dépend du sens que vous allez donner au grand A. Il y en a un de proposé dans l'écrit où il se trouve que je l'ai inséré. Et alors, les sens qui s'imposent pour tous les autres ne sont pas libres d'un grand écart.

Ce qui est certain, c'est que c'est le propre de ce qui – enfin, je pense – vous apparaît certes, depuis, suffisamment précisé, à savoir que ce graphe, celui-là comme tous les autres, et pas seulement les miens, représente, dans le langage évolué que nous a peu à peu donné le questionnement de la mathématique par la logique, ce que l'on appelle une topologie. Pas de topologie sans écriture. Vous avez peut-être même pu remarquer, si jamais vous êtes vraiment allés ouvrir les *Analytiques* de M. Aristote, qu'il y a là un petit commencement de la topologie. Ça consiste précisément à faire des trous dans l'écrit. *Tous les animaux sont*

mortels, vous soufflez *les animaux* et vous soufflez *mortels*, et vous mettez à la place le comble de l'écrit, c'est-à-dire une lettre toute simple.

On dit, et c'est peut-être bien vrai, que ça leur a été facilité par je ne sais quelle affinité particulière qu'ils avaient avec la lettre. On ne peut pas bien dire comment. Vous pouvez vous reporter là-dessus à des choses très attachantes chez M. James Février, sur je ne sais quel artifice, truquage, forçage, que l'invention de la logique constituerait au regard de ce qu'on peut assez sainement appeler les normes de l'écriture – les normes, pas l'énorme, quoique les deux soient vrais. Je vous suggère en passant que cela a quelque chose à faire avec le fait, disons, d'Euclide.

Je ne peux vous jeter ça qu'en passant, puisque, après tout, c'est à contrôler. Je ne vois pas pourquoi, moi aussi, je ne ferais pas de temps en temps, même aux gens très calés dans une certaine matière, une petite suggestion dont ils riront peut-être parce qu'ils s'en seront aperçus depuis longtemps. On ne voit pas pourquoi en effet ils ne se seraient pas aperçus de ceci, qu'un triangle – puisque c'est ça le départ, un triangle –, ce n'est rien d'autre qu'une écriture, ou un écrit, exactement. Ce n'est pas parce qu'on y définit *égal* comme *métriquement superposable* que ça va contre. C'est un écrit où le métriquement superposable est jaspable. Cela ne dépend absolument pas de l'écart, cela dépend de vous, le jaspineur. De quelque façon que vous écriviez le triangle, même si vous le faites comme ça, vous démontrerez l'histoire du triangle isocèle, à savoir que, s'il y a deux côtés égaux, les deux autres angles sont égaux. Il vous suffit d'avoir fait ce petit écrit, parce que ce n'est jamais beaucoup meilleur que la façon dont je viens de l'écrire, la figure d'un triangle isocèle. C'étaient des gens qui avaient des dons pour l'écrit, dit-on. Pourtant, ça ne va pas loin, ça.

On pourrait peut-être aller un peu plus loin. Pour l'instant, enregistrons – enregistrons au moins ceci, c'est qu'ils se sont très bien aperçus de ce que c'était qu'un postulat. Ça n'a pas d'autre définition que ceci – c'est ce qu'il y a dans la demande qu'on fait à l'auditeur, pour qu'il ne dise pas tout de suite *crochet*, c'est, dans cette demande, ce qui, du seul fait du graphe, ne s'impose pas au discours.

Les Grecs semblent donc avoir eu un maniement très astucieux de l'écriture. Ils semblent avoir procédé à une réduction subtile de ce qui déjà courait le monde sous les espèces de l'écriture.

Ça servait vachement. Il est tout à fait clair qu'il n'est pas question d'empire, et si vous me permettez le mot, même du moindre empirisme, sans le support de l'écriture.

2

Si vous me permettez une extrapolation par rapport à la veine que je suis, je vais vous indiquer l'horizon, la visée lointaine, qui guide tout ça. Bien sûr, ça ne se justifie que si les lignes perspectives s'avèrent converger effectivement. C'est la suite que vous le montrera.

Au commencement, *en archè* comme ils disent – ce qui n'a rien à faire avec quelque temporalité que ce soit, puisqu'elle en découle –, au commencement est la parole. Mais la parole, il y a tout de même bien des chances qu'elle ait fait des choses pendant des temps qui n'étaient pas encore des siècles. Ce ne sont des siècles que pour nous, figurez-vous, grâce au carbone radiant et à quelques autres histoires de cette espèce, rétroactives, qui partent de l'écriture. Enfin, pendant un bout de quelque chose qu'on peut appeler, non pas le temps, mais l'*aïon*, l'*aïon* des *aïon* comme ils disent – il y avait un temps où l'on se gargarisait avec des trucs comme ça, ils avaient bien leurs raisons, ils étaient plus près que nous – la parole a fait des choses qui étaient sûrement de moins en moins discernables d'elle, parce qu'elles étaient ses effets.

Qu'est-ce que cela veut dire, l'écriture ? Il faut tout de même cerner un peu. Quand on voit ce qu'il est courant d'appeler l'écriture, il est tout à fait clair et certain que c'est quelque chose qui, en quelque sorte, se répercute sur la parole.

Sur l'habitat de la parole, je pense que nous avons déjà assez dit des choses les dernières fois pour voir que notre découverte, à tout le moins, s'articule étroitement avec le fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel, tel que je l'ai défini. Ou, si vous voulez, que le rapport sexuel, c'est la parole elle-même. Avouez que, tout de même, ça laisse un peu à désirer. D'ailleurs, je pense que vous en savez un bout.

Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, je l'ai déjà fixé sous cette forme, qu'il n'y a aucun mode de l'écrire actuellement. Qui sait, il y a des gens qui rêvent qu'un jour, ça s'écrira. Pourquoi pas ? il y a les progrès de la biologie, M. Jacob est tout de même là, n'est-ce pas ? Peut-être qu'un

jour, il n'y aura plus la moindre question sur le spermato, et l'ovule. Ils sont faits l'un pour l'autre, ça sera écrit, comme on dit. C'est là-dessus que j'ai terminé la leçon de la dernière fois. À ce moment-là, vous m'en direz des nouvelles, n'est-ce pas ? On peut faire de la science-fiction, n'est-ce pas ? Essayez celle-là. C'est difficile à écrire, mais pourquoi pas, c'est comme ça qu'on fait avancer les choses.

Quoi qu'il en soit, actuellement, ça ne peut s'écrire sans faire entrer en fonction quelque chose d'un peu drôle, parce que, justement, on ne sait rien de son sexe, à savoir, ce qui s'appelle le phallus.

Je remercie la personne qui m'a donné la page où, dans mes *Écrits*, il y a ce qu'il en est du désir de l'homme, écrit $\Phi(a)$. Φ , c'est le signifiant phallus. Ceci étant dit pour les personnes qui croient que le phallus, c'est le manque de signifiant. Je sais que ça se discute dans les cafés, car je m'en fous, moi, des *Écrits*, n'est-ce pas ? Et le désir de la femme, ça s'écrit $\mathcal{A}(\varphi)$. (φ) est le phallus là où on s'imagine qu'il est, le petit pipi. Voilà ce qu'on arrive à écrire de mieux après, mon Dieu, quelque chose que nous appellerons simplement le fait d'être parvenu à un certain moment scientifique.

Ce moment scientifique se caractérise par un certain nombre de coordonnées écrites, au premier rang desquelles la formule que M. Newton a écrite, concernant ce dont il s'agit sous le nom de champ de la gravitation, et qui n'est qu'un pur écrit. Personne n'est encore arrivé à donner un support substantiel quelconque, une ombre de vraisemblance à ce qu'énonce cet écrit, qui semble jusqu'à présent être un peu dur, car on n'arrive pas à le résorber dans un schéma d'autres champs où on a des idées plus substantielles. Le champ électro-magnétique, ça fait image, n'est-ce pas ? Le magnétisme, c'est toujours un peu animal. Le champ de la gravitation, lui, ne l'est pas. C'est un drôle de machin. Quand je pense que ces messieurs-là, et bientôt ces messieurs-dames qui se baladaient dans cet endroit absolument sublime, qui est certainement une des incarnations de l'objet sexuel, la lune, quand je pense qu'ils y vont simplement portés par un écrit, ça laisse beaucoup d'espoir. Même dans le champ où ça pourrait nous servir, à savoir le désir. Enfin, c'est pas pour demain, n'est-ce pas ? Malgré la psychanalyse, c'est pas pour demain.

Voilà donc l'écrit en tant que c'est quelque chose dont on peut parler.

Il y a quelque chose dont je m'étonne – encore que ça vient sous la plume dans un sacré bouquin.

C'est la suite de rapports de je ne sais quel combienième Congrès de Synthèse, et cela s'appelle, tout simplement et gentiment, *L'Écriture*. C'est paru chez Armand Colin, et tout ce qu'il y a de plus facile à trouver.

Le premier de ces rapports est de ce cher et défunt Métraux, qui était un homme excellent et vraiment astucieux. Il y parle beaucoup de l'écriture de l'île de Pâques. C'est ravissant.

Il part simplement du fait qu'il n'y a vraiment absolument rien compris quant à lui, mais qu'il y en a quelques autres qui ont un peu mieux réussi, que naturellement c'est discutable. Mais enfin, que ses efforts, manifestement sans succès, soient là ce qui l'autorise à parler en effet de ce que les autres ont pu en tirer avec un succès discutable, forme une introduction tout à fait merveilleuse, et bien faite pour vous placer sur le plan de la modestie. À la suite de quoi, d'innombrables communications portent sur chacune des écritures. Et après tout, mon Dieu, c'est assez sensé.

Qu'on dise des choses assez sensées sur l'écriture n'est certainement pas venu tout de suite, et nous allons voir pourquoi. Il a fallu sûrement, pendant ce temps-là, de sérieux effets d'intimidation, de ceux qui résultent de cette sacrée aventure que nous appelons la science, et il n'y a pas un seul d'entre nous dans cette salle, moi y compris, bien sûr, qui peut avoir la moindre espèce d'idée de ce qui va en arriver.

Bon. Enfin, passons. On va s'agiter un petit peu comme ça autour de la pollution, de l'avenir, d'un certain nombre de foutaises comme ça, et la science jouera quelques petites farces, pour lesquelles il ne serait pas tout à fait inutile de bien voir par exemple quel est son rapport avec l'écriture. Ça pourrait servir.

Quoi qu'il en soit, la lecture de ce grand recueil sur l'écriture, qui date déjà d'une bonne dizaine d'années, est quelque chose de véritablement aéré au regard de ce qui se pond dans la linguistique. On respire. C'est pas la connerie absolue. C'est même très salubre. Il n'est même pas question, au sortir de là, qu'il vous vienne l'idée que l'affaire

de l'écriture ne consiste pas en ceci – qui n'a l'air de rien, mais comme c'est écrit partout, et que personne ne le lit, ça vaut quand même la peine d'être dit – que l'écriture, c'est des représentations de mots.

Cela devrait tout de même vous dire quelque chose, *Wortvorstellung*. Freud écrit ça, et il dit que c'est le processus secondaire. Naturellement, tout le monde rigole, on voit bien ici que Freud n'est pas d'accord avec Lacan. C'est tout de même embêtant que, dans la circulation peut-être de vos pensées... Bien sûr, vous avez des pensées, vous avez même, certains d'entre vous, un peu arriérés, des connaissances. Alors, vous vous imaginez que vous vous représentez des mots. C'est à se tordre. Soyons sérieux. La représentation de mots, c'est l'écriture.

Cette chose simple comme bonjour, il me semble qu'on n'en a pas tiré les conséquences, qui sont pourtant là visibles. Considérons toutes les langues qui usent de quelque chose qu'on peut prendre pour des figures, et qu'on appelle je ne sais comment, des pictogrammes, des idéogrammes.

C'est incroyable, ça a abouti à des conséquences absolument folles, il y a des gens qui se sont imaginé qu'avec de la logique, c'est-à-dire de la manipulation de l'écriture, on trouverait un moyen pour avoir quoi? *New ideas*, de nouvelles idées, comme s'il n'y en avait pas déjà assez comme ça.

Pictogramme, idéogramme, quel qu'il soit, si nous étudions une écriture, c'est uniquement en ceci – il n'y a aucune exception – que, du fait de ce que cet écrit a l'air de figurer, il se prononce comme ça.

惡

wu

Du fait qu'il a l'air de figurer votre maman avec deux tétones, il se prononce *wu*. Et après ça, vous en faites tout ce que vous voulez. Tout ce qui se prononce *wu*, qu'est-ce que ça peut foutre, qu'il ait deux tétones et qu'il soit votre maman en figure?

Il y a un nommé, je ne sais plus comment, Xu Shen, ça ne date pas d'hier, vous trouverez ça à peu près au début de l'ère chrétienne, qui a produit ce qui s'appelle le *Shuo-wen*, c'est-à-dire, justement, le *Ce qui se dit, en tant qu'écrit*. Car *wen*, c'est écrit, n'est-ce pas?

wen

Voilà, tâchez tout de même de l'écrire, parce que, pour les Chinois, c'est le signe de la civilisation. Et en plus, c'est vrai. Alors, *représentation de mot*, ça veut dire quelque chose, ça veut dire que le mot est déjà là *avant* que vous n'en fassiez la représentation écrite, avec tout ce qu'elle comporte. Ce qu'elle comporte, c'est ce que le monsieur du *Shuo-wen* avait déjà découvert au début de notre âge. C'est l'un des ressorts les plus essentiels de l'écriture. Parce qu'il a encore des préjugés, le cher mignon, il s'imagine qu'il y a des signes écrits qui ressemblent à la chose que le mot désigne.

Ça, par exemple, il faudrait que j'aie de la place pour l'écrire.

ren

Qu'est-ce que c'est, ça ?

[Des voix dans la salle répondent.]

C'est un homme. Ah, ce qu'ils en savent. On leur en a appris, des choses. C'est évident, c'est un homme, ça, pour vous. Qu'est-ce qu'il y a de représenté ? En quoi est-ce une image de l'homme ? Il y a la tête et les jambes. Moi, je veux bien. Et pourquoi pas ? Il y a des rêveurs. Moi, j'y vois plutôt un entrejambe. Pourquoi pas ?

Il y a une chose marrante, n'est-ce pas ? C'est que, quand même, on les a, ces signes, depuis les *yin*. Ça fait une paie, n'est-ce pas ? Ça fait encore là deux mille ans de décrochés, mais d'avant, n'est-ce pas ? Et on en a encore, de ces signes. Ce qui prouve que, quand même, pour l'écriture, ils en savaient un bout. On les trouve sur les écailles de tortue. Il y avait des gens, des devins, des gens comme nous, qui graffouillaient ça, à côté d'autres choses qui s'étaient passées sur l'écaille de tortue, pour le commenter en écrit. Ça a probablement donné plus d'effets que vous ne croyez.

Enfin, qu'importe. Mais il y a quelque chose en effet qui ressemble vaguement. Je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça, je me laisse entraîner, alors que j'ai encore des trucs à vous dire. Enfin, tant pis. C'est fait, bon.

Alors, il y a quelque chose que vous voyez comme ça, qui pourrait bien passer, hein ? Ah, qu'il est mignon ! Bon, on le suit parce que, vous savez, l'écriture, ça ne vous lâche pas du jour au lendemain. Si vous comptez sur l'audiovisuel, vous pouvez vous l'accrocher, n'est-ce pas ? Vous en avez pour encore un bout, de l'écriture, puisque je vous dis que c'est le support de la science. La science ne va pas quitter son support comme ça, c'est tout de même dans des petits grafouillages que va se jouer votre sort, comme au temps des *yin*, des petits grafouillages que les types font dans leur coin, des types dans mon genre, il y en a des tas.

Alors, vous me suivez, époque par époque. Vous descendez aux Zhou, et puis, après ça, vous avez les Qin, l'époque où on brûle les livres. Ça, c'était un type. Il faisait brûler les livres. Il avait compris des trucs, ce Qin, c'était un empereur. Ça n'a pas duré vingt ans, aussitôt l'écriture reparait, et d'autant plus soignée. Enfin, je vous passe les formes diverses d'écriture chinoise. Le rapport essentiel de l'écriture à ce qui sert à inscrire, le calame, est absolument superbe. Enfin, je ne veux pas anticiper sur ce que le calame donne quant à la valeur d'instrument.

Donc, on suit ça, et puis, au bout, qu'est-ce qu'on trouve ? On ne trouve pas du tout celui que vous attendiez, le cher petit mignon, là, qu'on appelle le *ren*.

Je prononce bien ou je prononce mal, en tout cas je n'ai pas mis le ton, je m'en excuse, n'est-ce pas, s'il y a un Chinois ici. Ils sont très sensibles à ça, le ton, c'est même l'une des façons de prouver la primauté de la parole. Il y a quatre façons courantes actuellement – courantes, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas davantage dans le monde chinois –, quatre façons – justement, ça tombe bien – de dire *i*. Ça veut dire quatre choses à la fois, et qui ne sont pas du tout sans rapport. Enfin, je ne vais pas me laisser entraîner.

Peut-être que je vous le dirai, que j'en ferai souvent état quand je me serai bien exercé, à leurs quatre prononciations de *i*. [*Essai des quatre prononciations.*]

Voilà. Cela n'a pas du tout le même sens, mais je tiens d'un homme fort lettré que ça tient de la place dans la conscience linguistique. Le ton

lui-même, et c'est en ça qu'il faut regarder ça plus d'une fois avant de parler d'arbitraire, a pour eux une valeur indicative substantielle, et pourquoi répugner à ça, quand une langue beaucoup plus à notre portée, l'anglais, présente des effets modulatoires tout à fait séduisants.

Naturellement, il serait tout à fait abusif de dire que cela a un rapport avec le sens. Seulement, pour cela, il faut accorder au mot *sens* un poids qu'il n'a pas, puisque le miracle, la merveille qui prouve que du langage il y a quelque chose à faire, à savoir le mot d'esprit, repose précisément sur le non-sens. Si l'on se réfère à quelques autres écrits qui ont été là *poubelliqués*, on aurait peut-être pu se dire que ce n'est pas pour rien que j'ai écrit *L'instance de la lettre dans l'inconscient*. Je n'ai pas dit *l'instance du signifiant*, ce cher signifiant, lacanien qu'on dit, qu'on dit, qu'on dit, quand on veut dire que je l'ai ravi indûment à Saussure.

Oui. Que le rêve soit un rébus, dit Freud, c'est pas ça qui me fera démordre un seul instant que l'inconscient est structuré comme un langage. Seulement, c'est un langage au milieu de quoi est apparu son écrit. Cela ne veut pas dire, bien sûr, qu'il faut faire la moindre foi – et quand la ferions-nous, n'est-ce pas ? – à ces figures qui se baladent dans les rêves. Dès que nous savons que ce sont des représentations de mots, puisque c'est un rébus, ça se traduit, *überträgt*, dans ce que Freud appelle les pensées, *die Gedanken*, de l'inconscient.

Et qu'est-ce que ça peut vouloir dire qu'un lapsus, un acte manqué, un ratage de la psychopathologie de la vie quotidienne, vous le répétiez au moins trois fois dans les mêmes cinq minutes ? Je sais pas pourquoi je vous dis ça, parce que c'est un exemple où je dévoile un de mes patients. Il n'y a pas longtemps, en effet, un de mes patients, pendant cinq minutes – et à chaque fois en se reprenant et en rigolant, mais ça ne lui a fait ni chaud ni froid –, a appelé sa mère *ma femme*. *C'est pas ma femme, parce que ma femme*, etc., et il a continué pendant cinq minutes, il l'a bien répété vingt fois. Qu'est-ce que ça a de manqué, cette parole ? alors que je me tue à vous dire que c'est vraiment la parole réussie. Et c'est comme ça parce que sa mère était bien sa femme. Il l'appelait comme il fallait.

Il n'y a manqué que par rapport à quoi ? Par rapport à ce que les astucieux de l'*archi-écriture*, l'écriture qui est là depuis toujours dans le monde, préfigurent de la parole. Drôle d'exercice, n'est-ce pas ? Moi, je veux bien, c'est l'une des fonctions du discours universitaire que de

brouiller les cartes comme ça. Alors, chacun remplit sa fonction, moi aussi, j'ai la mienne, elle a aussi ses effets.

Bon. Alors, nous avons une nouvelle figure du progrès, qui est l'issue dans le monde, l'émergence d'un substitut donné à cette idée de l'évolution qui aboutit au haut de l'échelle animale, à cette conscience qui nous caractérise, grâce à quoi nous brillons de l'éclat que vous savez. C'est donc l'apparition, dans le monde, de la programmation.

Je ne m'emparerai de cette remarque, qu'il n'y aurait pas de programmation concevable sans écriture, que pour faire remarquer que, d'un autre côté, le symptôme, lapsus, acte manqué, psychopathologie de la vie quotidienne, n'a, ne se soutient, n'a de sens, que si vous partez de l'idée que ce que vous avez à dire est programmé, c'est-à-dire à écrire. Bien sûr, s'il écrit *ma femme* au lieu de *ma mère*, il ne fait aucun doute qu'il y a un lapsus, mais il n'y a de lapsus que *calami*, même quand c'est un *lapsus linguae*, parce que la langue, elle, elle sait très bien ce qu'elle a à faire. C'est un petit phallus tout à fait gentiment chatouillant. Quand elle a à dire quelque chose, eh bien, elle le dit. C'est déjà un nommé Ésope qui avait dit que c'était à la fois la meilleure et la plus mauvaise. Cela veut dire bien des choses.

Quoi qu'il en soit, vous m'en croirez si vous voulez, étant donné l'état de fatigue où vous me sentez certainement, après m'être tapé de bout en bout les machins sur l'écriture – parce que je fais ça, n'est-ce pas ? Je me crois obligé de faire ça. La seule chose dont je n'ai jamais traité, c'est du surmoi. Je me crois obligé de lire ça de bout en bout. C'est comme ça. Je le fais pour être sûr, sûr de choses que m'affirme, que me démontre mon expérience de la vie quotidienne, mais enfin, j'ai tout de même du respect pour les savants. Il y en a peut-être bien qui auraient dégotté quelque chose, là, qui irait contre – et en effet pourquoi pas ? – une expérience si limitée, si étroite, si courte, limitée au cabinet analytique.

En fin de compte, il y a peut-être quand même un certain besoin de s'informer. Enfin, ça, je dois dire que je ne peux l'imposer à personne, dans l'ensemble c'est mal vu.

Il y a un autre truc, *Le Débat sur les écritures et les hiéroglyphes au XVII^e et au XVIII^e siècle*. Vous allez, je l'espère, vous ruer, mais vous n'allez peut-être pas le trouver, parce que j'ai dû moi-même me le faire venir de la bibliothèque générale de l'École pratique des hautes études, sixième

section. Je vois l'indication SEVPEN, qui doit être une organisation d'édition, 13, rue du Four, Paris. Si, tout de même, ça existe. Eh bien, il faudrait aussi que, de temps en temps, vous vous donniez la peine de lire quelque chose, et vous pourriez lire cet ouvrage de Madeleine David. Enfin, passons.

Du fait d'être cette représentation de la parole sur laquelle, vous le voyez bien, je n'ai pas insisté, l'écriture est quelque chose qui se trouve ne pas être simple représentation. Représentation signifie aussi répercussion, parce qu'il n'est pas du tout sûr que, sans l'écriture, il y aurait des mots. C'est peut-être la représentation en tant que telle qui les fait, ces mots.

Quand vous vous serez un peu frottés à une langue comme celle que je suis en train d'apprendre aussi, et là, je ne suis pas absolument sûr que ce soit un effet de surmoi, la langue japonaise, eh bien, vous vous apercevrez de ce qu'une écriture, ça peut travailler une langue, telle qu'elle est faite, cette langue mélodieuse, merveilleuse de souplesse et d'ingéniosité. Quand je pense que c'est une langue où les adjectifs se conjuguent, et que j'ai attendu jusqu'à mon âge pour avoir ça à ma disposition, je ne sais vraiment pas ce que j'ai fait jusqu'ici. Moi, je n'aspire qu'à ça, que les adjectifs se conjuguent. Et une langue où les flexions ont ceci d'absolument merveilleux qu'elles se promènent toutes seules.

Ce qu'on appelle le monème, là, au milieu, lui, vous pouvez le changer. Vous lui foutez une prononciation chinoise, tout à fait différente de la prononciation japonaise, de sorte que, quand vous êtes en présence d'un caractère chinois, vous le prononcez *oniomo* ou *kuniomi* selon les cas, qui sont toujours très précis, mais pour le type qui arrive là comme moi, pas question de savoir lequel des deux il faut choisir. Il faut être initié, mais naturellement il n'y a que les naturels qui le savent.

En plus, vous pouvez avoir deux caractères chinois. Si vous les prononcez *kuniomi*, c'est-à-dire à la japonaise, vous êtes absolument hors d'état de dire auquel de ces caractères chinois appartient la première syllabe de ce que vous dites, et auquel appartient la dernière, celle du milieu encore bien moins, n'est-ce pas ? C'est l'ensemble des deux caractères chinois qui vous dicte la prononciation japonaise à plusieurs syllabes, qu'on entend, elle, parfaitement, prononciation qui répond aux deux caractères à la fois. Car, sous prétexte qu'un caractère chinois correspond en principe à une syllabe quand vous le prononcez à la chinoise, *oniomi*,

on ne voit pas pourquoi, si vous le lisez à la japonaise, on se croirait obligé de décomposer en syllabes cette représentation de mots.

Enfin, cela vous en apprend beaucoup – beaucoup sur ceci, que la langue japonaise s'est nourrie de son écriture. Elle s'est nourrie en quoi ? Au titre linguistique bien sûr, c'est-à-dire au point où la linguistique atteint la langue, c'est-à-dire toujours dans l'écrit.

Il faut bien vous dire que si M. de Saussure s'est trouvé relativement en état de qualifier d'arbitraires les signifiants, c'est uniquement en raison de ceci, qu'il s'agissait de figurations écrites. Comment aurait-il pu faire sa petite barre dont j'ai suffisamment usé et abusé, avec le truc du dessous et les trucs du dessus, s'il n'y avait pas d'écriture ?

Tout ceci pour vous rappeler que, quand je dis qu'il n'y a pas de métalangage, ça saute aux yeux. Il suffit que je vous fasse une démonstration mathématique, vous verrez bien que je suis forcé de discourir dessus, parce que c'est un écrit. Sans ça, ça ne passerait pas.

Si j'en parle, ce n'est pas du tout du métalangage, c'est ce qu'on appelle, ce que les mathématiciens eux-mêmes, quand ils exposent une théorie logique, appellent le discours, le discours commun, le discours ordinaire.

C'est la fonction de la parole, en tant qu'elle s'applique, non pas d'une façon tout à fait illimitée, indisciplinée – c'est ce que j'ai appelé tout à l'heure *démontrer* – bien sûr, mais au langage. L'écriture est ce dont il s'agit, ce dont on parle.

Il n'y a aucun métalangage, en ce sens où on ne parle jamais qu'à partir de l'écriture.

4

Alors, je vous dis tout ça. Je dois dire que cela ne me fatigue pas, si vous voulez, mais ça me fatigue quand même un peu.

Vous m'en croirez si vous voulez, en me réveillant ce matin, après avoir lu Madeleine David jusqu'à une heure, je me suis dit que, tout de même, ce n'était pas absolument pour rien que mes *Écrits* commençaient par *Le Séminaire sur « La Lettre volée »*. *La lettre* est pris là dans un autre sens que celui de *L'instance de la lettre dans l'inconscient*, qui est celui de l'épistole.

Je ne suis pas frais, je me suis couché tard, après minuit, et Gloria vous témoignera que je me suis tapé de huit heures à neuf heures et demie la relecture du *Séminaire sur « La Lettre volée »*. C'est une chose qui valait la peine, un peu astucieuse. Je ne me relis jamais, mais quand je me relis, vous ne pouvez pas savoir ce que je m'admire. Évidemment, je m'étais donné de la peine, j'avais fait un truc assez chiadé, qui était pas mal. Quand je l'ai fait, je ne sais plus, il y a la date, c'était toujours devant la canaille de Sainte-Anne. Enfin, j'ai chiadé ça dans un endroit que je mets à la fin, je suis consciencieux, San Casciano, aux environs de Florence, ça m'a bien gâché mes vacances. Enfin, vous savez, j'ai un penchant à ça, à gâcher mes vacances.

Écoutez, il est tard, n'est-ce pas, et après tout, je crois qu'il vaut mieux que je vous en parle la prochaine fois.

Mais enfin, peut-être, qui sait ? ça vous tentera de le lire. Mieux vaudrait ne pas vous dire tout de suite où il faut aller. Je vais le faire quand même, parce qu'il y en a qui pourraient ne pas s'en apercevoir.

Cette lettre dont je parle, cette lettre que la Reine reçoit – vous avez peut-être lu le conte de Poe en question –, c'est une lettre un peu drôle, quand même. On ne saura jamais ce qu'il y a dedans. C'est justement ce qui est essentiel, on ne saura jamais ce qu'il y a dedans. Et même, rien ne contredit ceci, qu'il n'y a qu'elle qui le sache, en fin de compte. D'ailleurs, pour lancer la police là-dessus, vous comprenez, il faut quand même qu'elle ait bien l'idée que ça ne peut en aucun cas donner de renseignements à personne. Il n'y a qu'un truc, c'est qu'il est certain que ça a un sens. Et comme ça vient d'un certain Duc de je-ne-sais-pas-quoi qui s'est adressé à elle, si le Roi, son bon maître, met la main là-dessus, même s'il n'y comprend rien lui non plus, il se dira – *Quand même, il y a quelque chose de louche*. Et Dieu sait où ça peut conduire. Je regrette les vieilles histoires que ça faisait autrefois, ça conduisait une reine à l'échafaud, des machins comme ça.

Bon. Comme je ne peux pas vous faire le machin que j'ai fait sur ce qu'a fait Poe sous le titre *The Purloined Letter*, que j'ai traduit comme ça, approximativement, *la lettre en souffrance*, eh bien, lisez ça d'ici la prochaine fois, de la page 30 des *Écrits* jusqu'à la fin. Cela me permettra peut-être de continuer à vous appuyer ce que vous voyez converger dans mon discours d'aujourd'hui.

Vous avez peut-être vaguement entendu parler de l'effet des dépla-

cements de cette lettre, de ses changements de main. Le Ministre l'a barbotée à la Reine, après quoi intervient Dupin, le génie poïen, n'est-ce pas, le futé des futés, qui n'est pas si futé que ça. Mais Poe, lui, est futé, en tant que le narrateur de l'histoire.

Là, j'ouvre une parenthèse, et je vous pose une petite question, mais qui a une portée très générale. Le narrateur de l'histoire est-il celui qui l'écrit ? Posez-vous cette question par exemple en lisant Proust. Il est très nécessaire de la poser, parce que, sans ça, vous êtes foutus, vous croyez que le narrateur de l'histoire est un simple quidam, un peu asthmatique, et somme toute assez con dans ses aventures. Il faut bien le dire, quoi ! Seulement, quand vous avez pratiqué Proust, vous n'avez pas l'impression que ce soit con du tout. Ce n'est pas ce que Proust dit du narrateur, c'est autre chose qu'il écrit. Enfin, passons.

De la page 30 à telle page, vous verrez quand je parle de la véhiculation de la lettre, de la façon dont le Ministre l'a prise à la Reine, ou que Dupin prend le relais du Ministre, et de ce qu'il y a comme conséquence d'être le détenteur de cette lettre. *Détenteur*, c'est un drôle de mot, n'est-ce pas ? Ça veut peut-être dire – avoir la possibilité de la *détente*. Cette lettre, qui est ce dont je parle de cette page à cette page, vous verrez que je suis celui qui l'a écrite. Est-ce que je savais ce que je faisais ?

Eh bien, je ne vous le dirai pas. Ce dont je parle, c'est du phallus. Et je dirai même plus, personne n'en a jamais mieux parlé. C'est pour cette raison que je vous prie de vous y reporter, ça vous apprendra quelque chose.

10 MARS 1971

VI

D'UNE FONCTION À NE PAS ÉCRIRE

*Aux mathématiciens
Le Roi sujet
Du mythe écrit
Du pas-plus-d'un
Des deux logiques*

Ce Séminaire sur « *La Lettre volée* », je ne sais pas encore ce que ça peut donner.

Est-ce qu'on m'entend, là, au quatrième rang? Formidable. Au moins, on respire. Ça peut permettre des rapports plus efficaces. Par exemple, dans un cas, je pourrai demander à quelqu'un de sortir. À la limite, je pourrai faire une crise de nerfs, m'en aller moi-même. Enfin, dans l'autre amphi, ça ressemblait un peu trop au plus grand nombre de cas où on croit qu'il existe un rapport sexuel, parce qu'on est coincé dans une *boî-boîte*. Ça va me permettre de vous demander de lever le doigt.

Quels sont ceux qui, sur ma suggestion expresse, ont fait l'effort de lire les pages 30 à 41 de ce qu'on appelle mes *Écrits*? Enfin, levez le doigt tout de même. Ici, on peut lever le doigt. Il n'y en a pas tellement que ça. Je ne sais pas si je ne vais pas faire la crise de nerfs. M'en aller tout simplement, puisque en somme il faut avoir des ressources minimales pour demander à quelqu'un quel rapport il a pu éventuellement sentir de ces pages, à ce dont j'ai dit que j'y parlais, à savoir du phallus.

Qui se sent d'humeur – voyez, je suis gentil, je n'interpelle personne –, qui se sent d'humeur à en dire quelque chose? voire ceci, pourquoi pas, qu'il n'y a guère moyen de s'en apercevoir? Est-ce que quelqu'un aurait la gentillesse de me communiquer un petit bout de réflexion qu'ont pu lui inspirer, je ne dis pas ces pages, mais ce que la dernière fois j'ai dit de ce en quoi elles consistaient à mon gré?

Écoutez, vous, est-ce que vous les avez relues, ces pages?

Vous ne les avez pas relues? Foutez le camp.

Bon, enfin, c'est bien ennuyeux. Ce n'est tout de même pas moi qui vais vous en faire la lecture. C'est vraiment trop me demander. Je suis un tout petit peu étonné quand même de ne pas pouvoir, sauf à entrer dans l'ordre de la taquinerie, obtenir une réponse.

C'est tout de même très ennuyeux.

1

Je ne parle très précisément dans ces pages que de la fonction du phallus en tant qu'elle s'articule dans un certain discours.

Et pourtant, en ce temps-là, je n'avais pas même encore ébauché de construire toute la variété de cette combinaison tétraédrique, à quatre sommets, que je vous ai présentée l'année dernière. Je constate néanmoins que, dès ce niveau de ma construction, dès ce temps, j'ai dirigé mon coup, si je puis dire – c'est beaucoup dire, pouvoir tirer, c'est déjà ça –, de façon telle qu'il ne me paraisse pas porter à faux maintenant, à un stade plus avancé de cette construction.

Bien sûr, quand j'ai dit la dernière fois – je me laisse aller comme ça, surtout quand il faut un peu faire semblant de respirer – que je m'admirais, j'espère que vous n'avez pas pris ça au pied de la lettre. Ce que j'admirais, c'était plutôt que le tracé que j'avais fait dans le temps où je commençais seulement à creuser un certain sillon en fonction de repères, ne soit pas maintenant à rejeter nettement, ne me fasse pas honte. C'est là-dessus, sur la honte, que j'ai terminé l'année dernière, et c'est assez remarquable. On peut même, peut-être, y prendre un petit quelque chose, une ébauche, comme ça, d'un encouragement à continuer.

Tout ce qui y est pêchable, si je puis dire, de signifiant, est tout à fait frappant, et là, c'est bien de cela qu'il s'agit. Je suis venu à la pêche de ce *Séminaire sur « La Lettre volée »*, dont je pense, après tout, que le fait que je l'ai mis en tête, n'est-ce pas, en dépit de toute chronologie, montrait peut-être que j'avais l'idée que c'était en somme la meilleure façon d'introduire à mes *Écrits*.

J'en viens à la remarque que je fais sur ce fameux homme *who dares all things, those unbecoming as well as those becoming a man*. Si j'insiste à ce moment-là pour dire de traduire littéralement *ce qui est indigne aussi bien que ce qui est digne d'un homme*, c'est bien parce que c'est dans son bloc

que la formule est à prendre. Le côté indicible, honteux, qui ne se dit pas quant à ce qui concerne un homme, est bien là, pour tout dire, le phallus. Traduire ce bloc, n'est-ce pas, en le fragmentant en deux, *ce qui est digne d'un homme aussi bien que ce qui est indigne de lui*, ne convient pas. Il faut de même garder son caractère blocal à la formule que je cite, *the robber's knowledge of the loser's knowledge of the robber*, la connaissance qu'a le voleur de la connaissance qu'a le volé de son voleur. Cet élément de savoir qui c'est, c'est-à-dire d'avoir imposé un certain fantasme de soi, d'être justement l'homme qui ose tout, est là, comme tout de suite le dit Dupin, la clé de la situation.

Je dis ça, et je ne vais pas y revenir, car, à vrai dire, ce que je vous indiquais aurait pu, pour quelqu'un qui s'en serait donné la peine sur un texte comme ça, permettre d'avancer directement la plupart des articulations que j'aurai peut-être à développer, à dérouler, à construire aujourd'hui, comme vous allez le voir dans un second temps, après avoir entendu ce que j'aurai plus ou moins réussi à dire, qui se trouvait, en somme, déjà bel et bien écrit là, et non seulement écrit là, mais avec toutes et les mêmes articulations nécessaires, celles par lesquelles je crois devoir vous promener. Donc, tout ce qui est là est, non seulement tamisé et lié, mais est bien fait de signifiants disponibles pour une signification plus élaborée, celle en somme d'un enseignement, le mien, que je peux dire sans précédent, sans précédent autre que Freud lui-même – et, justement, en tant qu'il définit la fois précédente de façon telle qu'il faut en lire la structure dans ses impossibilités.

Par exemple, peut-on dire qu'à proprement parler, Freud formule l'impossibilité du rapport sexuel ? Il ne la formule pas comme telle. Si je le fais, c'est simplement parce que c'est tout simple à dire. C'est écrit en long et en large. C'est écrit dans ce que Freud écrit. Il n'y a qu'à le lire. Seulement, vous allez voir tout à l'heure pourquoi vous ne le lisez pas. J'essaie de le dire, et de dire pourquoi, moi, je le lis.

La lettre donc, *purloined*, non pas *volée* mais, comme je l'explique, je commence par là, *qui va faire un détour*, ou comme je le traduis, moi, la lettre *en souffrance*, ce petit écrit commence comme ça, et ça se termine par ceci qu'elle arrive pourtant à destination. J'espère qu'il y en aura un petit peu plus qui le liront d'ici que je vous revoie, ce qui ne sera pas avant une paye, parce que vous ne me reverrez qu'en mai. On aura le temps de lire les quarante pages de *La Lettre volée*.

À la fin, je tiens à souligner ce qui en est l'essentiel, et pourquoi la traduction *La Lettre volée* n'est pas la bonne. *The Purloined Letter*, ça veut dire que, quand même, elle arrive à destination. Et la destination, je la donne. Je la donne comme la destination fondamentale de toute lettre, je veux dire *épistole*. Elle arrive, disons, même pas à celui, ni à celle, mais à ceux qui ne peuvent rien y comprendre, dont la police, en l'occasion. Bien entendu, elle est tout à fait incapable de comprendre quoi que ce soit à ce substrat, à ce matériel de la lettre. Je le souligne et l'explique en de nombreuses pages, et c'est justement pour ça que la police n'était même pas capable de la trouver. Cette invention, cette forgerie de Poe, tout ça est dit très joliment, magnifique. La lettre est bien entendu hors de la portée de l'explication de l'espace, puisque c'est de ça qu'il s'agit. C'est ce que la police vient dire d'abord, et puis le Préfet. Chez le Ministre, on est sûr que la lettre y est, qu'elle est là pour qu'il l'ait toujours à portée de la main, l'espace a été littéralement quadrillé, sans qu'on la trouve.

C'est amusant, n'est-ce pas, à chaque fois que je me laisse un peu aller dans les pentes, de temps en temps, j'en viens, pourquoi pas, à quelques considérations sur l'espace.

Ce fameux espace est bien pour notre logique depuis un bon moment, depuis Descartes, la chose la plus encombrante du monde. C'est tout de même une occasion d'en parler, si tant est qu'il faille l'ajouter comme une sorte de note en marge, comme ce que je distingue comme la dimension de l'imaginaire.

Il y a tout de même des gens qui se tracassent, non pas forcément sur cet écrit-là, sur d'autres, ou même qui ont quelquefois gardé des notes de ce que j'ai pu dire dans un temps, par exemple sur l'identification. Cette année-là, 1961-1962, je dois dire que tous mes auditeurs pensaient à autre chose, sauf, je ne sais pas, un ou deux qui venaient tout à fait du dehors, et qui ne savaient pas ce qui se passait exactement. J'y ai parlé du *trait unaire*, alors on se tracasse maintenant, et il semble que ce soit légitime, sur le point de savoir, ce trait unaire, où est-ce qu'il faut le mettre, du côté du symbolique ou de l'imaginaire ? Et pourquoi pas du réel ? Quoi qu'il en soit, tel que, puisque c'est comme ça que ça se passe, un bâton, *ein einziger Zug*, c'est, bien sûr, dans Freud que j'ai été le pêcher.

Cela pose quelques questions, comme je vous l'ai déjà un peu introduit, la dernière fois, par cette remarque qu'il était tout à fait impossible

de penser quoi que ce soit qui tienne debout sur la bipartition logique et mathématique, si difficile, si problématique pour les mathématiciens. Est-ce que tout peut être réductible à la logique pure ? c'est-à-dire à un discours qui se soutient d'une structure bien déterminée. Est-ce qu'il n'y a pas un élément absolument essentiel qui reste, quoi que nous fassions pour l'enserrer de cette structure, et pour le réduire ? un dernier noyau, tout de même, qui reste et qu'on appelle intuition.

Assurément, c'est la question dont Descartes est parti. Je vous ferai remarquer qu'à son gré, le raisonnement mathématique ne tirait rien d'efficace, de créateur, de quoi que ce fût qui fût de l'ordre du raisonnement, mais seulement son départ, à savoir une intuition originale, celle qu'il pose, institue, de sa distinction originelle de l'étendue et de la pensée. Cette opposition cartésienne, d'être faite plus par un penseur que par un mathématicien – non pas certes incapable de produire en mathématiques, comme les faits l'ont prouvé –, a été, bien sûr, bien plus enrichie par les mathématiciens eux-mêmes. C'est bien la première fois que quelque chose venait aux mathématiques par la voie de la philosophie. Car je vous prierais de remarquer cette chose qui me semble à moi très certaine – qu'on me contredise si on le peut, il serait facile de trouver là-dessus plus compétent que moi –, que les mathématiciens de l'Antiquité ont poursuivi leur marche sans avoir le moindre égard à tout ce qui pouvait se passer dans les écoles de sagesse, dans les écoles, quelles qu'elles fussent, de philosophie. Il n'en est pas de même de nos jours, où, assurément, l'impulsion cartésienne concernant la distinction de l'intuitionner et du raisonner a fortement travaillé la mathématique elle-même.

C'est bien en cela que je ne peux pas ne pas y trouver une veine, un effet de quelque chose qui a un certain rapport avec ce qu'ici je tente, sur le champ dont il s'agit. Il me semble que la remarque que je peux faire – du point où je suis sur les rapports entre la parole et l'écrit, concernant, au moins dans cette première arête, ce qu'il y a de spécial dans la fonction de l'écrit au regard de tout discours – est peut-être de nature à faire que les mathématiciens s'aperçoivent de ce que j'ai indiqué la dernière fois, que l'intuition même de l'espace euclidien doit quelque chose à l'écrit.

D'autre part, ce qu'on appelle en mathématique la réduction logique de l'opération mathématicienne ne va pas sans, ne saurait avoir d'autre

support que la manipulation de petites ou de grandes lettres, de lots alphabétiques divers, je veux dire lettres grecques ou lettres germaniques, plusieurs lots alphabétiques. Il suffit pour le constater de suivre l'histoire. Toute manipulation dont avance la réduction logique dans le raisonnement mathématique nécessite ce support. Je vais essayer de vous pousser ça un peu plus loin.

Comme je vous le répète, je ne vois pas la différence essentielle avec ce qui était, longtemps, pendant toute une époque, XVII^e, XVIII^e siècles, la difficulté de la pensée mathématicienne, à savoir, la nécessité du tracé pour la démonstration euclidienne. Il fallait qu'au moins l'un de ces triangles soit là tracé. À partir de quoi chacun s'affole. Ce triangle qui aura été tracé, est-ce le triangle général, ou un triangle particulier ? Il est bien clair qu'il est toujours particulier. Ce que vous démontrez pour le triangle en général, à savoir, toujours la même histoire, des trois angles qui font deux droits, il est clair qu'il ne faut pas que vous disiez que ce triangle n'a pas le droit d'être aussi bien rectangle isocèle à la fois, ou équilatéral. Donc, il est toujours particulier.

Ça a énormément tracassé les mathématiciens. Je passe, bien sûr, ce n'est pas l'endroit de le rappeler ici, on n'est pas là pour faire de l'érudition, à travers quel et quel ça coule depuis Descartes, Leibniz ou d'autres, et ça va jusqu'à Husserl. Ils me semblent tout de même n'avoir jamais vu cet os, que l'écriture est là des deux côtés, homogénéisant l'intuitionner et le raisonner. En d'autres termes, l'écriture des petites lettres n'a pas de fonction moins intuitive que ce que traçait le bon Euclide. Il s'agirait tout de même de savoir pourquoi on pense que ça fait une différence.

Je ne sais pas si je dois vous faire remarquer que la consistance de l'espace, de l'espace euclidien, de l'espace qui se ferme sur ses trois dimensions, me semble devoir être définie d'une bien autre façon. Si vous prenez deux points, ils sont à égale distance l'un de l'autre, si je puis dire, la distance est la même du premier au second que du second au premier. Vous pouvez en prendre trois et faire que ce soit encore vrai, à savoir que chacun est à égale distance de chacun des deux autres. Vous pouvez en prendre quatre et faire que ce soit encore vrai. Je n'ai jamais entendu pointer ça expressément. Vous pouvez en prendre cinq, et là, ne vous précipitez pas pour dire que vous pouvez aussi les mettre à égale distance de chacun des quatre autres parce que vous n'y arriverez pas,

tout au moins dans notre espace euclidien. Il faut pour que vous ayez ces cinq points à égale distance chacun de tous les autres, que vous fabriquiez une quatrième dimension. Voilà.

Bien sûr, c'est très aisé, à la lettre, et puis ça tient très bien. On peut démontrer qu'un espace à quatre dimensions est parfaitement cohérent, dans toute la mesure où on peut montrer le lien de sa cohérence à la cohérence des nombres réels. C'est dans cette mesure même qu'il se soutient.

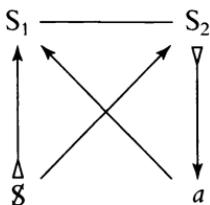
Mais enfin, c'est un fait que, au-delà du tétraèdre, l'intuition a déjà à se supporter de la lettre.

2

Je me suis lancé là-dedans parce que j'ai dit que la lettre qui arrive à destination, c'est la lettre qui arrive à la police, qui n'y comprend rien.

La police, comme vous le savez, n'est pas née d'hier. Trois piques sur le sol, trois piques sur le campus, pour peu que vous connaissiez un petit peu ce qu'a écrit Hegel, vous saurez que c'est l'État. L'État et la police, pour quelqu'un qui a un tout petit peu réfléchi, et on ne peut pas dire que Hegel là-dessus soit si mal placé, c'est exactement la même chose. Cela repose sur une structure tétraédrique.

En d'autres termes, dès que nous mettons en question quelque chose comme la lettre, il faut que nous sortions de mes petits schémas de l'année dernière, qui étaient faits, vous vous en souvenez, comme ça –



Le discours du maître

Voilà le discours du maître, comme vous vous en souvenez peut-être, caractérisé par ceci, que des six arêtes du tétraèdre, l'une est rompue. C'est dans la mesure où l'on fait tourner ces structures sur les quatre

arêtes du circuit qui dans le tétraèdre se suivent – c'est une condition –, qui s'emmanchent dans le même sens, que la variation s'établit de ce qu'il en est de la structure du discours, très précisément en tant qu'elle reste à un certain niveau de construction, qui est le niveau tétraédrique. On ne saurait se contenter de ce niveau dès lors qu'on fait surgir l'instance de la lettre. C'est même parce qu'on ne saurait s'en contenter qu'à rester à ce niveau, il y a toujours un des côtés de ce qui fait cercle qui se rompt.

C'est de là qu'il résulte que, dans un monde tel qu'il est structuré par un certain tétraèdre, la lettre n'arrive à destination qu'à trouver celui que, dans mon discours sur *La Lettre volée*, je désigne du terme de sujet. Il n'est pas du tout à éliminer d'aucune façon ni à retirer, sous prétexte que nous faisons quelques pas dans la structure. Si ce que nous avons découvert sous le terme d'inconscient a un sens, nous ne pouvons pas, même à ce niveau, ne pas tenir compte du sujet, je vous le répète, irréductible. Mais le sujet se distingue de sa toute spéciale imbécillité. C'est ce qui compte dans le texte de Poe, du fait que celui sur lequel il badine à cette occasion, ce n'est pas pour rien que c'est le Roi, qui ici se manifeste en fonction de sujet.

Il ne comprend absolument rien, et toute sa structure policière ne fera pas néanmoins que la lettre n'arrive même pas à sa portée, étant donné que c'est la police qui la garde, et qu'elle ne peut rien en faire. Je souligne même que, dût-on la retrouver dans ses dossiers, ça ne peut pas servir à l'historien. Dans telle et telle page de ce que j'écris à propos de cette lettre, on peut dire qu'il n'y a très probablement que la Reine qui sait ce que la lettre veut dire. Ce qui fait son poids, c'est que, si la seule personne que ça intéresse, à savoir le sujet, le Roi, l'avait en main, il n'y comprendrait que ceci, c'est qu'elle a sûrement un sens, et – c'est en ça qu'est le scandale – que c'est un sens qui, à lui, le sujet, échappe. Le terme de scandale, ou encore de contradiction, est à la bonne place dans ces quatre petites dernières pages que je vous avais donné à lire, je le souligne.

Puisqu'il y en a ici quelques-uns qui ont autrefois lu Poe, vous devez savoir qu'il y a un ministre dans le coup, celui qui a barboté la lettre. Il est clair que c'est uniquement en fonction de cette circulation de la lettre que le Ministre nous montre, au cours du déplacement de ladite lettre, des variations, tel ses variations de couleur le poisson courant.

À la vérité, sa fonction essentielle, dont tout mon texte joue un petit peu trop abondamment – mais on ne saurait trop insister pour se faire entendre –, joue sur le fait que la lettre a un effet féminisant.

Mais dès qu'il ne l'a plus, la lettre, et qu'il n'en sait rien, le voici, en quelque sorte, restitué à la dimension que tout son dessein était fait pour se donner à lui-même, celle de l'homme *qui ose n'importe quoi*. Et j'insiste sur le virage de ce qui se passe, et c'est ce sur quoi se termine cet énoncé poésque. C'est à ce moment-là que la chose apparaît, *monstrum horrendum*, comme on dit dans le texte.

Voilà ce qu'il avait voulu être pour la Reine, qui, bien sûr, en a tenu compte, puisqu'elle a essayé de la ravoïr, cette lettre. Mais enfin, avec lui le jeu se tenait. C'est au tour de notre Dupin maintenant, à savoir le malin des malins, celui auquel Poe donne le rôle de nous jeter quelque chose que j'appellerai assez volontiers, je le souligne dans ce texte, quelque poudre aux yeux. À savoir, que nous croyons que le malin des malins, ça existe, que lui, vraiment, comprend et sait tout, qu'étant dans le tétraèdre, il peut comprendre comment il est fait.

J'ai assez ironisé sur ces choses certainement très habiles, qui sont le jeu de mots autour d'*ambitus*, de *religio* ou d'*honesti homines*, pour dire simplement que, quant à moi, je cherchais un peu plus loin la petite bête, n'est-ce pas ? À la vérité, elle est quelque part. Elle est quelque part à suivre Poe, et on peut se poser la question de savoir si Poe s'en est bien aperçu.

À savoir que, du seul fait d'être passée entre les mains de Dupin, la lettre l'a féminisé à son tour, assez pour que ce soit précisément à ce moment-là qu'il ne puisse pas se contenir, et manifeste quelque rage à l'endroit du Ministre, qui croit déjà suffisamment avoir mis à sa merci quiconque, pour ne pas laisser plus de trace, mais qui est tel que lui, Dupin, sait pourtant l'avoir privé de ce qui pourrait lui permettre de continuer à jouer son rôle si jamais il fallait en abattre les cartes. Il lui envoie ce message dans le billet qu'il a substitué à la lettre dérobée, *Un dessein si funeste / S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste*.

La question, si je puis dire, est de savoir si, dans l'occasion, Poe s'aperçoit bien de la portée de ceci, que Dupin envoie une sorte de message au-delà de toutes les possibilités, car Dieu sait si jamais cela arrivera, que le Ministre la sorte, sa lettre, et se trouve du même coup dégonflé. C'est vous dire que la castration est là, comme la lettre, suspendue, mais parfaitement réalisée.

J'indique aussi cette perspective qui ne me paraît pas écrite d'avance. Ça ne donne que plus de prix à ce que Dupin écrit comme message à celui qu'il vient de priver de ce qu'il croit être son pouvoir. Ce petit poulet, il jubile à la pensée de ce qui se passera quand l'intéressé – devant qui ? à quelle fin ? – aura à en faire usage. Ce que l'on peut dire, c'est que Dupin jouit. Alors, c'est là la question, que j'amorçais la dernière fois en vous disant – est-ce la même chose, le narrateur et celui qui écrit ? Ce qui est incontestable, c'est que le narrateur, le sujet de l'énoncé, celui qui parle, c'est Poe. Est-ce que Poe jouit de la jouissance de Dupin, ou d'ailleurs ? C'est là ce qu'aujourd'hui je vais m'efforcer de vous montrer.

Je vous parle de *La Lettre volée* telle que je l'ai articulée moi-même. C'est là une illustration que je peux donner à la question que j'ai posée la dernière fois. Est-ce que ce n'est pas radicalement différent, celui qui écrit, et celui qui parle en son nom au titre du narrateur dans un écrit ? À ce niveau, c'est sensible.

En effet, ce qui se passe au niveau du narrateur, c'est en fin de compte ce que je pourrais appeler – je m'excuse d'insister sur le caractère démonstratif de ce petit essai – la plus parfaite castration, qui est là démontrée. Tout le monde est également cocu, et personne n'en sait rien.

C'est certain, le Roi, bien sûr, dort depuis le début, et dormira jusqu'à la fin de ses jours sur ses deux oreilles.

La Reine ne se rend pas compte qu'il est à peu près fatal qu'elle devienne folle de ce ministre, maintenant qu'elle le tient, qu'elle l'a châtré, n'est-ce pas ? C'est un amour.

Le Ministre, pour être fait, il est fait, mais en fin de compte, ça ne lui fait ni chaud ni froid, parce que, comme je l'ai très bien expliqué quelque part, de deux choses l'une – ou il lui plaît de devenir l'amant de la Reine, et ça devrait être agréable – en principe, on dit ça, ça ne plaît pas à tout le monde. Ou si vraiment il a pour elle un de ces sentiments qui sont de l'ordre de ce que j'appelle, moi, le seul sentiment lucide, à savoir la haine, comme je vous l'ai très bien expliqué, s'il la hait, elle l'en aimera d'autant plus, et ça lui permettra d'aller si loin qu'il finira tout de même par se douter que la lettre n'est plus là depuis longtemps. Parce qu'il se trompera, naturellement. Il se dira que, si l'on va si loin avec lui, c'est qu'on est sûr des choses, alors il ouvrira son petit papelard à temps, mais en aucun cas il n'en viendra

à ce qui est la chose souhaitée, c'est qu'il finisse par se ridiculiser. Ridicule, il ne le sera pas.

Bon. Eh bien, voilà ce que j'ai réussi à dire à propos de ce que j'ai écrit. Et ce que je voudrais vous dire maintenant, c'est que cela prend sa portée de ce que c'est illisible.

C'est là le point, si vous voulez bien encore m'entendre, que je vais essayer de développer.

3

Je vous le dis tout de suite. Les gens du monde sont les seuls qui soient capables de me dire ce qu'ils pensent à propos de ce que je leur refile.

C'était le moment où mes *Écrits* n'étaient pas encore parus, ils m'ont donné leur point de vue de techniciens – *On n'y comprend rien*, qu'ils m'ont dit.

Remarquez que c'est beaucoup. Quelque chose auquel on ne comprend rien, c'est tout l'espoir, c'est le signe qu'on en est affecté. Heureusement qu'on n'a rien compris, parce qu'on ne peut jamais comprendre que ce qu'on a déjà dans la tête. Mais enfin, je voudrais essayer d'articuler ça un peu mieux.

Il ne suffit pas d'écrire quelque chose qui soit exprès incompréhensible, mais de voir pourquoi l'illisible a un sens. Je vous ferai remarquer d'abord que toute notre affaire, qui est l'histoire du rapport sexuel, tourne autour de ceci, que vous pourriez croire que c'est écrit.

En somme, c'est ce qu'on a trouvé dans la psychanalyse, on s'est tout de même bien référé à un écrit. *Totem et Tabou*, c'est un mythe écrit, et je dirai même plus, c'est très exactement la seule chose qui le spécifie. On aurait pu prendre exactement n'importe lequel, pourvu qu'il soit écrit. Le propre d'un mythe qui est écrit, comme l'a déjà fait remarquer Claude Lévi-Strauss, c'est que, de l'écrire, il n'a qu'une seule forme, alors que le propre du mythe, comme toute l'œuvre de Lévi-Strauss essaie de le démontrer, c'est d'en avoir une très, très grande quantité. C'est cela qui constitue *Totem et Tabou* comme mythe, mythe écrit.

Ce mythe écrit pourrait très bien passer pour l'inscription de ce qu'il en est du rapport sexuel. Mais je voudrais tout de même vous faire remarquer certaines choses.

S'il n'est pas indifférent que je sois parti du texte de *La Lettre volée*, c'est que, si cette lettre peut en l'occasion avoir cette fonction féminisante, c'est que le mythe écrit, *Totem et Tabou*, est fait très exactement pour nous pointer qu'il est impensable de dire *La femme*.

C'est impensable pourquoi ? Parce qu'on ne peut pas dire *toutes les femmes*. On ne peut pas dire *toutes les femmes* parce que ce n'est introduit dans ce mythe qu'au nom de ceci, que le Père possède *toutes les femmes*, ce qui est manifestement le signe d'une impossibilité.

D'autre part, ce que je souligne à propos de cette *Lettre volée*, c'est que, s'il n'y a qu'une femme et non pas *La femme*, en d'autres termes si la fonction de la femme ne se déploie que de ce que le grand mathématicien Brouwer, dans le contexte de ce que je vous ai avancé tout à l'heure sur la discussion mathématique, appelle la *multi-unité*, il y a une fonction qui est, à très proprement parler, celle du Père, qui est là. Le Père est là pour s'y faire reconnaître, dans sa fonction radicale, dans celle qu'il a toujours manifestée, et chaque fois qu'il s'est agi du monothéisme, par exemple.

Ce n'est pas pour rien que Freud vient échouer là. C'est qu'il y a une fonction tout à fait essentielle qu'il convient de réserver comme étant, à très proprement parler, à l'origine de l'écrit. C'est ce que j'appellerai le *pas-plus-d'un*.

Aristote, bien sûr, fait des efforts tout à fait ravissants, considérables, comme il en fait d'habitude, pour nous rendre ça accessible par échelons, au nom de son principe qu'on peut qualifier de principe de la remontée de l'échelle de cause en cause et d'être en être, etc., il faudra bien que vous vous arrêtiez quelque part. C'est ce qu'il y a de très gentil chez lui. C'est qu'il parlait vraiment pour des imbéciles. D'où le développement de la fonction du sujet.

C'est d'une façon tout à fait originelle que le *pas-plus-d'un* se pose. Sans *pas-plus-d'un*, vous ne pouvez même pas commencer à écrire la série des nombres entiers. Je vous montrerai ça au tableau la prochaine fois. Il faut qu'il y ait un 1, et puis, que vous n'ayez plus ensuite qu'à crever la bouche en rond, chaque fois que vous voulez recommencer, pour qu'à chaque fois ça fasse 1 de plus, mais pas le même. Par contre, tous ceux qui se répètent ainsi sont les mêmes, ils peuvent s'additionner. On appelle ça la série arithmétique.

Mais revenons à ce qui nous paraît essentiel à ce sujet, concernant la jouissance sexuelle.

Il n'y a, expérience faite, qu'une structure, quels qu'en doivent être les conditionnements particuliers. La jouissance sexuelle se trouve ne pas pouvoir être écrite, et c'est de cela que résulte la multiplicité structurale, et d'abord la tétrade, dans laquelle quelque chose se dessine qui la situe, mais qui reste inséparable d'un certain nombre de fonctions qui n'ont, en somme, rien à faire avec ce qui peut spécifier dans le général le partenaire sexuel.

La structure est telle que l'homme comme tel, en tant qu'il fonctionne, est châtré, et d'autre part, quelque chose existe au niveau du partenaire féminin, et que l'on pourrait simplement tracer de ce trait sur lequel je pointe la portée de toute la fonction de cette lettre en l'occasion – la lettre, *La* femme n'a rien à en faire, si elle existe. Maintenant, c'est pour cette raison qu'elle n'existe pas. En tant que *La* femme, elle n'a rien à faire avec la loi.

Alors, comment concevoir ce qui s'est passé ? On fait quand même l'amour, hein ? On fait quand même l'amour, et on s'aperçoit de ce qui fait difficulté à partir du moment où on s'y intéresse. On s'y intéresse depuis longtemps, et on s'y est peut-être toujours intéressé, seulement nous avons perdu la clé de la façon dont on s'y est intéressé précédemment. Mais pour nous, au cœur, dans l'efflorescence de l'ère scientifique, nous apercevons ce qu'il en est par Freud. Quand il s'agit de structurer, de faire fonctionner au moyen de symboles, le rapport sexuel, qu'est-ce qui y fait obstacle ? C'est que la jouissance s'en mêle.

La jouissance sexuelle est-elle traitable directement ? Elle ne l'est pas, et c'est en cela, disons, ne disons rien de plus, qu'il y a la parole. Le discours commence de ce qu'il y ait, là, béance. On ne peut pas en rester là, je veux dire que je me refuse à toute position d'origine, mais, après tout, rien ne nous empêche de dire que c'est parce que le discours commence que la béance se produit. C'est tout à fait indifférent pour le résultat. Ce qu'il y a de certain, c'est que le discours est impliqué dans la béance, et comme il n'y a pas de métalangage, il ne saurait en sortir.

La symbolisation de la jouissance sexuelle, ce qui rend évident ce que je suis en train d'en articuler, c'est qu'elle emprunte tout son symbolisme à quoi ? À ce qui ne la concerne pas, à savoir à la jouissance en tant qu'elle est interdite par certaines choses confuses. Elles sont confuses,

mais pas tellement que ça, car nous sommes arrivés à l'articuler parfaitement sous le nom du principe du plaisir, qui ne peut avoir qu'un sens – pas trop de jouissance. En effet, l'étoffe de toutes les jouissances confine à la souffrance, c'est même à ça que nous reconnaissons l'habit. Si la plante ne souffrait pas manifestement, nous ne saurions pas qu'elle est vivante.

Il est donc clair que la jouissance sexuelle n'a trouvé pour se structurer que la référence à l'interdit, en tant que nommé, de la jouissance, mais d'une jouissance qui n'est pas cette dimension de la jouissance qui est, à proprement parler, la jouissance mortelle. En d'autres termes, sa structure, la jouissance sexuelle ne la prend que de l'interdit porté sur la jouissance dirigée sur le corps propre, c'est-à-dire, très précisément, en ce point d'arête et de frontière où elle confine à la jouissance mortelle. Et elle ne rejoint la dimension du sexuel qu'à porter l'interdit sur le corps dont sort le corps propre, à savoir sur le corps de la mère. Ce n'est que par là que se structure, qu'est rejoint dans le discours ce qui seul peut y apporter la loi, à savoir ce qu'il en est de la jouissance sexuelle.

Le partenaire en l'occasion est bien en effet réduit à *une*, mais pas n'importe laquelle, celle qui t'a pondu. C'est autour de ça que se construit tout ce qui peut s'articuler, dès que nous entrons dans ce champ d'une façon qui soit verbalisable. Quand nous nous avancerons plus loin, je reviendrai sur la façon dont le savoir vient à fonctionner comme un jour. Nous pouvons ici passer.

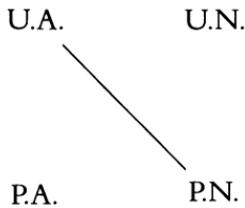
La femme comme telle se trouve dans cette position uniquement rassemblée de ceci, qu'elle est, dirai-je, sujette à la parole. Je vous épargne les détours. Que la parole soit ce qui instaure une dimension de vérité, l'impossibilité de ce rapport sexuel, c'est bien aussi ce qui fait la portée de la parole, en ceci qu'elle peut tout, sauf servir au point où elle est occasionnée. La parole s'efforce de réduire la femme à la sujétion, c'est-à-dire d'en faire quelque chose dont on attend des signes d'intelligence, si je puis m'exprimer ainsi. Mais bien sûr, ce n'est là d'aucun être réel qu'il s'agit ici.

Pour dire le mot, *La femme en l'occasion*, comme ce texte est fait pour le démontrer, je veux dire l'en-soi de *La femme*, comme si on pouvait dire *toutes les femmes*, *La femme*, j'insiste, qui n'existe pas, c'est justement la lettre – la lettre en tant qu'elle est le signifiant qu'il n'y a pas d'Autre, S(A).

C'est là-dessus que je voudrais, avant de vous quitter, vous énoncer une remarque qui dessine la configuration logique de ce que je suis en train d'avancer.

4

Dans la logique aristotélicienne, vous avez des catégories propositionnelles. Je ne les mets pas avec les lettres qui sont d'usage habituel dans la logique formelle, je ne mets pas A pour universelle affirmative, je l'écris UA. J'écris UN pour universelle négative, c'est ce que ça veut dire. J'écris ici particulière affirmative et particulière négative. Je fais remarquer qu'au niveau de l'articulation aristotélicienne, c'est entre ces deux pôles, l'UA et la PN, que se fait la discrimination logique.

*Logique aristotélicienne des propositions*

L'universelle affirmative énonce une essence. J'ai assez souvent insisté dans le passé sur ce qu'il en est de l'énoncé *tout trait est vertical*, et qu'il est parfaitement compatible avec ceci qu'il n'existe aucun trait. L'essence se situe essentiellement dans la logique. Elle est pur énoncé de discours.

La discrimination logique, son axe essentiel dans cette articulation, est très exactement cet axe oblique que je viens ici de noter. Rien ne va contre un énoncé logique quelconque identifiable, rien, si ce n'est la remarque qu'il y en a qui... pas. C'est la particulière négative, *il y a des traits qui ne sont pas verticaux*. C'est la seule contradiction qui puisse se faire contre l'affirmation que c'est un fait d'essence.

Dans le fonctionnement de la logique aristotélicienne, les deux autres termes sont tout à fait secondaires. À savoir, *il y en a qui...*, affirmative particulière, et après, comment savoir si c'est nécessaire ou pas ? Ça ne prouve rien. Et l'universelle négative, *il n'y en a pas qui...*, ce qui n'est

pas la même chose que de dire *il y en a qui... pas*, ça ne prouve rien non plus, c'est un fait.

Ce que je peux vous faire remarquer, c'est ce qui se passe quand, de cette logique aristotélicienne, nous passons à la transposition des propositions dans la logique mathématique, celle qui s'est faite par la voie de ce qu'on appelle les quantificateurs. Ne m'engueulez pas, parce que vous n'allez plus m'entendre. Je vais d'abord écrire, et c'est justement de ça qu'il s'agit.

$$\begin{array}{c|c} \forall x.Fx & \forall x.\overline{Fx} \\ \exists x.Fx & \overline{\exists x.F} \end{array}$$

Logique des quantificateurs

L'universelle affirmative va maintenant s'écrire de cette notation inverbalisable, \forall . C'est un A renversé. Je dis *A renversé*, mais enfin, ce n'est pas du discours, c'est de l'écrit. C'est un signal, comme vous allez le voir, pour jaspiner.

$\forall x.F(x)$, universelle affirmative.

$\exists x.F(x)$, ici, particulière affirmative.

$\forall x.F(x)$, ça, je veux exprimer que c'est une négative. Comment le puis-je ? Je suis frappé de ceci, que ça n'a jamais été vraiment articulé comme je vais le faire. C'est qu'il faut que vous mettiez la barre de la négation au-dessus de $F(x)$, et non pas, comme il se fait habituellement, au-dessus des deux. Vous allez voir pourquoi.

Enfin, c'est sur $\exists x$ que vous devez mettre la barre.

Je mets ici maintenant moi-même une barre équivalant à celle qui était ici, et séparerait en deux zones le groupe des quatre. Ici, c'est d'une façon différente qu'elle répartit par deux.

Ce que j'avance, c'est que, dans cette façon d'écrire, tout tient à ce que l'on peut dire à propos de l'écrit.

La distinction des deux termes unis par un point de ce qui est ainsi écrit, $\forall x.F(x)$, a cette valeur d'indiquer que l'on peut dire de tout x – c'est le signal du A renversé – qu'il satisfait à ce qui est écrit $F(x)$, qu'il n'y est pas déplacé.

Il en va de même pour la particulière, $\exists x.F(x)$, mais avec un accent différent. L'accent de l'écrit porte ici sur ceci, qu'il y a de l'inscriptible, c'est à savoir, qu'il existe des x que vous pouvez faire fonctionner dans le $F(x)$. Vous en parlez alors dans la transposition quantificatrice, au moyen des quantificateurs de la particulière.

Quant au déplacement de la répartition, c'est autour de l'écrit qu'il pivote. Pour ce qui est mis au premier plan, recevable, rien n'a changé pour l'universelle. Elle est toujours de prix, encore que ce ne soit pas le même prix.

Par contre, dans ce dont il s'agit ici, $\forall x.\overline{F(x)}$, le clivage consiste à s'apercevoir de la non-valeur de l'universelle négative, puisque là, de quelque x que vous parliez, il ne faut pas écrire $F(x)$.

Il en va de même pour la particulière négative. De même qu'ici, $\exists x.F(x)$, le x pouvait s'écrire, était recevable, inscriptible dans cette formule, de même ici, $\exists x.\overline{F}$, il est simplement dit que x n'est pas inscriptible.

Qu'est-ce à dire ? Dans ces deux structurations est restée en quelque sorte négligée, sans valeur, l'universelle négative, en tant qu'elle permet de dire qu'il ne faut pas écrire $F(x)$ si vous parlez d'un x quelconque. En d'autres termes, ici fonctionne une coupure essentielle.

Eh bien, c'est cela même autour de quoi s'articule ce qu'il en est du rapport sexuel.

La question est de ce qui ne peut pas s'écrire dans la fonction $F(x)$, à partir du moment où la fonction $F(x)$ est elle-même à ne pas écrire. En cela, elle est ce que j'ai tout à l'heure énoncé, et qui est le point autour duquel va tourner ce que nous reprendrons quand je vous reverrai dans deux mois – à savoir, elle est, à proprement parler, ce qui s'appelle illisible.

17 MARS 1971

VII

LEÇON SUR LITURATERRE

Ce mot que je viens d'écrire intitule ce que je vais vous offrir aujourd'hui, puisqu'il faut bien, comme vous êtes convoqués ici, que je vous lance quelque chose.

Ce titre m'est évidemment inspiré par l'actualité. C'est le titre dont je me suis efforcé de répondre à une demande qui m'a été faite d'introduire un numéro qui va paraître sur *Littérature et Psychanalyse*.

Ce mot, *lituraterre*, que j'ai inventé, se légitime de l'Ernout et Meillet. Il y en a peut-être ici qui savent ce que c'est. C'est un dictionnaire dit étymologique du latin. Cherchez à *lino*, *litura*, et puis *liturarius*. Il est bien précisé que ça n'a rien à faire avec *littera*, la lettre. Que ça n'ait rien à faire, moi, je m'en fous. Je ne me soumets pas forcément à l'étymologie quand je me laisse aller à ce jeu de mots dont on fait à l'occasion le mot d'esprit – le contrepèter, en l'occasion évident, m'en revenant aux lèvres et le renversement à l'oreille.

Ce n'est pas pour rien que, quand vous apprenez une langue étrangère, vous mettez la première consonne de ce que vous avez entendu la seconde, et la seconde, la première.

Donc, ce dictionnaire, qu'on s'y reporte, m'apporte auspices, d'être fondé du même départ que je prenais d'un premier mouvement, entendez départ au sens de repartie, départ d'une équivoque dont Joyce – c'est James Joyce dont je parle – glisse de *a letter* à *a litter*, d'une lettre, je traduis, à une ordure.

Il y avait – vous vous en souvenez peut-être, mais très probablement vous n'en avez jamais rien su – une mécène qui lui voulait du bien, qui lui offrait une psychanalyse, et même c'était de Jung qu'elle la lui offrait. Au jeu que nous évoquons, il n'y eût rien gagné, puisqu'il allait tout droit, avec cet *a letter*, *a litter*, tout droit au mieux de ce que l'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin.

À faire litière de la lettre, est-ce saint Thomas encore – vous vous souvenez peut-être, si vous l'avez jamais su, *sicut palea* – qui revient à Joyce, comme son œuvre en témoigne tout au long? Ou bien est-ce la

psychanalyse qui atteste sa convergence avec ce que notre époque accuse d'un débridement du lien antique dont se contient la pollution dans la culture ?

J'avais brodé là-dessus comme par hasard un peu avant le Mai 68, pour ne pas faire défaut, ce jour-là, au paumé de ces affluences que je me trouve maintenant déplacer quand je fais visite quelque part. Là, c'était à Bordeaux. La civilisation, y rappelai-je en prémisse, c'est l'égoût.

Il faut dire sans doute que c'était peu après que ma proposition d'octobre 1967 avait été accueillie comme on sait. C'est vous dire que, en jouant de ça, j'étais un peu las de la poubelle à laquelle j'ai rivé mon sort. Pourtant, on sait que je ne suis pas seul à pour partager l'avouer, l'*avouère* pour prononcer à l'ancienne, l'avoir dont Beckett fait balance au doit qui fait déchet de notre être. Cet avouère sauve l'honneur de la littérature et, ce qui m'agrée assez, me relève du privilège que je pourrais croire tenir de ma place.

La question est de savoir si ce dont les manuels semblent faire étal depuis qu'ils existent, je parle des manuels de littérature, soit que la littérature ne soit qu'accommodation des restes, est affaire de collocation dans l'écrit de ce qui d'abord, primitivement, serait chant, mythe parlé, procession dramatique.

Pour la psychanalyse, qu'elle soit appendue à l'Œdipe, à l'Œdipe du mythe, ne la qualifie en rien pour s'y retrouver dans le texte de Sophocle. C'est pas pareil. L'évocation par Freud d'un texte de Dostoïevski ne suffit pas pour dire que la critique de texte, jusqu'ici chasse gardée du discours universitaire, ait reçu de la psychanalyse plus d'air.

Ici, pourtant, mon enseignement prend place dans un changement de configuration qui, actuellement, sous couleur d'actualité, s'affiche d'un slogan de promotion de l'écrit. Mais, ce changement, dont ce témoignage, par exemple, que ce soit de nos jours qu'enfin Rabelais soit lu, montre qu'il repose peut-être sur un déplacement littéraire à quoi je m'accorde mieux.

Je suis comme auteur moins impliqué qu'on n'imagine, et mes *Écrits*, un titre plus ironique qu'on ne croit, puisqu'il s'agit en somme, soit de rapports, qui sont fonction de congrès, soit – disons, j'aimerais bien qu'on les entende comme ça – de *lettres ouvertes* où je fais sans doute question à chaque fois d'un pan de mon enseignement. Mais enfin, ça en donne le ton.

Loin en tout cas de me commettre dans ce frotti-frotta littéraire, dont se dénote le psychanalyste en mal d'invention, j'y dénonce la tentative immanquable à démontrer l'inégalité de sa pratique à motiver le moindre jugement littéraire.

Il est pourtant frappant que ce recueil de mes *Écrits*, je l'ai ouvert d'un article que j'isole en l'extrayant de sa chronologie, alors que la chronologie y fait règle, et que là, il s'agisse d'un conte lui-même, il faut le dire, bien particulier, de ne pouvoir entrer dans la liste ordonnée – vous savez qu'on l'a faite – des situations dramatiques. Enfin, laissons cela.

Lui, le conte, il se fait de ce qu'il advient de la poste d'une lettre missive, d'au su de qui se passent ses renvois – c'est faire suivre – et de quels termes s'appuie que je puisse, moi, dire à propos de cette lettre qu'une lettre toujours en vient à sa destination, et ceci après les détours qu'elle a subis dans le conte. Le compte, si je puis dire, est rendu sans aucun recours au contenu de la lettre. C'est cela qui rend remarquable l'effet qu'elle porte sur ceux qui tour à tour s'en font les détenteurs, tout arguant qu'ils puissent être du pouvoir qu'elle confère pour y prétendre. Cet effet d'illusion ne peut s'articuler, ce que je fais, moi, que comme un effet de féminisation.

C'est là, je m'excuse d'y revenir, bien distinguer, je parle de ce que je fais, la lettre du signifiant maître, en tant qu'ici elle l'emporte dans son enveloppe, puisqu'il s'agit d'une lettre au sens du mot *épistole*. Or, je prétends que je ne fais pas là du mot *lettre* usage métaphorique, puisque justement le conte consiste en ce qu'y passe comme muscade le message, dont c'est l'écrit, donc proprement la lettre, qui fait seule péripétie.

Ma critique, si elle a lieu d'être tenue pour littéraire, ne saurait là donc porter, je m'y essaie, que sur ce que Poe fait, d'être écrivain lui-même, à former un tel message sur la lettre. Il est clair qu'à ne pas le dire tel quel, tel que je le dis, moi, ce n'est pas insuffisamment, c'est d'autant plus rigoureusement qu'il l'avoue.

Néanmoins, l'élosion, l'élosion de ce message n'en saurait être élucidée au moyen de quelque trait que ce soit de sa psychobiographie. Bouchée plutôt qu'elle en serait, cette élosion. Une psychanalyste, qui, on s'en souvient peut-être, a récuré les autres textes de Poe, ici déclare forfait de sa serpillière. Elle y touche pas, la Marie.

Voilà, pour le texte de Poe.

Mais pour le mien, de texte, est-ce qu'il ne pourrait pas se résoudre par ma psychobiographie à moi ? Le vœu que je formerais par exemple, d'être lu un jour convenablement. Mais, pour ça, pour que ça vaille, il faudrait d'abord que celui qui s'y emploierait, à cette interprétation, développe ce que j'entends que la lettre porte pour en arriver toujours, je le dis, à sa destination.

C'est là peut-être que je suis pour l'instant en cheville avec les dévots de la littérature, et elle pourrait d'abord en prendre cette graine, qui serait, du ressort du refoulement, une idée moins psychobiographique.

Pour moi, si je propose le texte de Poe, avec ce qu'il y a derrière, à la psychanalyse, c'est justement de ce qu'elle ne puisse l'aborder qu'à y montrer son échec. C'est par là que je l'éclaire, la psychanalyse, et on sait que je sais que j'invoque ainsi, c'est au dos de mon volume, les lumières. Pourtant, je l'éclaire de démontrer où elle fait trou, la psychanalyse. Ça n'a rien d'illégitime. Ça a déjà porté son fruit, on le sait depuis longtemps, en optique, et la plus récente physique, celle du photon, s'en arme.

C'est par cette méthode que la psychanalyse pourrait mieux justifier son intrusion dans la critique littéraire. Ça voudrait dire que la critique littéraire viendrait effectivement à se renouveler de ce que la psychanalyse soit là pour que les textes se mesurent à elle, justement de ce que l'énigme reste de son côté, qu'elle soit coite.

Mais ceux des psychanalystes dont ce n'est pas médire que d'avancer que, plutôt qu'ils ne l'exercent, la psychanalyse, ils en sont exercés, entendent mal mes propos, à tout le moins d'être pris en corps.

J'oppose à leur adresse vérité et savoir. C'est la première où aussitôt ils reconnaissent leur office, alors que sur la sellette c'est leur vérité que j'attends. J'insiste, à corriger mon tir, de dire *savoir en échec*, voilà où la psychanalyse se montre au mieux. Savoir en échec comme on dit *figure en abyme*, ça ne veut pas dire échec du savoir. Aussitôt, j'apprends qu'on s'en croit dispensé de faire preuve d'aucun savoir.

Serait-ce lettre morte que j'aie mis au titre d'un de ces morceaux que j'ai dit *Écrits, de la lettre l'instance*, comme raison de l'inconscient ? N'est-ce pas désigner assez dans la lettre ce qui, à devoir insister, n'est pas là de plein droit, si fort de raison que ça s'avance ? Dire cette raison moyenne ou extrême, c'est bien montrer, je l'ai fait déjà à l'occasion, la

bifidité où s'engage toute mesure. Mais n'y a-t-il rien dans le réel qui se passe de cette médiation ?

Ce pourrait être la frontière. La frontière, à séparer deux territoires, n'a qu'un défaut, mais il est de taille. Elle symbolise qu'ils sont de même tabac, si je puis dire, en tout cas, pour quiconque la franchit. Je ne sais pas si vous vous y êtes arrêtés, mais c'est le principe dont un jour un nommé von Uexküll a fabriqué le terme d'*Umwelt*. C'est fait sur le principe qu'il est le reflet de l'*Innenwelt*, c'est la promotion de la frontière à l'idéologie. C'est évidemment un départ fâcheux qu'une biologie – car c'était une biologie qu'il voulait avec ça fonder – qui se donne déjà tout au départ, le fait de l'adaptation, notamment, qui fait le fond de ce couplage *Umwelt-Innenwelt*. Évidemment, la sélection, ça ne vaut pas mieux au titre de l'idéologie. Ce n'est pas parce qu'elle se bénit elle-même d'être naturelle qu'elle l'est moins.

Je vais vous proposer quelque chose, comme ça, tout brutalement, pour venir après *a letter, a litter*.

Moi, je vais vous dire, la lettre n'est-elle pas le littéral à fonder dans le littoral ? Car ça, c'est autre chose qu'une frontière. D'ailleurs, vous avez pu remarquer que ça ne se confond jamais. Le littoral, c'est ce qui pose un domaine, tout entier comme faisant un autre, si vous voulez, frontière, mais justement de ceci qu'ils n'ont absolument rien en commun, même pas une relation réciproque.

La lettre n'est-elle pas proprement littorale ? Le bord du trou dans le savoir que la psychanalyse désigne justement quand elle l'aborde, de la lettre, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine ?

Le drôle, c'est de constater comment la psychanalyse s'oblige, en quelque sorte de son mouvement même, à reconnaître le sens de ce que pourtant la lettre dit à *la lettre*, c'est le cas de le dire, quand toutes ses interprétations se résument à la jouissance. Entre la jouissance et le savoir, la lettre ferait le littoral.

Tout cela n'empêche pas que ce que j'ai dit de l'inconscient, restant là, ait quand même la précédence, sans quoi ce que j'avance n'aurait absolument aucun sens. Il reste à savoir comment l'inconscient – que je dis être effet de langage puisqu'il en suppose la structure comme nécessaire et suffisante – commande cette fonction de la lettre.

Qu'elle soit instrument propre à l'inscription du discours ne la rend pas du tout impropre à servir à ce que j'en fais, quand dans *L'instance de*

la lettre, par exemple, dont je parlais tout à l'heure, je l'emploie à montrer le jeu de ce que l'autre appelle, un nommé Jean Tardieu, le mot pris pour un autre, voire le mot pris par un autre, autrement dit, la métaphore et la métonymie, comme effets de la phrase. Elle symbolise donc aisément tous ces effets de signifiant, mais cela n'impose nullement qu'elle soit, elle, la lettre, primaire dans ces effets mêmes pour lesquels elle me sert d'instrument. L'examen s'impose moins de cette primarité, qui n'est même pas à supposer, mais de ce qui du langage appelle le littoral au littéral.

Rien de ce que j'ai inscrit, à l'aide de lettres, des formations de l'inconscient pour les récupérer de ce dont Freud les énonce plus simplement des faits de langage, rien ne permet de confondre, comme il s'est fait, la lettre avec le signifiant. Ce que j'ai inscrit à l'aide de lettres des formations de l'inconscient n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant, et à l'affecter, qui plus est, d'une primarité au regard du signifiant.

Un tel discours confusionnel n'a pu surgir que du discours qui m'importe, et justement, m'importe dans un autre discours que j'épingle, au temps venu, du discours universitaire, soit, comme je l'ai souligné assez depuis un an et demi, je pense, du savoir mis en usage à partir du semblant.

Le moindre sentiment de l'expérience à quoi je pare, ne peut se situer que d'un autre discours que de celui-là. J'eusse dû le garder, le produit de ce discours que je ne désigne pas plus, sans l'avouer de moi. On me l'a épargné, Dieu merci. N'empêche qu'à m'importer, au sens que j'ai dit tout à l'heure, on m'importune.

Si j'avais trouvé recevables les modèles que Freud articule dans une *Esquisse* d'où décrire le frayage, le forage de routes impressives, je n'en aurais pas pour autant pris la métaphore de l'écriture. Et justement, c'est sur ce point de l'*Esquisse* que je ne la trouve pas recevable. L'écriture n'est pas l'impression, n'en déplaie à tout ce qui s'est fait comme bla-bla sur le fameux *Wunderblock*.

Quand je tire parti de la lettre appelée cinquante-deuxième, c'est d'y lire ce que Freud pouvait énoncer sous le terme qu'il forge du WZ, *Wahrnehmungszeichen*, et de repérer que c'est ce qu'il pouvait trouver de plus proche du signifiant à la date où Saussure ne l'avait pas encore remis au jour, ce fameux signifiant, qui ne date quand même pas de lui, puisqu'il date des stoïciens. Que Freud l'écrive là de deux lettres, comme

moi ailleurs je ne l'écris que d'une, cela ne prouve en rien que la lettre soit primaire.

Je vais donc essayer aujourd'hui, pour vous, d'indiquer le vif de ce qui nous paraît produire la lettre comme conséquence, et du langage, précisément de ce que je dis, que l'habite qui parle.

J'en emprunterai les traits à ce que d'une économie de langage permet de dessiner ce que promet, à mon idée que littérature peut-être est en train de virer à lituraterre.

N'allez pas vous étonner de m'y voir procéder d'une démonstration littérale puisque c'est là marcher du même pas dont la question elle-même s'avance. On pourra peut-être y voir s'affirmer ce que peut être une telle démonstration que j'appelle littéraire. Je suis toujours un peu au bord. Pourquoi pas, cette fois-ci, m'y lancer ?

Je reviens d'un voyage que j'attendais de faire au Japon, de ce que d'un premier voyage, j'avais éprouvé de littoral. On peut m'entendre de ce que j'ai dit tout à l'heure de l'*Umwelt* que j'ai répudié, justement de ça, de rendre le voyage impossible, ce qui, si vous suivez mes formules, serait assurer son réel. Seulement, voilà, c'est prématuré. C'est le départ que ça rend impossible, sauf à chanter *Partons, partons*. Ça se fait d'ailleurs beaucoup.

Je ne noterai qu'un moment de ce voyage, celui qu'il se trouve que j'ai recueilli d'une route nouvelle, qu'il s'est trouvé que j'ai prise simplement de ceci que, la première fois que j'y suis allé, elle était simplement interdite. Il faut que j'avoue que ce ne fut pas à l'aller, le long du cercle arctique, qui trace cette route pour l'avion, que je fis lecture de quoi ? De ce que je voyais de la plaine sibérienne.

Je suis en train de vous faire un essai de *sibériéthique*. Cet essai n'aurait pas vu le jour si la méfiance des Soviétiques, non à mon égard, mais pour les avions, m'avait laissé voir les industries, les installations militaires, qui font le prix de la Sibérie. Mais enfin, cette méfiance, c'est là une condition que nous appellerons accidentelle. Pourquoi pas, même, *occidentelle*, si on y met de l'occire un peu. L'amoncellement du Sud sibérien, c'est ça qui nous pend au nez.

La seule condition décisive est ici la condition de littoral, justement, qui pour moi, parce que je suis un peu dur de la feuille, n'a joué qu'au retour, d'être littéralement ce que le Japon, de sa lettre, m'ait sans doute fait ce petit peu trop de chatouillement, qui est juste ce qu'il faut pour

que je le ressente. Je dis que je le ressens, parce que, bien sûr, pour le repérer, le prévoir, j'avais déjà fait ça ici, quand je vous ai parlé un petit peu de la langue japonaise, et de ce qui, cette langue, proprement la fait. C'est l'écriture, je vous ai déjà dit ça.

Il a fallu sans doute pour ça que ce petit peu trop qu'il me fallait de ce qu'on appelle l'art représente quelque chose. Ça tient dans le fait de ce que la peinture japonaise y démontre de son mariage à la lettre, et très précisément sous la forme de la calligraphie. Ça me fascine, ces choses qui pendent, *kakemono*, c'est comme ça que ça se jaspine, les choses qui pendent au mur de tout musée là-bas, portant inscrits des caractères, chinois de formation, que je sais un peu, très peu, mais qui, si peu que je les sache, me permettent de mesurer ce qui s'en élide dans la cursive, où le singulier de la main écrase l'universel, soit reprenant ce que je vous apprends ne valoir que du signifiant. Vous vous rappelez ? Un trait est toujours vertical. C'est toujours vrai s'il n'y a pas de trait.

Donc, dans la cursive, le caractère, je ne l'y retrouve pas, parce que je suis novice. Mais ce n'est pas l'important, car ce que j'appelle ce singulier peut appuyer une forme plus ferme. L'important, c'est ce qu'il y ajoute. C'est une dimension, ou encore, comme je vous ai appris à jouer de ça, une demansion, là où demeure ce que je vous ai déjà introduit dans quelque dernier ou avant-dernier Séminaire, un mot que j'écris pour m'amuser le *papeludun*.

C'est la demansion dont vous savez qu'elle me permet – on a beau dire tout ça, du petit jeu de mathématique de Peano, etc., et de la façon dont il faut que Frege s'y prenne pour réduire la série des nombres naturels, entre guillemets, à la logique –, la demansion, donc, dont j'instaure le sujet dans ce que je vais appeler aujourd'hui encore, puisque je fais de la littérature et que je suis gai, vous allez le reconnaître, je l'avais écrit sous une autre forme ces derniers temps, le *Hun-En-Peluce*. Ça sert beaucoup, ça se met à la place de ce que j'appelle l'*Achose* avec un grand A, et ça la bouche du petit *a* dont ce n'est peut-être pas par hasard qu'il peut se réduire comme ça, comme moi je le désigne, à une lettre. Au niveau de la calligraphie, c'est cette lettre qui fait l'enjeu d'un pari – mais lequel ? – qui se gagne avec de l'encre et du pinceau.

Voilà, c'est comme ça qu'invinciblement m'apparut dans une circonstance qui est à y retenir, à savoir d'entre les nuages, m'apparut le ruissellement qui est seule trace à apparaître d'y opérer plus encore que

d'en indiquer le relief sous cette latitude dans ce qu'on appelle la plaine sibérienne, plaine vraiment désolée, au sens propre, d'aucune végétation que de reflets, reflets de ce ruissellement, lesquels poussent à l'ombre ce qui ne miroite pas.

Qu'est-ce que c'est que ça, le ruissellement ? C'est un bouquet. Ça fait bouquet, de ce qu'ailleurs j'ai distingué du trait premier et de ce qu'il efface. Je l'ai dit en son temps, mais on oublie toujours une partie de la chose, je l'ai dit à propos du trait unaire, c'est de l'effacement du trait que se désigne le sujet. Ça se remarque donc en deux temps. Il y faut donc que s'y distingue la rature.

Litura, lituraterre. Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. *Litura pure*, c'est le littéral. Là, produire cette rature, c'est reproduire cette moitié dont le sujet subsiste. Ceux qui sont là depuis un bout de temps, mais il doit y en avoir de moins en moins, doivent se souvenir de ce qu'un jour, j'ai fait récit des aventures d'une moitié de poulet. Produire la rature seule, définitive, c'est ça l'exploit de la calligraphie. Vous pouvez toujours essayer, essayer de faire simplement ce que je ne vais pas faire parce que je la raterai, d'abord parce que je n'ai pas de pinceau, essayer de faire cette barre horizontale, qui se trace de gauche à droite, pour figurer d'un trait l'un unaire comme caractère, franchement. Vous mettez très longtemps à trouver de quelle nature ça s'attaque et de quel suspens ça s'arrête, de sorte que ce que vous ferez sera lamentable, c'est sans espoir pour un *occidenté*.

Il faut un train différent qui ne s'attrape qu'à se détacher de quoi que ce soit qui vous raye.

Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de ça seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne.

Ce qui se révèle de ma vision de ruissellement, à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source. C'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant, soit le semblant par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut cet effet à ce qu'il s'en précipite ce qui y était matière en suspension.

Il faut dire que dans la peinture japonaise – dont tout à l'heure je vous ai dit qu'elle s'entremêle si bien de calligraphie, pourquoi ? – le nuage

ne manque pas. C'est de là où j'étais à cette heure que j'ai vraiment bien compris quelle fonction avaient ces nuages d'or qui littéralement bouchent, cachent toute une partie des scènes. Ce sont des choses qui se déroulent dans un autre sens que le *kakémono* – on les appelle *makémono*, et elles président à la répartition des petites scènes. Pourquoi ? Comment se peut-il que ces gens qui savent dessiner éprouvent le besoin de les entremêler de ces amas de nuages ? si ce n'est précisément que c'est ça qui introduit la dimension de signifiant.

La lettre qui fait rature s'y distingue d'être rupture, donc, du semblant, qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore. C'est ça, je vous l'ai déjà dit, que la science opère au départ, de la façon la plus sensible, sur des formes perceptibles. Mais, du même coup, ça doit être aussi d'en congédier ce qui de cette rupture ferait jouissance, c'est-à-dire d'en dissiper ce qu'elle soutient de cette hypothèse, pour m'exprimer ainsi, de la jouissance, qui fait le monde en somme, car l'idée du monde, c'est ça – penser qu'il soit fait de pulsions telles qu'aussi bien s'en figure la vie ?

Eh bien, ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui, dans le réel – c'est là le point important, dans le réel –, se présente comme ravinement.

C'est là vous définir par quoi l'écriture peut être dite dans le réel le ravinement du signifié, soit ce qui a plu du semblant en tant que c'est ça qui fait le signifié. L'écriture ne décalque pas le signifiant. Elle n'y remonte qu'à prendre nom, mais exactement de la même façon que ça arrive à toutes choses que vient à dénommer la batterie signifiante après qu'elle les a dénombrées.

Comme, bien entendu, je ne suis pas sûr que mon discours s'entende, il va falloir quand même que j'y fasse épingle d'une opposition. L'écriture, la lettre, c'est dans le réel, et le signifiant, dans le symbolique. Comme ça, ça pourra faire pour vous ritournelle.

J'en reviens à un moment plus tard dans l'avion. On va avancer un peu. Je vous ai dit que c'était au voyage de retour. Alors, là, ce qui est frappant, c'est de voir apparaître d'autres traces, qu'on voit se soutenir en isobares. Évidemment, des traces qui sont de l'ordre d'un remblai, enfin, en gros, isobares, ça les fait normales à celles dont la pente, qu'on peut appeler suprême, du relief se marque de courbes.

Là où j'étais, c'était très clair. J'avais déjà vu à Osaka comment des

autoroutes paraissent descendre du ciel. Il n'y a que là qu'elles ont pu se poser comme ça, les unes au-dessus des autres. Il y a une certaine architecture japonaise, la plus moderne, qui sait très bien retrouver l'ancienne. L'architecture japonaise, ça consiste essentiellement en un battement d'une aile d'oiseau. Ça m'a aidé à comprendre de voir tout de suite que le plus court chemin d'un point à un autre ne serait jamais montré à personne, s'il n'y avait pas le nuage qui prend carrément l'aspect d'une route. Jamais personne au monde ne suit la ligne droite, ni l'homme, ni l'amibe, ni la mouche, ni la branche, ni rien du tout. Aux dernières nouvelles, on sait que le trait de lumière non plus ne la suit pas, tout à fait solidaire de la courbe universelle.

La droite, là-dedans, ça inscrit tout de même quelque chose. Ça inscrit la distance, mais la distance, selon la loi de Newton, ça n'est absolument rien qu'un facteur effectif d'une dynamique que nous appellerons de cascade, celle qui fait que tout ce qui choit suit une parabole.

Donc, il n'y a de droite que d'écriture, d'arpentage que du ciel.

Mais l'un et l'autre, en tant que tels pour soutenir la droite, ce sont artefacts à n'habiter que le langage. Il ne faudrait quand même pas l'oublier, notre science n'est opérante que d'un ruissellement de petites lettres et de graphiques combinés.

Sous le pont Mirabeau, comme sous celui d'une revue qui fut la mienne, là où j'avais foutu comme enseigne un pont-oreille emprunté à Horus Apollo, *sous le pont Mirabeau coule la Seine primitive*, c'est une scène telle, ne l'oubliez pas, à relire Freud, que peut y battre le V romain de l'heure cinq – c'est dans *L'Homme aux loups*. Mais aussi bien, on n'en jouit que par l'interprétation.

Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, c'est là le pas qu'elle a franchi, implique d'autre part que tout ce qui s'articule de cet ordre soit passible d'interprétation. C'est pourquoi on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. Et ceci pourrait n'être pas de tout repos, pour ce qui de la politique a fait figure jusqu'ici, si la psychanalyse s'avérait plus avertie.

Il suffirait peut-être, pour mettre notre espoir ailleurs, ce que font mes littérateurs, si je peux les faire mes compagnons, il suffirait que de l'écriture nous tirions un autre parti que de tribune ou tribunal, pour que s'y jouent d'autres paroles à nous en faire nous-mêmes le tribut.

Je l'ai dit, et je ne l'oublie jamais – il n'y a pas de métalangage. Toute logique est faussée de prendre départ du langage-objet, comme immanquablement elle le fait à ce jour. Il n'y a donc pas de métalangage, mais l'écrit qui se fabrique du langage pourrait, peut-être, être matériel de force à ce que s'y changent nos propos. Je ne vois pas d'autre espoir pour ceux qui actuellement écrivent.

Est-il possible du littoral de constituer tel discours qui se caractérise, comme j'en pose la question cette année, de ne pas s'émettre du semblant ? C'est évidemment la question qui ne se propose que de la littérature dite d'avant-garde, laquelle est elle-même un fait de littoral, et, donc, ne se soutient pas du semblant, mais pour autant ne prouve rien, sinon à montrer la cassure que seul un discours peut produire. Je dis produire, mettre en avant avec effet de production, c'est le schéma de mes quadripodes de l'année dernière.

Ce à quoi semble prétendre une littérature en son ambition, que j'épingle de *lituretarrir*, c'est de s'ordonner d'un mouvement qu'elle appelle scientifique. Il est de fait que dans la science l'écriture a fait merveille, et tout marque que cette merveille n'est pas près de se tarir. Cependant, la science physique va se trouver ramenée à la considération du symptôme dans les faits par la pollution. Il y a déjà des scientifiques qui y sont sensibles par la pollution de ce que du terrestre, on appelle, sans plus de critique, environnement. C'est l'idée de Uexküll, *Umwelt*, mais *béhaviourisée*, c'est-à-dire complètement crétinisée.

Pour *lituretarrir* moi-même, je fais remarquer que je n'ai fait ici dans le ravinement, image certes, mais aucune métaphore – l'écriture est ce ravinement. Ce que j'ai écrit là y est compris. Quand je parle de jouissance, j'invoque légitimement ce que j'accumule d'auditoire, et pas moins naturellement ce dont je me prive. Ça m'occupe, votre affluence. Le ravinement, je l'ai préparé.

Qu'il y ait inclus dans la langue japonaise, c'est là que je reprends, un effet d'écriture, l'important, c'est ce qui nous y offre ressource de faire exemple à *lituretarrir*.

L'important, c'est que l'effet d'écriture reste attaché à l'écriture. Que ce qui est porteur de l'effet d'écriture y soit une écriture spécialisée en ceci qu'en japonais, cette écriture spécialisée puisse se lire de deux prononciations différentes. En *on-yomi* – je ne suis pas en train de vous jeter de la poudre aux yeux, je vous dirai le moins de japonais possible

– sa prononciation en caractères est distincte de celle qui se fait en *kun-yomi*, qui est la façon dont se dit en japonais ce que le caractère veut dire.

Mais naturellement vous allez vous foutre dedans, c'est-à-dire que, sous le prétexte que le caractère est lettre, vous allez croire que je suis en train de dire qu'en japonais les épaves du signifiant courent sur le fleuve du signifié. C'est la lettre, et non pas le signe, qui ici fait appui au signifiant, mais comme n'importe quoi d'autre à suivre la loi de métaphore dont j'ai rappelé ces derniers temps qu'elle fait l'essence du langage. C'est toujours d'ailleurs de là où il est, le langage, à savoir du discours, qu'il prend quoi que ce soit au filet du signifiant, donc l'écriture elle-même.

Seulement voilà, elle est promue de là à la fonction d'un référent, aussi essentiel que toutes choses, et c'est ça qui change le statut du sujet. C'est par là qu'il s'appuie sur un ciel constellé et non seulement sur le trait unaire, pour son identification fondamentale. Eh bien, justement, il y en a trop, trop d'appuis, c'est la même chose que de ne pas en avoir. C'est pour ça qu'il prend appui, ailleurs, sur le *Tu*. C'est qu'en japonais, on voit toutes les formes grammaticales pour le moindre énoncé. Pour dire quelque chose, comme ça, n'importe quoi, il y a des manières plus ou moins polies de le dire, selon la façon dont je l'implique dans le *Tu*. Je l'implique si je suis japonais. Comme je ne suis pas japonais, je ne le fais pas, ça me fatiguerait.

Quand vous aurez vu – c'est vraiment à la portée de tout le monde d'apprendre le japonais – que la moindre chose y est sujette aux variations dans l'énoncé, qui sont des variations de politesse, vous aurez appris quelque chose. Vous aurez appris qu'en japonais, la vérité renforce la structure de fiction que j'y dénote, justement, d'y ajouter les lois de la politesse.

Singulièrement, ça semble porter le résultat de ce qu'il n'y ait rien à défendre du refoulé, puisque le refoulé lui-même trouve à se loger de cette référence à la lettre. En d'autres termes, le sujet est divisé par le langage, mais un de ses registres peut se satisfaire de la référence à l'écriture et l'autre de l'exercice de la parole.

C'est sans doute ce qui a donné à mon cher ami Roland Barthes ce sentiment enivré que, de toutes ses bonnes manières, le sujet japonais ne fait enveloppe à rien. Du moins est-ce ce qu'il dit d'une façon que je vous recommande, car c'est une œuvre sensationnelle, *L'Empire des signes*

intitule-t-il ça. Dans les titres, on fait des termes souvent un usage impropre. On fait ça pour les éditeurs. Ce qui veut dire évidemment que c'est l'empire des semblants. Il suffit de lire le texte pour s'en apercevoir.

Le Japonais mythique, le petit Japonais du commun, m'a-t-on dit, la trouve mauvaise, du moins c'est ce que j'ai entendu là-bas. Et en effet, quelque excellent que soit l'écrit de Roland Barthes, j'y opposerai ce que je dis aujourd'hui, à savoir que rien n'est plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant, en ceci d'abord qu'il est le premier de mes godets à être toujours prêt à faire accueil à la jouissance, ou tout au moins, à l'invoquer de son artifice. D'après nos habitudes, rien ne communique moins de soi qu'un tel sujet qui, en fin de compte, ne cache rien. Il n'a qu'à vous manipuler, et je vous assure qu'il ne s'en prive pas. C'est pour moi un délice, car j'adore ça. Vous êtes un élément entre autres du cérémonial où le sujet se compose justement de pouvoir se décomposer.

Le *bunraku*, peut-être certains d'entre vous ont vu ça il y a un certain temps quand ils sont passés à Paris, j'ai été le revoir là-bas, je l'avais déjà vu la première fois. Eh bien, le *bunraku*, c'est là son ressort, fait voir la structure tout ordinaire pour ceux à qui elle donne leurs mœurs elles-mêmes. Vous savez qu'on voit, à côté de la marionnette, exactement à découvert, les gens qui y opèrent. Aussi bien, comme au *bunraku*, tout ce qui se dit dans une conversation japonaise pourrait être lu par un récitant.

C'est là ce qui a dû soulager Barthes. Le Japon est l'endroit où il est le plus naturel de se soutenir d'une interprète. On est tout à fait heureux, on peut se doubler d'une interprète, ça ne nécessite en aucun cas une interprétation. Vous vous rendez compte si j'étais soulagé. Le japonais, c'est la traduction perpétuelle faite langage.

Ce que j'aime, c'est que la seule communication que j'y ai eue, hors les Européens bien sûr, avec lesquels je sais m'entendre selon notre malentendu habituel, la seule que j'ai eue avec un Japonais, c'est aussi la seule qui, là-bas comme ailleurs, puisse être une communication, de n'être pas dialogue, c'est la communication scientifique.

J'ai été voir un éminent biologiste que je ne nommerai pas, en raison des règles de la politesse japonaise, et ça l'a poussé à me montrer ses travaux, naturellement là où ça se fait, au tableau noir. Le fait que, faute d'information, je n'y compris rien, n'empêche nullement ce qu'il a

écrit, ses formules, d'être entièrement valables, valables pour les molécules dont mes descendants se feront sujets sans que j'aie jamais eu à savoir comment je leur transmettrai ce qui rendait vraisemblable qu'avec moi je les classe parmi les êtres vivants.

Une ascèse de l'écriture, ça n'ôte rien aux avantages que nous pouvons prendre de la critique littéraire. Pour fermer la boucle sur quelque chose de plus cohérent, ça me semble, en raison de ce que j'ai déjà avancé, ne pouvoir passer qu'à rejoindre ce *c'est écrit impossible* dont s'instaurera peut-être un jour le rapport sexuel.

12 MAI 1971

VIII

L'HOMME ET LA FEMME ET LA LOGIQUE

L'ombre des Lumières
Le rapport sexuel, impossible à écrire
Homme, essai d'une formule logique
Femme, essai d'une autre formule
Introduction de l'hommein

Si je commence par l'abrupt de ce que j'ai à vous dire, cela pourrait s'exprimer ainsi.

Nous explorons à partir d'un certain discours, en l'occasion le mien, le mien en tant que c'est celui de l'analyste. Disons que ça détermine des fonctions. En d'autres termes, les fonctions ne sont déterminées qu'à partir d'un certain discours. C'est à ce niveau de fonctions déterminées par un certain discours que je peux établir l'équivalence – l'écrit, c'est la jouissance.

Naturellement ce n'est casable qu'à l'intérieur de cette première articulation des fonctions déterminées par un discours. Disons que ces termes tiennent exactement la même place à l'intérieur de ces fonctions.

Ceci est énoncé tout abrupt, pourquoi ? Pour que vous le mettiez à l'épreuve. Vous verrez que ça vous mènera toujours quelque part, et même, de préférence, à quelque chose d'exact.

Ceci ne me dispense pas, bien sûr, du soin de vous y introduire par les voies qui conviennent, à savoir celles, non pas qui le justifient pour moi étant donné d'où je vous parle, mais celles par lesquelles cela peut s'expliquer.

Je suppose – je ne suppose pas forcément – que je m'adresse toujours ici à des analystes, et au reste, c'est bien ce qui fait que mon discours n'est pas facilement suivi. C'est très précisément en tant qu'au niveau du discours de l'analyste, il y a quelque chose qui fait obstacle à un certain type d'inscription.

Cette inscription, c'est pourtant ce que je propose. Cela passera, je l'espère, un point d'où, si l'on peut dire, le discours analytique prenne un nouvel élan.

1

Il s'agit donc de rendre sensible comment la transmission d'une lettre a un rapport avec quelque chose qui est essentiel, fondamental dans l'organisation du discours quel qu'il soit, à savoir la jouissance.

Pour cela, il faut qu'à chaque fois, je vous mette au ton de la chose. Comment le faire ? si ce n'est à rappeler l'exemple de base dont je suis parti.

Il s'agit expressément d'étudier la lettre comme telle, en tant que, je l'ai dit, elle a un effet féminisant. C'est par cela que j'ouvre mes *Écrits*. Cette lettre, je l'ai souligné encore la dernière fois, fonctionne très spécifiquement en ceci, que personne ne sait rien de son contenu, et que, jusqu'à la fin, en fin de compte, personne n'en saura rien.

Elle est très exemplaire. Naturellement, il n'y a qu'au benêt... et encore, je pense que même au benêt, l'idée ne lui est pas venue que cette lettre est quelque chose d'aussi sommaire, d'aussi grossier qu'un message qui porterait le témoignage de ce qu'on appelle communément un rapport sexuel, encore que ce soit écrit par un homme, et il est dit, et c'est souligné, par un Grand, et à une Reine. Il est évident que ce n'est pas cela qui fait un drame. Il est de la tenue d'une Cour, c'est-à-dire de quelque chose de fondé, c'est la meilleure définition qu'on en puisse donner, sur la distribution de la jouissance, il est de la tenue d'une Cour que, dans cette distribution, elle mette le rapport sexuel à son rang, c'est-à-dire, bien évidemment, le plus bas. Personne n'y relève comme notables les services qu'une grande dame peut à ce titre recevoir d'un laquais.

Avec la Reine, bien sûr, et justement parce que c'est la Reine, les choses doivent prendre un autre accent. Mais d'abord, il est posé, ce qui est d'expérience, qu'un homme né est celui qui, si je puis dire, de race, ne saurait prendre ombrage d'une liaison de son épouse qu'à la mesure de sa décence, c'est-à-dire des formes respectées. La seule chose qui pourrait y faire objection est, bien sûr, l'introduction de bâtards dans la lignée, mais ça, après tout, ça peut servir au rajeunissement d'un sang.

Ce cadre, pour ne pas vous être spécialement présentifié dans la société actuelle, n'en est pas moins exemplaire et fondamental pour ce qui est de raisonner des rapports sociaux.

Ici se voit bien qu'il n'y a rien de tel qu'un ordre fondé sur l'artifice pour y faire apparaître cet élément qui, en apparence, est justement celui qui doit paraître irréductible dans le réel, à savoir, la fonction du besoin. Si je vous ai dit qu'il y a un ordre dans lequel il est tout à fait mis à sa place qu'un sujet, si haut placé qu'il soit, se réserve cette part de jouissance irréductible, la part minimale à ne pas pouvoir être sublimée, comme s'exprime expressément Freud, seul un ordre fondé sur l'artefact, j'ai spécifié la Cour, pour autant qu'elle redouble l'artefact de la noblesse de ce second artefact d'une distribution ordonnée de la jouissance, peut décentement donner sa place au besoin. Le besoin expressément spécifié comme tel est le besoin sexuel.

Seulement, si, d'un côté, l'artefact satisfait à une certaine théorisation qui paraît spécifier le naturel, théorisation primaire et, en somme, biologique du rapport sexuel, qui ferait partir d'un besoin ce qui doit en résulter, à savoir la reproduction, nous constatons, d'un autre côté, qu'il laisse évidemment place à ceci, que la reproduction peut aussi bien n'être pas la reproduction légitime, entre guillemets.

Ce besoin, cet irréductible dans le rapport sexuel, on peut admettre, bien sûr, qu'il existe toujours, et Freud l'affirme. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est pas mesurable – au moins il ne peut l'être que dans l'artefact, l'artefact de la relation à l'Autre avec un grand A. Il n'est pas mesurable, et c'est bien cet élément d'indétermination où se signe ce qu'il y a de fondamental, c'est à savoir, très précisément, que le rapport sexuel n'est pas inscriptible, *fondable*, comme rapport.

C'est bien en quoi la lettre dont je pars pour en ouvrir mes *Écrits* se désigne de ce qu'elle est, et de ce en quoi elle indique tout ce que Freud lui-même développe – si elle sert quelque chose qui est de l'ordre du sexe, ce n'est certes pas un rapport sexuel, mais un rapport, disons, sexué. La différence entre les deux est celle-ci.

Ce que Freud démontre, ce qu'il a apporté de décisif, c'est que, par l'intermédiaire de l'inconscient, nous entrevoyons que tout ce qui est du langage a affaire avec le sexe, est dans un certain rapport avec le sexe, mais très précisément en ceci, que le rapport sexuel ne peut, du moins jusqu'à l'heure présente, d'aucune façon s'y inscrire.

La prétendue sexualisation des fonctions qu'on peut appeler subjectives qu'accomplirait la doctrine freudienne, à condition de les situer de l'ordre du langage, consiste essentiellement en ceci, que ce qui devrait résulter du langage, à savoir que la relation sexuelle puisse s'y inscrire d'une façon quelconque, montre précisément, et ceci dans le fait, son échec. Elle n'est pas inscriptible.

Vous voyez déjà là fonctionner quelque chose qui fait partie de cet effet d'écart, de division, qui est celui auquel nous avons affaire régulièrement, toujours, et c'est bien pour cela qu'il faut en quelque sorte vous y former. On retient par exemple que je dis que le rapport sexuel échoue à être énoncé dans le langage. Mais justement, ce n'est pas énoncé que j'ai dit, c'est *inscriptible*. Si je dis *inscriptible*, c'est parce que ce qui est exigible pour qu'il y ait fonction, c'est que, du langage, quelque chose puisse se produire qui est l'écriture expressément, comme telle, de la fonction. C'est à savoir, ce quelque chose que déjà je vous ai plus d'une fois symbolisé de la façon la plus simple, à savoir ceci, F, dans un certain rapport avec x , soit $F(x)$.

Donc, au moment de dire que le langage ne rend pas compte du rapport sexuel, demandons-nous précisément en quoi il n'en rend pas compte. Il n'en rend pas compte en ceci, que de l'inscription qu'il est capable de commenter, il ne peut faire que cette inscription soit ce que je définis comme inscription effective de ce qui serait le rapport sexuel en tant qu'il mettrait en rapport les deux pôles, les deux termes qui s'intituleraient de l'homme et de la femme, en tant que cet homme et cette femme sont des sexes respectivement spécifiés du masculin et du féminin, chez qui, chez quoi ? chez un être qui parle, autrement dit, qui, habitant le langage, se trouve en tirer cet usage qui est celui de la parole.

Ce n'est pas rien que de mettre en avant la lettre dans un certain rapport de la femme avec ce qui, de loi écrite, s'inscrit dans le contexte où la chose se place, du fait qu'elle est, au titre de Reine, l'image de la femme comme conjointe au Roi. Quelque chose est ici improprement symbolisé, et typiquement autour du rapport comme sexuel, et il n'est pas vain qu'il ne puisse être incarné que dans des êtres de fiction.

C'est dans ce contexte que le fait qu'une lettre lui soit adressée prend la valeur que je désigne, celle de signe. Pour m'énoncer dans mes propres propos – *Car ce signe*, dis-je, il s'agit de la lettre, *est bien celui de la femme pour ce qu'elle y fait valoir son être, en le fondant hors de la loi, qui la contient*

toujours, de par l'effet de ses origines, en position de signifiant, voire de fétiche. Il est clair qu'une telle énonciation – qui est pourtant celle dont procède, dirai-je, la révolte de la femme, et qui dit que la loi la contient toujours, de par l'effet de ses origines, en position de signifiant, voire de fétiche – ne saurait, bien entendu, être énoncée hors de l'introduction de la psychanalyse.

Donc, c'est pour autant que le rapport sexuel est, si je puis dire, éta-tisé, c'est-à-dire incarné dans celui du Roi et de la Reine, mettant en valeur, de la vérité, la structure de fiction, que prend fonction, en effet, la lettre, qui se pose sûrement d'être en rapport avec la déficience marquée d'une certaine promotion, en quelque sorte arbitraire et fictive, du rapport sexuel. C'est là que, prenant sa valeur, la lettre pose sa question.

C'est tout de même pour nous une occasion de marquer ici quelque chose. Ne considérez pas que ceci va s'emmancher d'une façon directe sur ce que je viens de rappeler, mais sachez que ces sortes de sauts, de décalages, sont proprement nécessités par le point où je veux vous mener. C'est une occasion de marquer qu'ici se confirme que la vérité ne progresse que d'une structure de fiction. C'est de ce que se prouve quelque part une structure de fiction, laquelle est proprement l'essence même du langage, que quelque chose peut se produire qui est cette sorte d'interrogation, de presse, de serrage, qui met la vérité, si je puis dire, au pied du mur de la vérification. Ce n'est rien d'autre que la dimension de la science.

La voie dont nous voyons que la science progresse se justifie, si je puis dire, par ceci que la part qu'y prend la logique n'est pas mince. Quel que soit le caractère originellement, fondamentalement, foncièrement fictif de ce qui fait le matériel dont s'articule le langage, il est clair qu'il y a une voie de vérification, qui s'attache à saisir où la fiction, si je puis dire, bute, et ce qui l'arrête. Quel que soit ce que nous a permis d'inscrire, et vous verrez tout à l'heure ce que ça veut dire, le progrès de la logique, je veux dire la voie écrite par où elle a progressé, il est clair que cette butée est tout à fait efficace, de s'inscrire à l'intérieur même du système de la fiction. Elle s'appelle la contradiction.

Si la science a apparemment progressé bien autrement que par les voies de la tautologie, cela n'ôte rien à la portée de ma remarque, à savoir que c'est précisément la mise en demeure, portée d'un certain point, à la vérité d'être vérifiable, qui a forcé d'abandonner toutes

sortes d'autres prémisses prétendument intuitives. J'ai suffisamment insisté sur la caractéristique de tout ce qui a frayé la voie à la découverte newtonienne, par exemple. Aucune fiction ne s'avérait satisfaisante, sinon l'une d'entre elles, qui devait précisément abandonner tout recours à l'intuition pour s'en tenir à un certain inscriptible. C'est en quoi nous avons à nous attacher à ce qu'il en est de l'inscriptible dans son rapport à la vérification.

Pour en finir avec ce que j'ai dit de l'effet de la lettre dans *La Lettre volée*, qu'ai-je dit expressément ? C'est qu'elle féminise ceux qui se trouvent être dans une certaine position, celle d'être à son ombre.

C'est là que se touche l'importance de la fonction de l'ombre. Déjà la dernière fois, dans ce que je vous ai énoncé de ce qu'est précisément un écrit, je veux dire de quelque chose qui se présentait sous forme littérale, ou littéraire, j'ai mentionné que l'ombre, pour être produite, a besoin d'une source de lumière. Oui. Mais il ne vous a pas été sensible que, de ce fait, l'*Aufklärung* comporte quelque chose qui garde structure de fiction. Je parle de l'époque historique, qui n'a pas été mince, et dont il nous peut être utile – c'est ici le cas, et c'est ce que je fais – de retracer les voies, ou de les reprendre en elles-mêmes. Ce qui fait la lumière part de ce champ qui se définit lui-même comme étant celui de la vérité. Or, dût-elle même avoir un effet efficace sur ce qui faisait opacité, la lumière, en tant que telle, que ce champ répand à chaque instant, projette une ombre, et c'est cette ombre qui porte effet. C'est en quoi, cette vérité elle-même, nous avons toujours à l'interroger sur sa structure de fiction.

C'est ainsi qu'en fin de compte il ressort que, comme c'est expressément énoncé dans cet écrit, la lettre, ce n'est pas à la femme dont elle porte l'adresse qu'elle satisfait en arrivant à sa destination, mais au sujet, à savoir, pour le redéfinir, à ce qui est divisé dans le fantasme – c'est-à-dire à la réalité en tant qu'engendrée par une structure de fiction.

C'est bien ainsi que se clôt le conte, tout au moins tel que dans un second texte, celui qui est le mien. C'est de là que nous devons partir pour réinterroger plus loin ce qu'il en est de la lettre. Dans la mesure où ceci n'a jamais été fait, je dois, pour le faire, prolonger de même ce discours sur la lettre.

Voilà.

Ce dont il faut partir est tout de même ceci. Ce n'est pas en vain que je vous somme de ne rien manquer de ce qui se produit dans l'ordre de la logique.

Ce n'est certes pas pour que vous vous obligiez, si l'on peut dire, à en suivre les constructions et les détours. Nulle part comme dans ces constructions qui s'intitulent elles-mêmes d'être de *logique symbolique*, n'apparaît mieux le déficit de toute possibilité de réflexion. Je veux dire que rien n'est plus embarrassé, c'est bien connu, n'est-ce pas, que l'introduction d'un traité de logique.

L'impossibilité qu'à la logique de se poser elle-même d'une façon justifiable est quelque chose de tout à fait frappant. C'est à ce titre que se recommande l'expérience de la lecture de ces traités, et ils sont d'autant plus saisissants à mesure qu'ils sont plus modernes, qu'ils sont plus dans l'en-avant de ce qui constitue effectivement un progrès de la logique, du projet de l'inscription de ce qui s'appelle articulation logique. L'articulation de la logique est incapable de se définir elle-même, ni ses buts, ni son principe, ni quoi que ce soit qui ressemble même à une matière. C'est fort étrange, et c'est précisément en ceci que c'est fort suggestif.

C'est bien là ce qui vaudrait de toucher, d'approfondir ce qu'il en est de quelque chose qui ne se situe assurément que du langage. On pourrait peut-être saisir là que, si, dans ce langage, rien de ce qui ne s'avance jamais que maladroitement comme étant, disons, un usage correct de ce langage, ne peut s'énoncer qu'à ne pas pouvoir se justifier – ou ne se justifier que de la façon la plus confuse, par toutes sortes de tentatives qui sont par exemple celles qui consistent à diviser le langage en un langage-objet et un métalangage, ce qui est tout le contraire de ce que démontre la suite, à savoir qu'il n'y a pas moyen un seul instant de parler de ce langage prétendument objet sans user, non pas d'un métalangage, mais bel et bien du langage qui est le langage courant. Mais dans cet échec même peut se dénoncer ce qu'il en est de l'articulation qui précisément a le rapport le plus étroit avec le fonctionnement du langage, c'est-à-dire l'articulation suivante – le rapport sexuel ne peut pas être écrit.

Donc, à ce titre, et à seule fin de faire quelques mouvements qui nous rappellent la dimension dans laquelle nous nous déplaçons, je rappellerai comment d'abord se présente ce qui inaugure le tracé de la logique, à savoir comme logique formelle, et dans Aristote.

Je ne vais pas reprendre pour vous les *Premiers Analytiques*, encore que ce serait très instructif, mais après tout, chacun de vous peut bien se donner la peine d'ouvrir ce texte. Qu'ils se mettent à l'épreuve de cette reprise, qu'ils ouvrent donc les *Premiers Analytiques*, et ils y verront ce qu'est le syllogisme. Le syllogisme, il faut bien en partir, du moins est-ce là que je reprends les choses, puisque, à notre avant-dernière rencontre, c'est là-dessus que j'ai terminé.

Je ne veux pas le reprendre en l'exemplifiant de toutes les formes de syllogisme, car pour ceci le temps nous limite. Qu'il nous suffise de mettre en valeur rapidement ce qu'il en est de l'universelle et de la particulière, et dans leur forme tout simplement affirmative.

Je vais prendre le syllogisme dit *darii*, c'est-à-dire fait d'une universelle affirmative et de deux particulières, et vous rappeler tout ce qu'il en est d'une certaine façon de présenter les choses. C'est simplement que rien ici ne peut fonctionner que de substituer dans la trame du discours, que de substituer au signifiant le trou fait de le remplacer par la lettre. Si nous énonçons ceci, pour employer les termes d'Aristote, *Tout homme est bon*, le *Tout homme* est de l'universel, et je vous ai assez préparés à entendre ceci, que l'universel n'a, pour tenir, besoin de l'existence d'aucun homme. *Tout homme est bon* peut vouloir dire qu'il n'y a d'homme que bon, tout ce qui n'est pas bon n'est pas homme. Deuxième articulation, *Quelques animaux sont des hommes*. Troisième articulation, qui s'appelle conclusion, la seconde étant la mineure, *Quelques animaux sont donc bons*.

Il est clair que ceci ne tient que de l'usage de la lettre, pour la raison que, sauf à les supporter d'une lettre, il n'y a pas d'équivalence entre le *Tout homme*, sujet de l'universelle, qui ici joue le rôle de ce qu'on appelle le moyen terme, et ce même moyen terme à la place où il est employé comme attribut, à savoir dans la proposition *Quelques animaux sont des hommes*. À la vérité, cette distinction, qui mérite d'être faite, demande néanmoins beaucoup de soins.

L'homme de *Tout homme*, quand il est le sujet, implique une fonction d'une universelle qui ne lui donne pour support très précisément que son statut symbolique, à savoir que quelque chose s'énonce l'*homme*.

Sous les espèces de l'attribut, et pour soutenir que quelques animaux soient des hommes, il convient, bien sûr, c'est la seule chose qui les distingue, d'énoncer que ce que nous appelons *homme* chez l'animal est bien précisément cette espèce d'animal qui se trouve habiter le langage. À ce moment-là, il est justifiable de poser que l'homme est bon. C'est une limitation.

En effet, sur quoi peut se fonder que l'homme soit bon ? Il a été mis en évidence depuis longtemps, et d'avant Aristote, que l'idée du *bon* ne saurait s'instaurer que du langage. Pour Platon, en revanche, l'Idée est au fondement du langage. Puisque, pour lui, le langage, c'est le monde des Idées, il n'y a pas de langage, pas d'articulation possible sans l'Idée primaire du bien.

Il est tout à fait possible d'interroger autrement ce qu'il en est du *bon* dans le langage. Dans ce cas, vous avez simplement à déduire les conséquences qui résulteront pour la position universelle de ceci, que l'homme est bon. Comme vous le savez, c'est ce que fait Meng-tzu, que je n'ai pas avancé pour rien ici dans mes dernières conférences.

Bon, qu'est-ce à dire ? Bon à quoi ? Ou est-ce simplement dire, comme ça se dit depuis quelque temps, *Vous êtes bon* ? Si ce changement d'accent a pu être pris quant à l'usage du mot *bon*, c'est peut-être bien en effet que les choses en sont venues à un certain point dans la mise en question de ce qui est vérité et aussi bien discours. Bon, pas besoin de spécifier – bon pour le service, bon pour aller au casse-pipe, c'est trop en dire. Le *Vous êtes bon* a sa valeur absolue. En fait, c'est ça, le lien central qu'il y a du bon au discours. Dès que vous habitez un certain type de discours, vous êtes bon pour qu'il vous commande.

C'est bien en cela que nous sommes conduits à la fonction du signifiant maître, dont j'ai souligné qu'il n'est pas inhérent en soi au langage, et que le langage ne rend possible qu'un certain nombre déterminé de discours. Pour ce qui est du moins de tous ceux que je vous ai articulés spécialement l'année dernière, aucun n'élimine la fonction du signifiant maître.

Dans ces conditions, dire que quelques animaux sont bons n'est évidemment pas du tout une conclusion simplement formelle. C'est en cela que je soulignai tout à l'heure que l'usage de la logique, quoi qu'elle-même puisse énoncer, n'est pas du tout à réduire à une tautologie. Que quelques animaux soient bons ne se limite pas à ceux qui

sont des hommes, comme l'implique l'existence de ceux qu'on appelle les animaux domestiques. Et ce n'est pas pour rien que j'ai souligné depuis un temps qu'on ne peut pas dire qu'ils n'aient pas l'usage de la parole. Si leur manque le langage, et bien plus les ressorts du discours, ça ne les rend pas pour autant moins sujets à la parole. C'est même ce qui les distingue, et les fait moyens de production.

Cela, comme vous le voyez, nous ouvre une porte qui nous mènerait un tout petit peu plus loin. Je livre à votre méditation que, dans les commandements dits du Décalogue, la femme est assimilée aux susdits sous la forme suivante – *Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son bœuf, ni son âne*. Cette énumération est très précisément celle des moyens de production. Ceci n'est pas pour vous donner l'occasion de ricaner, mais de réfléchir, en rapprochant ce que je vous fais remarquer là en passant, de ce qu'autrefois, j'avais bien voulu dire de ce qui s'exprimait dans les commandements, à savoir, rien d'autre que les lois de la parole, ce qui limite leur intérêt. Mais il est très important justement de limiter l'intérêt des choses pour savoir pourquoi, vraiment, elles portent.

Cela étant dit, ma foi, comme j'ai pu, c'est-à-dire par un frayage qui est comme d'habitude, n'est-ce pas, celui que je suis forcé de faire comme le grand A renversé, la tête de buffle, je passe à l'étape suivante, à savoir ce que nous permet d'inscrire le progrès de la logique.

Vous savez qu'il est arrivé quelque chose qui d'ailleurs est très, très beau. Il y a quelque chose comme un peu plus de deux mille ans après le premier essai fait par le moyen des trous portés à la bonne place, à savoir par le remplacement des termes par des lettres, des termes dits majeur, mineur, et des moyens termes, les termes dits majeur et mineur étant des propositions, il est arrivé une réinscription de l'essai. Vous savez qu'avec la logique inaugurée par de Morgan et Boole, inaugurée seulement par eux et non pas poussée à son dernier point, nous sommes arrivés aux formules dites des quantificateurs.

Je vais écrire rapidement au tableau, et je reviens.



Distribution des quantificateurs

Je viens de faire ces petits ronds pour vous montrer que la barre ne passe pas entre les deux $F(x)$, ce qui ne voudrait absolument rien dire, mais qu'elle est liée uniquement au $F(x)$ qui est en dessous, et signifie sa négation. L'heure s'avance plus que je ne le devinais, ce qui va peut-être me forcer d'abréger un petit peu.

C'est le progrès de la mathématique, c'est de ce que la mathématique soit arrivée par l'algèbre à s'écrire entièrement, que l'idée a pu venir de se servir de la lettre pour autre chose que pour faire des trous, c'est-à-dire pour écrire autrement nos quatre espèces de propositions, en tant qu'elles sont centrées du *Tout* et du *Quelques*, à savoir de mots dont il ne serait vraiment pas difficile de vous montrer quelles ambiguïtés ils supportent. L'opération d'inscription complète a permis, suggéré, a eu pour fruit que l'on a considéré et écrit que ce qui se présentait d'abord comme sujet, nous pouvions le prendre pour équivalent à *Tout x*, à condition de l'affecter de ce grand A renversé, et que, dès lors, il s'agissait de savoir dans quelle mesure un certain *Tout x* pouvait satisfaire à un rapport de fonction.

Je n'ai pas besoin ici de souligner – mais je vais le faire pourtant, sans quoi tout ceci paraîtrait vide – que la chose a son plein sens en mathématique. En tant que nous restons dans la lettre où gît le pouvoir de la mathématique, ce x de droite, en tant qu'il est inconnu, peut légitimement être posé, ou ne pas l'être, comme pouvant trouver sa place dans ce qui se trouve être la fonction qui lui répond, c'est à savoir, là où ce même x est pris comme variable.

Pour aller vite, parce que l'heure avance, je vais l'illustrer.

J'ai souligné que le x qui est à gauche, dans le $\forall x$ nommément, est une inconnue. Prenons par exemple la racine d'une équation du second degré. Puis-je écrire que, pour toute racine d'une équation du second degré, elle peut s'inscrire dans la fonction F qui définit le x comme variable, cette fonction étant celle dont s'instituent les nombres réels ?

À l'intention de ceux pour qui tout cela serait vraiment un langage jamais entendu, je souligne que les nombres réels, c'est, en tous les cas pour ceux-là, tous les nombres qu'ils connaissent, y compris les nombres irrationnels, même s'ils ne savent pas ce que c'est. Qu'ils sachent simplement qu'avec les nombres réels, enfin, on en a fini, on leur a donné un statut. Comme ils ne soupçonnent pas ce que c'est que

les nombres imaginaires, je ne l'indique que pour leur donner l'idée qu'il vaut la peine de faire une fonction des nombres réels.

Bon. Il est tout à fait clair qu'il n'est pas vrai que l'on puisse dire que toute racine de l'équation du second degré satisfasse à la fonction dont se fondent les nombres réels, tout simplement parce qu'il y a des racines de l'équation du second degré qui sont des nombres imaginaires, qui ne font pas partie de la fonction des nombres réels.

Ce que je veux vous souligner, c'est qu'avec ça, on croit en avoir assez dit. Eh bien, non. On n'en a pas assez dit, aussi bien pour ce qui est des rapports de *Tout x* que du rapport qu'on croit pouvoir substituer au *Quelques*. Il existe des racines de l'équation du second degré qui satisfont à la fonction du nombre réel, et il existe aussi des racines de l'équation du second degré qui n'y satisfont pas. Mais dans un cas comme dans l'autre, nous ne pouvons nullement voir dans ce qui en résulte la transposition purement formelle, l'homologie complète des universelles et des particulières affirmatives et négatives respectivement.

On dit que la fonction n'est pas toujours vraie. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire, qu'une fonction n'est pas vraie? Du moment que vous écrivez une fonction, elle est ce qu'elle est, cette fonction, même si elle déborde de beaucoup la fonction des nombres réels. Cela veut dire que, concernant l'inconnue que constitue la racine de l'équation du second degré, je ne peux pas écrire, pour l'y loger, la fonction des nombres réels, ce qui est bien autre chose que l'universelle négative, dont les propriétés étaient d'ailleurs déjà bien faites pour nous la faire mettre en suspens, comme je l'ai assez souligné en son temps.

Il en est exactement de même au niveau d'*Il existe un x*. Il existe certaines racines de l'équation du second degré à propos desquelles je peux écrire la fonction dite des nombres réels en disant qu'elles y satisfont, il en est d'autres à propos desquelles je ne peux pas écrire la fonction des nombres réels. Ce n'est pas nier pour autant la fonction des nombres réels

Eh bien, c'est ça qui va nous introduire dans la troisième étape, à laquelle tout ce que je viens de vous dire aujourd'hui est fait pour vous introduire.

Comme vous l'avez bien vu, à me fier au souvenir de ce qu'il s'agit de réarticuler, j'ai glissé tout naturellement à écrire que la fonction, avec sa petite barre au-dessus, symbolisait quelque chose de tout à fait inepte au regard de ce que j'avais effectivement à dire.

Vous avez peut-être remarqué qu'il ne m'est même pas venu l'idée, au moins jusqu'à présent, ni à vous non plus, que la barre de la négation avait peut-être quelque chose à faire, à dire, dans la colonne, non pas de droite, mais de gauche. Essayons. Quel parti peut-on en tirer ?

Qu'est-ce qu'on peut avoir à dire à propos de ceci, que la fonction ne varierait pas, appelons-la Φx , comme par hasard, tout en mettant sur le \forall , ce que nous n'avons jamais eu à faire jusqu'à présent, la barre de la négation ? Elle peut être dite ou bien écrite.

Commençons par la dire – Ce n'est pas de tout x que la fonction Φ de x peut s'inscrire. Ce n'est pas d'un x existant que la fonction Φ de x peut s'écrire.

$$\overline{\forall x}.\Phi x$$

Négation du quantificateur universel

$$\overline{\exists x}.\Phi x$$

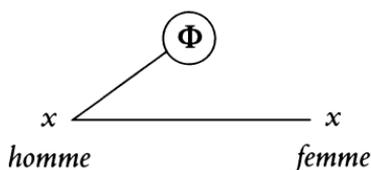
Négation du quantificateur existentiel

Voilà. Je n'ai encore pas dit si c'était inscriptible ou pas. Mais à m'exprimer comme cela, j'énonce quelque chose qui n'a de référence que l'existence de l'écrit. Pour tout dire, il y a un monde entre les deux négations. L'une fait que je ne l'écris pas, que je l'exclus. Comme s'est exprimé autrefois quelqu'un qui était un grammairien assez fin, c'est forclusif. La fonction ne sera pas écrite. Je ne veux rien en savoir. L'autre est discordantiel. Ce n'est pas en tant qu'il y aurait un *pour tout* x , $\forall x$, que je peux écrire ou ne pas écrire Φx . Ce n'est pas en tant qu'il existe un x , $\exists x$, que je peux écrire ou ne pas écrire Φx .

Ceci est très proprement ce qui nous met au cœur de l'impossibilité d'écrire ce qu'il en est du rapport sexuel.

En effet, après que, concernant ce rapport, avaient subsisté pendant des temps les structures de fiction bien connues, en particulier, celles sur lesquelles reposent toutes les religions, nous en sommes venus, de par l'expérience analytique, à la fondation de ceci, que ce rapport ne va pas sans tiers terme, lequel est à proprement parler le phallus.

Bien entendu, j'entends, si je puis dire, une certaine comprenette se formuler que ce tiers terme, ça va tout seul. Justement, il y a un tiers terme, c'est pour ça qu'il doit y avoir un rapport. C'est très difficile d'imager ça, de montrer qu'il y a quelque chose d'inconnu qui est là, l'homme, qu'il y a quelque chose d'inconnu qui est là, la femme, et que le tiers terme, en tant que tiers terme, est très précisément caractérisé par ceci, c'est que, justement, il n'est pas un médium.



La caractéristique du tiers terme

Si on le relie à l'un des deux termes, le terme de l'homme par exemple, on peut être certain qu'il ne communiquera pas avec l'autre, et inversement. C'est spécifiquement ce qui est la caractéristique du tiers terme.

Si même on a inventé un jour la fonction de l'attribut, pourquoi cela ne serait-il pas en rapport, dans les premiers pas ridicules de la structure du semblant, avec l'idée que tout homme est phallique, toute femme ne l'est pas ? Or, ce qui est à établir est bien autre chose. C'est que *quelque homme* l'est, à partir de ceci, qu'exprime ici la seconde formule, que ce n'est pas en tant que particulier qu'il l'est.

L'homme est fonction phallique en tant qu'il est *tout homme*. Mais comme vous le savez, il y a les plus grands doutes à porter sur le fait que le *tout homme* existe. C'est cela, l'enjeu – il ne peut l'être qu'au titre de *touthomme*, c'est-à-dire d'un signifiant, rien de plus.

Pour la femme, en revanche, l'enjeu est exactement le contraire, je vous l'ai dit. C'est ce qu'exprime l'énoncé discordantiel du haut, celui

que je n'ai écrit que sans l'écrire, si je puis dire – puisque je vous souligne qu'il s'agit d'un discordantiel, qui ne se soutient que de l'énoncer. Ça dit que *La femme* ne peut remplir sa place dans le rapport sexuel, elle ne peut l'être, qu'au titre d'*une femme*. Comme je l'ai fortement accentué, il n'y a pas de *toute femme*.

Ce que j'ai voulu aujourd'hui frayer, vous illustrer, c'est que la logique porte la marque de l'impasse sexuelle. À la suivre dans son mouvement, dans son progrès, c'est-à-dire dans le champ où elle paraît avoir le moins affaire avec ce qui est en jeu dans ce qui s'articule de notre expérience, l'expérience analytique, vous y retrouverez les mêmes impasses, les mêmes obstacles, les mêmes béances, et, pour tout dire, la même absence de fermeture d'un triangle fondamental.

Je m'étonne que le temps ait avancé si vite, avec ce que j'avais à vous frayer aujourd'hui, et que je doive maintenant m'interrompre. Dès avant que nous nous revoyions le deuxième mercredi du mois de juin, je pense qu'il vous sera peut-être facile de vous apercevoir vous-mêmes de la convenance de ce que je vous ai apporté.

Il en résulte par exemple que rien ne peut être fondé du statut de l'homme, vu de l'expérience analytique, qu'à faire artificiellement, mythiquement, le *touthomme* avec celui, présumé, le père mythique, du *Totem et Tabou*, à savoir celui qui est capable de satisfaire à la jouissance de toutes les femmes.

Mais inversement, ce sont les conséquences dans la position de la femme de ceci, que ce n'est qu'à partir d'être *une femme* qu'elle puisse s'instituer dans ce qui est inscriptible de ne pas l'être, c'est-à-dire qui est restant béant de ce qu'il en est du rapport sexuel. D'où il arrive ceci, si lisible dans la fonction combien précieuse des hystériques, qu'elles sont celles qui, sur ce qu'il en est du rapport sexuel, disent la vérité.

On voit mal comment aurait pu se frayer la voie de la psychanalyse si nous ne les avions pas eues. Que la névrose, qu'une névrose tout au moins – je le démontrerai également pour l'autre – ne soit strictement que le point où s'articule la vérité d'un échec, qui n'est pas moins vrai partout ailleurs que là où la vérité est dite, c'est de là que nous devons partir pour donner son sens à la découverte freudienne.

Ce que l'hystérique articule, c'est bien sûr que, pour ce qui est de faire le *touthomme*, elle en est aussi capable que le *touthomme* lui-même, à savoir par l'imagination. Donc, de ce fait, elle n'en a pas besoin. Mais si

par hasard ça l'intéresse, le phallus – à savoir ce dont elle se conçoit comme châtrée, comme Freud l'a assez souligné –, par le progrès du traitement analytique, elle n'en a que faire, puisque cette jouissance, il ne faut pas croire qu'elle ne l'a pas de son côté. Si par hasard le rapport sexuel l'intéresse, il faut qu'elle s'intéresse à cet élément tiers, le phallus. Et comme elle ne peut s'y intéresser que par rapport à l'homme, en tant qu'il n'est pas sûr qu'il y en ait même un, toute sa politique sera tournée vers ce que j'appelle en avoir *au moins un*.

Cette notion de l'*au moins un*, c'est là-dessus, mon Dieu, que je termine, parce que l'heure m'indique la limite. Vous verrez que j'aurai par la suite à la mettre en fonction avec ce que vous voyez là déjà articulé, à savoir la fonction de l'*un en peluce*, qui, d'ailleurs, n'est pas ici tel que je l'ai écrit la dernière fois. Ce n'est pas pour rien que je l'ai écrit ainsi, je pense que cela peut tout de même, pour certains, soulever certains échos.

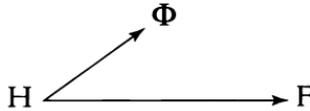


Schéma de l'hommoizn

L'*au moins un* comme fonction essentielle du rapport en tant qu'il situe la femme par rapport au point ternaire clé de la fonction phallique, nous l'écrirons de cette façon – parce que cette fonction est inaugurale, inaugurale d'une dimension qui est celle sur laquelle j'ai insisté pour un discours qui ne serait pas du semblant – l'*hommoizn*.

UN HOMME ET UNE FEMME
ET LA PSYCHANALYSE

Je vais m'étendre aujourd'hui sur quelque chose que j'ai pris soin d'écrire. Je ne dis pas ça simplement comme ça, à la cantonade. Que j'ai écrit n'est pas superflu.

Je me permettrai éventuellement de ronronner quelque chose à propos de tel terme de l'écrit, mais si vous avez suffisamment entendu ce que j'ai abordé cette année de la fonction de l'écrit, je n'aurai pas besoin de justifier plus, si ce n'est dans le fait, en acte. Il n'est pas indifférent en effet que ce que je vais dire maintenant soit écrit. Ça n'a pas du tout la même portée si je vous dis que *j'ai écrit* ou *je vous ai écrit*.

Un homme et une femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non. Ils peuvent comme tels s'entendre crier.

Ce serait un badinage si je ne vous l'avais pas écrit. *Écrit* suppose, au moins soupçonné de vous, au moins de certains d'entre vous, ce qu'en un temps j'ai dit du cri. Je ne peux y revenir.

Cela arrive, qu'ils crient, dans le cas où ils ne réussissent pas à s'entendre autrement, c'est-à-dire sur une affaire qui est le gage de leur entente. Ces affaires ne manquent pas, y compris l'occasion, c'est la meilleure, l'entente au lit.

Ces affaires ne manquent donc pas, certes, et c'est en cela qu'elles manquent quelque chose, à savoir que s'entendre comme homme, comme femme, ce qui voudrait dire sexuellement, l'homme et la femme ne s'entendraient-ils ainsi qu'à se taire ? Il n'en est même pas question, car l'homme, la femme n'ont aucun besoin de parler pour être pris dans un discours. Comme tels, du même terme que celui que j'ai dit tout à l'heure, ils sont des faits de discours.

Le sourire ici suffirait, semble-t-il, à avancer qu'ils ne sont pas que ça. Sans doute, qui ne l'accorde ? Mais qu'ils soient ça aussi, effets de discours, fige le sourire, et ce n'est qu'ainsi, figé par cette remarque,

qu'à son sens le sourire sur les statues archaïques. L'infatuation, elle, ricane.

C'est donc dans un discours que les étant hommes et femmes, naturels si l'on peut dire, ont à se faire valoir comme tels.

Il n'est discours que de semblant. Si cela ne s'avouait pas de soi, j'ai dénoncé la chose, j'en rappelle l'articulation. Le semblant ne s'énonce qu'à partir de la vérité. Sans doute n'évoque-t-on jamais la vérité dans la science. Ce n'est pas là raison de nous faire plus de souci. Elle se passe bien de nous. Pour qu'elle se fasse entendre, il lui suffit de dire *Je parle*, et on l'en croit parce que c'est vrai. Qui parle, parle. Il n'y a d'enjeu – je rappelle ce que j'ai dit du pari en l'illustrant de Pascal –, il n'y a d'enjeu que de ce qu'elle dit. Comme vérité, elle ne peut dire que le semblant sur la jouissance, et c'est sur la jouissance sexuelle qu'elle gagne à tous les coups.

À l'usage éventuel de ceux qui ne sont pas venus les dernières fois, je voulais remettre ici au tableau les figures algébriques dont j'ai cru pouvoir ponctuer ce dont il s'agit concernant le coinçage auquel on est amené, d'écrire ce qui concerne le rapport sexuel.

$$\overline{\forall x}.\Phi x \quad \overline{\exists x}.\Phi x$$

Formules de la femme et de l'homme

Ce sont des deux barres, dites de négation, mises sur les symboles qui sont à gauche, \forall et \exists , que se situe respectivement, au regard de ce dont il s'agit, tout ce qui est capable de répondre au semblant de la jouissance sexuelle. Les deux barres sont ici telles que, justement, elles ne sont pas à écrire, puisque ce qui ne peut pas s'écrire, on ne l'écrit pas, tout simplement.

On peut dire qu'elles ne sont pas à écrire, parce que ce n'est pas de *tout x* que puisse être posée la fonction Φ de x . C'est de ce *ce n'est pas de tout x* que se pose la femme.

Il n'existe pas de x tel qu'il satisfasse à la fonction dont se définit la variable, d'être la fonction de Φx . Qu'il n'en existe pas, c'est de cela que se formule ce qu'il en est de l'homme, du mâle, j'entends. Mais, juste-

ment, la négation n'a ici que la fonction dite de la *Verneinung*, c'est-à-dire qu'elle ne se pose qu'à avoir d'abord avancé qu'il existe *quelque homme*, tandis que c'est par rapport à *toute femme* qu'une femme se situe. C'est un rappel. Cela ne fait pas partie de l'écrit que je reprends.

Vous faites bien en effet de prendre des notes, je vois que c'est assez répandu. Le seul intérêt de l'écrit, c'est que, par après, vous ayez à vous situer par rapport à lui.

On fera bien de me suivre dans ma discipline du nom, n.o.m. J'aurai à y revenir, spécialement la prochaine fois, qui sera la séance dont nous concluons l'année. Le propre du nom, c'est d'être nom propre, même pour un tombé entre autres à l'usage de nom commun, ce n'est pas temps perdu que de lui retrouver un emploi propre. Mais quand un nom est resté assez propre, n'hésitez pas, prenez exemple sur moi, et appelez la chose par son nom, *la chose freudienne* par exemple, comme j'ai fait, vous le savez, du moins j'aime à l'imaginer. J'y reviendrai la prochaine fois.

Nommer quelque chose, c'est un appel. Aussi bien dans ce que j'ai écrit, la chose en question, freudienne, se lève et fait son numéro. Ce n'est pas moi qui le lui dicte. Ce serait même de tout repos – de ce repos dernier au semblant de quoi tant de vies s'astreignent – si je n'étais pas comme homme, masculin, exposé là sous le vent de la castration. Relisez mon texte.

Elle, la vérité, mon imbaissable partenaire, elle est certes dans le même vent. Elle le porte même – être dans le vent, c'est ça. Mais ce vent ne lui fait ni chaud ni froid, pour la raison que la jouissance, c'est très peu pour elle, puisque la vérité, c'est qu'elle la laisse au semblant.

Ce semblant a un nom, lui aussi, repris du temps mystérieux de ce que s'y jouassent les mystères, rien de plus, où il nommait le savoir supposé à la fécondité et, comme tel, offert à l'adoration sous la figure d'un semblant d'organe.

Ce semblant, dénoncé par la vérité pure, est, il faut le reconnaître, assez *phalle*, assez intéressé dans ce qui pour nous s'amorce par la vertu du coït, à savoir la sélection des génotypes, avec la reproduction du phénotype et tout ce qui s'ensuit, assez intéressé donc pour mériter le nom antique du phallus.

Il est clair que l'héritage qu'il couvre se réduit maintenant à l'acéphalie de cette sélection, soit à l'impossibilité de subordonner la jouis-

sance dite sexuelle à ce qui, *sub rosa*, spécifierait le choix de l'homme et de la femme pris comme porteurs chacun d'un lot précis de génotypes, puisque, au meilleur cas, c'est le phénotype qui guide ce choix.

À la vérité, c'est le cas de le dire, un nom propre, car c'en est encore un, le phallus, n'est tout à fait stable que sur la carte où il désigne un désert. Ce sont les seules choses qui sur la carte ne changent pas de nom. Il est remarquable que même les déserts produits au nom d'une religion, ce qui n'est pas rare, ne soient jamais désignés du nom qui fut pour eux dévastateur. Un désert ne se rebaptise qu'à être fécondé.

Ce n'est pas le cas pour la jouissance sexuelle, que le progrès de la science ne semble pas conquérir au savoir.

C'est par contre du barrage qu'elle constitue à l'avènement du rapport sexuel dans le discours que sa place s'y est évidée jusqu'à devenir, dans la psychanalyse, évidente. Telle est, au sens qu'a ce mot dans le pas logique de Frege, *die Bedeutung des Phallus*.

C'est bien pourquoi – j'ai mes malices – c'est en allemand, parce qu'en Allemagne, que j'ai porté le message à quoi répond dans mes *Écrits* ce titre, et ce, au nom du centenaire de la naissance de Freud. Il fut beau de toucher, en ce pays élu pour qu'y résonne ce message, la sidération qu'il produisit. Vous ne pouvez pas en avoir une idée, maintenant que vous vous baladez tous avec un machin comme ça sous le bras. À ce moment-là, ça faisait un effet, *die Bedeutung des Phallus*. Dire que je m'attendais à ça ne serait rien dire, au moins dans ma langue.

Ma force est de savoir ce qu'attendre signifie. Pour la sidération en question, je ne mets pas ici dans le coup les vingt-cinq ans de crétinisation raciale. Ce serait consacrer que les vingt-cinq ans triomphent partout.

Plutôt insisterai-je sur ce que *die Bedeutung des Phallus* est, en réalité, un pléonasmе. Il n'y a pas dans le langage d'autre *Bedeutung* que le phallus.

Le langage, dans sa fonction d'existant, ne connote en dernière analyse que l'impossibilité de symboliser le rapport sexuel chez les êtres qui l'habitent, ce langage, en raison de ce que c'est de cet habitat qu'ils tiennent la parole. Et qu'on n'oublie pas ce que j'ai dit, que, dès lors, la parole n'est pas leur privilège, à ces êtres qui l'habitent, mais qu'ils

évoquent la parole dans tout ce qu'ils dominent par l'effet du discours. Ça commence à ma chienne, par exemple, celle dont j'ai longtemps parlé, et ça va très, très loin.

Le silence éternel, comme disait l'autre, *des espaces infinis* n'aura pas duré plus qu'un instant, comme beaucoup d'autres éternités. Ça parle vachement dans la zone de la nouvelle astronomie, celle qui s'est ouverte tout de suite après ce menu propos de Pascal.

C'est de ce que le langage n'est constitué que d'une seule *Bedeutung* qu'il tire sa structure, laquelle consiste en ce qu'on ne puisse, de ce qu'on l'habite, en user que pour la métaphore, d'où résultent toutes les insanités mythiques dont vivent ses habitants, et pour la métonymie, dont ils prennent le peu de réalité qui leur reste, sous la forme du plus-de-jour.

Or, ceci que je viens de dire ne se signe que dans l'histoire, et à partir de l'apparition de l'écriture, laquelle n'est jamais simple *inscription*, fût-ce dans les apparences de ce qui se promet de l'audiovisuel. L'écriture n'est jamais, depuis ses origines jusqu'à ses derniers protéismes techniques, que quelque chose qui s'articule comme os dont le langage serait la chair. C'est bien en cela qu'elle démontre que la jouissance, la jouissance sexuelle, n'a pas d'os, ce dont on se doutait par les mœurs de l'organe qui en donne chez le mâle parlant la figure comique.

Mais l'écriture, elle, pas le langage, l'écriture donne os à toutes les jouissances qui, de par le discours, s'avèrent s'ouvrir à l'être parlant. Leur donnant os, elle souligne ce qui était certes accessible, mais masqué, à savoir que le rapport sexuel fait défaut au champ de la vérité, en ce que le discours qui l'instaure ne procède que du semblant – à ne frayer la voie qu'à des jouissances qui parodient – c'est le mot propre – celle qui y est effective, mais qui lui demeure étrangère.

Tel est l'Autre de la jouissance, à jamais inter-dit, celui dont le langage ne permet l'habitation qu'à le fournir – pourquoi n'emploierais-je pas cette image ? – de scaphandres.

Peut-être que ça vous dit quelque chose, cette image, hein ? Il y en a tout de même quelques-uns d'entre vous qui ne sont pas assez occupés par la fonction de syndicat pour être tout de même émus de nos exploits lunaires. Il y a longtemps que l'homme rêve à la lune. Il y a mis le pied maintenant.

Pour bien se rendre compte de ce que ça veut dire, ce passage, il faut faire comme j'ai fait avant de revenir du Japon. C'est là qu'on se rend compte que rêver à la lune, c'était vraiment une fonction. Un personnage dont je ne dirai pas le nom, car je ne veux pas faire ici de l'érudition, est encore là, enfermé. C'est exactement lui. On se rend compte de ce que ça veut dire, *persona* – c'est la personne même, c'est son masque, qui est là enfermé dans une petite armoire japonaise, on le montre aux visiteurs. On sait que c'est lui, et que l'endroit à l'y mettre se montre là. Cela se trouve à Kyoto, dans un endroit qui s'appelle le Pavillon d'Argent. Il rêvait à la lune. Nous aimons à croire qu'il la contemplait assez phalliquement, quoique ça nous laisse tout de même dans l'embarras. On ne se rend plus bien compte. Pour se tirer de cet embarras, il faut comprendre que la trace de pied sur la lune, c'est l'accomplissement du signifiant de A barré de mon graphe, $S(\bar{A})$.

Tout cela est un badinage. C'est un badinage signal, signal pour moi, qui m'avertit que je frôle le structuralisme. Si je suis forcé de le frôler, naturellement, c'est pas de ma faute. Je m'en déchargerai, c'est à vous de juger, sur la situation que je subis, et que j'épinglerai de quelque chose qui ne va pas vous apparaître tout de suite, mais que j'aurai à dire d'ici qu'on se quitte, dans huit jours, c'est à savoir le refus de la performance. C'est une maladie, une maladie d'époque, sous les fourches de laquelle il faut bien passer, puisque ce refus constitue le culte de la compétence. C'est-à-dire de la certaine idéalité dont je suis réduit avec, d'ailleurs, beaucoup du champ de la science, à m'autoriser devant vous.

Le résultat – ce sont des anecdotes, n'est-ce pas –, mes *Écrits*, après qu'on en a traduit un en anglais, *Fonction et champ de la parole et du langage*, par *The Language of the Self*, je viens d'apprendre qu'en espagnol on aura aussi quelque chose dans ce genre-là, *Aspects structuralistes de Freud*. Enfin, laissons.

La compétence néglige que c'est dans l'incompétence qu'elle prend assiette, à se proposer sous forme d'idéalité à son culte. C'est comme ça qu'elle va aux concessions, et je vais vous en donner un exemple. La phrase par laquelle j'ai commencé, *l'homme et la femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non*, eh bien, voilà, c'était pour vous dorer la pilule. Mais la pilule, ça n'arrange rien.

La notion forgée du terme de structuralisme tente de prolonger la

délégation – faite un temps à certains spécialistes, les spécialistes de la vérité – d'un certain vide qui s'aperçoit dans la raréfaction de la jouissance.

C'est cela qu'avait relevé sans faille l'existentialisme, après que la phénoménologie, bien plus faux jeton, avait jeté le gant dans ses exercices respiratoires. Elle occupait les lieux laissés déserts par la philosophie parce que ce n'était pas des lieux appropriés. Actuellement, ils sont tout juste bons au mémorial de la contribution de la philosophie, qui n'est pas mince, au discours du maître qu'elle a définitivement stabilisé de l'appui de la science.

Marx ou pas, et qu'il l'ait balancée sur les pieds ou sur la tête, la philosophie, il est certain que la philosophie en tout cas, elle, n'était pas assez phalle.

Qu'on ne compte pas sur moi pour structuraliser l'affaire de la vie impossible, comme si ce n'était pas de là qu'elle avait chance, la vie, de faire la preuve de son réel.

Ma prosopopée esbaudissante du *Je parle* dans l'écrit cité tout à l'heure, *La chose freudienne*, pour être mise au compte, rhétorique, d'une vérité en personne, ne me fait pas choir là d'où je la tire.

Rien n'est dit là que ce que parler veut dire – la division sans remède de la jouissance et du semblant. La vérité, c'est de jouir à faire semblant, et de n'avouer en aucun cas que la réalité de chacune de ces deux moitiés ne prédomine qu'à s'affirmer d'être de l'autre, soit à mentir à jets alternés. Tel est le mi-dit de la vérité.

Son astronomie est équatoriale, soit déjà tout à fait périmée quand elle naquit du couple nuit-jour.

Une astronomie, ça ne s'arraisonne que de se soumettre aux saisons, à s'assaisonner. Ceci est une allusion à l'astronomie chinoise, qui, elle, était équatoriale, et n'a rien donné.

La chose dont il s'agit, ce n'est pas sa compétence de linguiste, et pour cause, qui à Freud en a tracé les voies. Ce que je rappelle, moi, c'est que ces voies, il n'a pu les suivre qu'à y faire preuve, et jusqu'à l'acrobatie, de performances de langage. Là, seule la linguistique permet de les situer dans une structure, en tant qu'elle s'attache, elle, à une compétence qu'on appelle la conscience linguistique, qui est tout de même bien remarquable, de ne jamais se dérober à son enquête.

Donc, ma formule, que l'inconscient est structuré comme un langage, indique qu'*a minima*, la condition de l'inconscient, c'est le langage.

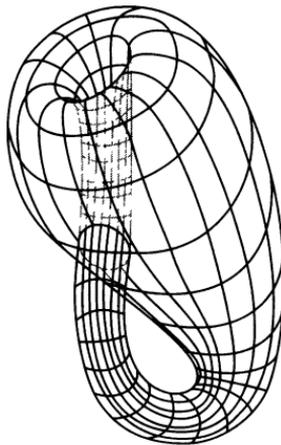
Mais cela n'ôte rien à la portée de l'énigme qui consiste en ce que l'inconscient en sache plus long qu'il n'en a l'air, puisque c'est de cette surprise qu'on était parti pour le nommer comme on l'a fait. Il en sait, des choses. Naturellement, tout de suite, ça tournait court si on le coiffait, ledit inconscient, de tous les instincts, qui sont d'ailleurs toujours là comme éteignoir. Lisez n'importe quoi qui se publie hors de mon École.

L'affaire était dans le sac, il s'agissait plus que d'y mettre l'étiquette à l'adresse de la vérité précisément, laquelle la saute assez de notre temps, si je puis dire, pour ne pas dédaigner le marché noir.

J'ai mis des bâtons dans l'ornière de sa clandestinité, à marteler que le savoir en question ne s'analysait que de se formuler comme un langage, soit dans une langue particulière, fût-ce à métisser celle-ci, en quoi d'ailleurs il ne fait rien de plus que ce que lesdites langues se permettent couramment, de leur propre autorité.

Personne ne m'a relancé sur ce que sait le langage, à savoir *die Bedeutung des Phallus*. Je l'avais dit certes, mais personne ne s'en était aperçu, parce que c'était la vérité.

Alors, qui s'intéresse à la vérité ? Des gens. Des gens dont j'ai dessiné la structure de l'image grossière, que l'on trouve dans la topologie à l'usage des familles, de la bouteille de Klein.



La bouteille de Klein

Voilà comment ça se dessine, n'est-ce pas ? Il n'y a pas, j'y reviens, un point de sa surface qui ne soit partie topologique du rebroussement qui se figure ici du cercle seul propre à donner à cette bouteille le cul dont les autres bouteilles s'enorgueillissent indûment, parce qu'elles ont un cul, Dieu sait pourquoi.

Ainsi, n'est-ce pas là où on le croit, mais en sa structure de sujet que l'hystérique – j'en viens à une partie des gens que je désignai à l'instant – conjugue la vérité de sa jouissance au savoir implacable qu'elle a que l'Autre propre à la causer, c'est le phallus, soit un semblant.

Qui ne comprendrait la déception de Freud à saisir que le pas-de-guérison à quoi il parvenait avec l'hystérique n'allait à rien de plus qu'à lui faire réclamer ce dit semblant soudain pourvu de vertus réelles, de l'avoir accroché à ce point de rebroussement qui, pour n'être pas introuvable sur le corps, c'est évident, est une figuration topologiquement tout à fait incorrecte de la jouissance chez une femme. Mais Freud le savait-il ? On peut se le demander.

Dans la solution impossible de son problème, c'est à en mesurer la cause au plus juste, soit à en faire une juste cause, que l'hystérique s'accorde, de ceux qu'elle feint être détenteurs de ce semblant, au moins un, que j'écris, ai-je besoin de le récrire, l'*hommoïnzin*, conforme à l'os qu'il faut à sa jouissance pour qu'elle puisse le ronger.

L'*hommoïnzin*, il y a trois façons de l'écrire. Il y a d'abord la façon orthographique commune, puisque, après tout, il faut bien que je vous explique. Et puis, il y a cette valeur expressive que je sais toujours donner au jeu scripturaire. Enfin, vous pouvez tout de même l'écrire comme ça, *a(u moins un)*, pour ne pas oublier qu'à l'occasion, il peut fonctionner comme objet *a*.

Ses approches de l'*hommoïnzin* ne pouvant se faire qu'à avouer au dit point de mire, qui le prend au gré de ses penchants, la castration délibérée qu'elle lui réserve, ses chances sont limitées. Il ne faudrait pas croire que son succès passe par quelqu'un de ces hommes, homme masculin, que le semblant embarrasse plutôt, ou qui le préfèrent plus franc. Ceux que je désigne ainsi, ce sont les sages, les masochistes. Ça situe les sages. Il faut les ramener à leur juste place.

Juger ainsi du résultat est méconnaître ce qu'on peut attendre de l'hystérique pour peu qu'elle veuille bien s'inscrire dans un discours,

car c'est à mater le maître qu'elle est destinée, pour que, grâce à elle, il se rejette dans le savoir.

Voilà. Je n'apporte ici rien de plus, n'est-ce pas ? L'intérêt de cet écrit est qu'il engendre des tas de choses, mais il faut bien savoir où sont les points à retenir. N'importe ici rien d'autre que de marquer que le danger est le même dans ce carrefour que celui que je viens d'épingler d'en être averti, que c'est de là que j'étais parti tout à l'heure. J'en reviens au même point, n'est-ce pas ? Je tourne en rond.

Aimer la vérité, même celle que l'hystérique incarne, si on peut dire, soit lui donner ce qu'on n'a pas sous prétexte qu'elle le désigne, c'est très spécifiquement se vouer à un théâtre dont il est clair qu'il ne peut plus être qu'une fête de charité.

Je ne parle pas seulement de l'hystérique. Je parle de ce quelque chose qui s'exprime dans, vous dirais-je comme Freud, le malaise dans le théâtre. Pour qu'il tienne encore debout, il faut Brecht, n'est-ce pas, qui a compris que cela ne pouvait pas tenir sans une certaine distance, un certain refroidissement.

Cet *il est clair* que je viens de dire, *qu'il ne peut plus être*, etc., est lui-même un effet d'*Aufklärung*, à peine croyable – l'entrée en scène, si boiteuse qu'elle se soit faite, du discours de l'analyste. Cela a suffi à ce que l'hystérique – l'hystérique qualifiée, dont je suis en train, vous le sentez bien, d'approcher la fonction pour vous – renonce à la clinique luxuriante dont elle meublait la béance du rapport sexuel.

C'est peut-être à prendre comme le signe, fait à quelqu'un, qu'elle va faire mieux que cette clinique.

La seule chose importante ici est ce qui passe inaperçu, à savoir que je parle de l'hystérique comme de quelque chose qui supporte la quantification.

Quelque chose s'inscrirait, à m'entendre, d'un A renversé de x , $\forall x$, toujours apte, en son inconnue, à fonctionner comme variable dans *Phi* de x , Φx .

C'est bien en effet ce que j'écris, et dont il serait facile, à relire Aristote, de déceler quel rapport à la femme, précisément identifiée par lui à l'hystérique – ce qui met plutôt les femmes de son époque en très bon rang, à tout le moins elles étaient stimulantes pour les hommes –, lui a permis, c'est un saut, d'instaurer sa logique par le choix du vocable

pan, *panta*, plutôt que celui d'*ekastos*, pour désigner la proposition universelle affirmative, comme la négative d'ailleurs. Enfin, toute cette *pan*-talonnade de la première grande logique formelle est essentiellement liée à l'idée qu'Aristote se faisait de la femme.

Il n'empêche que la seule formule universelle qu'il ne se serait pas permis de prononcer, ce serait *toutes les femmes*. Il n'y en a pas trace. Ouvrez les *Premiers Analytiques*. Alors que ses successeurs s'y sont rués la tête la première, lui ne se serait pas permis d'écrire cette incroyable énormité, dont vit la logique formelle depuis, *tous les hommes sont mortels*. Cela préjuge tout à fait du sort à venir de l'humanité. *Tous les hommes sont mortels*, ça veut dire que tous les hommes, puisqu'il s'agit là de quelque chose qui s'énonce en extension, tous les hommes en tant que tous, sont destinés à la mort, c'est-à-dire le genre humain à s'éteindre, ce qui est pour le moins hardi.

Que $\forall x$ impose le passage à un être, à un *toute femme* qu'un être aussi sensible qu'Aristote n'ait bien, de fait, jamais commis, c'est justement ce qui permet d'avancer que le *toute femme* est l'énonciation dont se décide l'hystérique comme sujet, et que c'est pour cela qu'une femme est solidaire d'un *papludun* qui proprement la loge dans cette logique du successeur que Peano nous a donnée comme modèle.

L'hystérique n'est pas *une* femme. Il s'agit de savoir si la psychanalyse telle que je la définis donne accès à *une* femme, ou si, qu'*une* femme advienne, c'est affaire de *doxa*, comme la vertu l'était au dire de gens qui dialoguèrent dans le *Ménon* – vous vous rappelez le *Ménon*, mais non, mais non. Ce qui fait le prix, le sens de ce dialogue, c'est que cette vertu est ce qui ne s'enseigne pas.

Cela se traduit – ce qui ne peut, d'elle, d'une femme, telle que j'en définis là le pas, être su dans l'inconscient, soit de façon articulée.

Là, j'arrête. Dans un livre très bien fait, quelqu'un justement en remet sur le théâtre, comme si c'était là question digne d'absorber une grande activité de l'analyste, comme si c'était là vraiment ce dans quoi un analyste devrait se spécialiser. Ce quelqu'un me fait mérite dans une note, d'avoir introduit la distinction entre vérité et savoir. Énorme.

Je viens de vous parler du *Ménon*, n'est-ce pas ? Naturellement il ne l'a pas lu, il ne lit que du théâtre. Enfin, le *Ménon*, c'est avec ça que j'ai commencé de franchir les premières phases de la crise qui m'a opposé à un certain appareil analytique. La distinction entre la vérité et le savoir,

l'opposition entre l'*épistémè* et la *doxa* vraie, celle qui peut fonder la vertu, vous la trouvez écrite, toute crue, dans le *Ménon*. Ce que j'ai mis en valeur, c'est justement le contraire, c'est leur jonction, à savoir que là où ça se noue, en apparence, dans un cercle, le savoir dont il s'agit dans l'inconscient est celui qui glisse, qui se prolonge, qui à tout instant s'avère savoir de la vérité.

C'est là que je pose à l'instant la question – ce savoir nous permet-il effectivement de progresser sur le *Ménon*? Cette vérité en tant qu'elle s'incarne dans l'hystérique est-elle susceptible effectivement d'un glissement assez souple pour qu'elle soit l'introduction à *une* femme?

Je le sais bien, la question s'est élevée d'un degré depuis que j'ai démontré qu'il y a du langagièrément articulé qui n'est pas pour cela articulable en paroles, et que c'est là simplement ce dont se pose le désir.

Il est facile pourtant de trancher. C'est justement de ce qu'il s'agisse du désir, en tant qu'il met l'accent sur l'invariance de l'inconnue – qui est à gauche, celle qui ne se produit que sous le chef d'une *Verneinung* –, que l'évidement du désir par l'analyse ne saurait l'inscrire dans aucune fonction de variable. C'est là la butée, dont se sépare comme tel le désir de l'hystérique, de ce qui pourtant se produit, et qui permet à d'innombrables femmes de fonctionner comme telles, c'est-à-dire en faisant fonction du *papludun* de leur être pour toutes leurs variations situationnelles.

L'hystérique joue là le rôle de schéma fonctionnel, si vous savez ce que c'est. C'est la portée de ma formule du désir dit insatisfait.

Il s'en déduit que l'hystérique se situe d'introduire le *papludun* dont s'institue chacune *des* femmes, par la voie du *ce n'est pas de toute femme que se peut dire qu'elle soit fonction du phallus*. Que ce soit de toute femme, c'est là ce qui fait son désir, et c'est pourquoi ce désir se soutient d'être insatisfait, c'est qu'*une* femme en résulte, mais qui ne saurait être l'hystérique en personne. C'est bien en quoi elle incarne ma vérité de tout à l'heure, celle qu'après l'avoir fait parler j'ai rendue à sa fonction structuraliste.

Le discours analytique s'instaure de cette restitution de sa vérité à l'hystérique. Il a suffi à dissiper le théâtre dans l'hystérie. C'est en cela que je dis qu'il n'est pas sans rapport avec quelque chose qui change la face des choses à notre époque.

J'avais insisté sur le fait que, quand j'ai commencé à énoncer des choses qui portaient tout ça en puissance, j'ai eu immédiatement comme écho le *splash* d'un article sur le théâtre chez l'hystérique. La psychanalyse d'aujourd'hui n'a de recours que l'hystérique pas à la page – quand l'hystérique prouve que, la page tournée, elle continue à écrire au verso et même sur la suivante, on ne comprend pas. Car elle est logicienne.

Ceci pose la question de la référence faite au théâtre par la théorie freudienne, l'Œdipe pas moins.

Il est temps d'attaquer ce que, du théâtre il a paru nécessaire de maintenir pour le soutien de l'Autre scène, celle dont j'ai parlé le premier. Après tout, le sommeil suffit peut-être. Et qu'il abrite à l'occasion la gésine des fonctions fuchsiennes, comme vous savez que c'est arrivé, peut justifier que fasse désir qu'il se prolonge.

Il peut se faire que les représentants signifiants du sujet se passent toujours plus aisément d'être empruntés à la représentation imaginaire. On en a des signes à notre époque.

Il est certain que la jouissance dont on a à se faire châtrer n'a avec la représentation que des rapports d'appareil.

C'est bien en quoi l'Œdipe sophocléen, qui n'a ce privilège pour nous que de ce que les autres Œdipes soient incomplets et le plus souvent perdus, est encore beaucoup trop riche et trop diffus pour nos besoins d'articulation.

La généalogie du désir – en tant que ce dont il est question, c'est de comment il se cause – relève d'une combinatoire plus complexe que celle du mythe.

C'est pourquoi nous n'avons pas à rêver sur ce à quoi a servi le mythe *dans le temps*, comme on dit. C'est du métalangage que de s'engager dans cette voie, et, à cet égard, les mythologies de Lévi-Strauss sont d'un apport décisif. Elles manifestent que la combinaison de formes dénommables du mythème, dont beaucoup sont éteintes, s'opère selon des lois de transformation précises, mais d'une logique fort courte, ou tout au moins, dont il faut dire, c'est le moins qu'on puisse dire, que notre mathématique l'enrichit, cette combinatoire.

Peut-être conviendrait-il de remettre en question si le discours psychanalytique n'a pas mieux à faire que de se vouer à interpréter ces mythes sur un mode qui ne dépasse pas le commentaire courant – au

reste parfaitement superflu, puisque ce qui intéresse l'ethnologue, c'est la cueillette du mythe, sa collation épinglée et sa recollation avec d'autres fonctions, de rite ou de production, recensées de même dans une écriture dont les isomorphismes articulés lui suffisent.

Pas trace de supposition, allais-je dire, sur la jouissance qui y est cernée. C'est bien vrai, même à tenir compte des efforts faits pour nous suggérer l'opérance éventuelle d'obscurs savoirs qui y seraient gisant. La note donnée par Lévi-Strauss, dans *Les Structures*, de l'action de parade exercée par ces structures à l'endroit de l'amour, tranche heureusement ici.

Il n'empêche pas que cela a passé bien au-dessus des têtes des analystes, qui de l'époque étaient en faveur.

En somme, l'Œdipe a l'avantage de montrer en quoi l'homme peut répondre à l'exigence du papludun qui est dans l'être d'une femme. Il n'en aimerait lui-même papludune. Malheureusement, ce n'est pas la même. C'est toujours le même rendez-vous, quand les masques tombent, ce n'était ni lui ni elle.

Pourtant, cette fable ne se supporte que de ce que l'homme ne soit jamais qu'un petit garçon. Et que l'hystérique n'en puisse démordre est de nature à jeter un doute sur la fonction de dernier mot de sa vérité.

Un pas dans le sérieux pourrait, me semble-t-il, ici se faire embrayer sur l'homme, dont on remarquera que je lui ai fait jusqu'à ce point de mon exposé la part modeste – encore que ç'en soit un, votre serviteur, qui fasse ici partie de ce beau monde.

Il me semble impossible – ce n'est pas vain que je bute dès l'entrée sur ce mot – de ne pas saisir la schize qui sépare le mythe d'Œdipe de *Totem et Tabou*.

J'abats tout de suite mes cartes. C'est que le premier est dicté à Freud par l'insatisfaction de l'hystérique, le second par ses propres impasses.

Du petit garçon, ni de la mère, ni du tragique du passage du père au fils – passage de quoi ? sinon du phallus –, de cela qui fait l'étoffe du premier mythe, pas trace dans le second.

Là, *Totem et Tabou*, le père jouit, terme qui est voilé dans le premier mythe par la puissance. Le père jouit de toutes les femmes jusqu'à ce que ses fils l'abattent, en ne s'y étant pas mis sans une entente préalable, après

quoi aucun ne lui succède en sa gloutonnerie de jouissance. Le terme s'impose de ce qui arrive en retour, que les fils le dévorent, chacun nécessairement n'en ayant qu'une part, et de ce fait même le tout faisant une communion.

C'est à partir de là que se produit le contrat social – nul ne touchera, non pas à la mère, il est bien précisé dans le *Moïse et le Monothéisme*, de la plume de Freud lui-même, que seuls parmi les fils, les plus jeunes font encore liste dans le harem –, ce n'est donc plus les mères, mais les femmes du père, comme telles, qui sont concernées par l'interdit. La mère n'entre en jeu que pour ses bébés, qui sont de la graine de héros.

Mais si c'est ainsi que se fait, à entendre Freud, l'origine de la loi, ce n'est pas de la loi dite de l'inceste maternel, pourtant donnée comme inaugurale en psychanalyse, alors qu'en fait, mis à part une certaine loi de Manou qui la punit d'une castration réelle – *Tu t'en iras vers l'ouest avec tes couilles dans la main*, etc. –, cette loi de l'inceste maternel est plutôt élidée partout.

Je ne conteste pas de tout ici le bien-fondé prophylactique de l'interdit analytique, je souligne qu'au niveau où Freud articule quelque chose de lui, dans *Totem et Tabou*, et Dieu sait s'il y tenait, il ne justifie pas mythiquement cet interdit. L'étrange commence au fait que Freud, ni d'ailleurs personne d'autre non plus, ne semble s'en être aperçu.

Je continue dans ma foulée. La jouissance est promue par Freud au rang d'un absolu qui ramène aux soins de l'homme, de l'homme originel – et c'est avoué, tout ça –, du Père de la horde primitive. Il est simple d'y reconnaître le phallus, la totalité de ce qui fémininement peut être sujet à la jouissance. Cette jouissance, je viens de le remarquer, reste voilée dans le couple royal de l'Œdipe, mais ce n'est pas que du premier mythe elle soit absente.

Le couple royal n'est même mis en question qu'à partir de ceci, qui est énoncé dans le drame, qu'il est le garant de la jouissance du peuple, ce qui, au reste, colle avec ce que nous savons de toutes les royautés, tant archaïques que modernes.

Et la castration d'Œdipe n'a pas d'autre fin que de mettre fin à la peste thébaine, c'est-à-dire de rendre au peuple la jouissance dont d'autres vont être les garants, ce qui, bien sûr, vu d'où l'on part, n'ira pas sans quelques péripéties amères pour tous.

Dois-je souligner que la fonction clé du mythe s'oppose dans les deux strictement ? Loi d'abord dans le premier, tellement primordiale qu'elle exerce ses rétorsions même quand les coupables n'y ont contrevenu qu'innocemment, et c'est de la loi qu'est sortie la profusion de la jouissance.

Dans le second, jouissance à l'origine, loi ensuite, dont on me fera grâce d'avoir à souligner les corrélats de *perversion*, puisqu'en fin de compte, avec la promotion sur laquelle on insiste assez du cannibalisme sacré, c'est bien toutes les femmes qui sont interdites, de principe, à la communauté des mâles, qui s'est transcendée comme telle dans cette communion. C'est bien le sens de cette autre loi primordiale, sans quoi, qu'est-ce qui la fonde ? Étéocle et Polynice sont là, je pense, pour montrer qu'il y a d'autres ressources. Il est vrai qu'eux procèdent de la généalogie du désir.

Faut-il que le meurtre du Père ait constitué – pour qui ? pour Freud ? pour ses lecteurs ? – une fascination suprême, pour que personne n'ait même songé à souligner que, dans le premier mythe, il se passe, ce meurtre, à l'insu du meurtrier, qui non seulement ne reconnaît pas qu'il frappe le père, mais qui ne peut pas le reconnaître puisqu'il en a un autre, lequel, de toute Antiquité, est son père, puisqu'il l'a adopté. C'est même expressément pour ne pas courir le risque de frapper ledit père qu'il s'est exilé. Ce dont le mythe est suggestif, c'est de manifester la place qu'a le père géniteur en une époque dont Freud souligne que, tout comme dans la nôtre, ce père y est problématique.

Puisque aussi bien le serait-il, Œdipe, absous, s'il n'était pas de sang royal, c'est-à-dire si Œdipe n'avait pas à fonctionner comme le phallus, le phallus de son peuple, et non pas de sa mère. Le plus étonnant, c'est que ça a marché un temps, à savoir que les Thébains étaient tellement impliqués que c'est de Jocaste qu'a dû venir le virage. Est-ce de ce qu'elle ait su ou de ce qu'elle ait ignoré ?

Quoi de commun en tout cas avec le meurtre du second mythe, qu'on laisse entendre être de révolte, de besoin ? à vrai dire impensable, voire impensé, sinon comme procédant d'une conjuration.

Il est évident que je n'ai fait là qu'approcher le terrain sur lequel, disons, une conjuration aussi m'a empêché de me délivrer de mon problème, c'est-à-dire au niveau du *Moïse et le Monothéisme*, à savoir du

point sur lequel tout ce que Freud a articulé devient vraiment significatif. Je ne peux même pas en indiquer ce qu'il faut pour vous ramener à Freud, mais je peux dire qu'en nous révélant ici sa contribution au discours analytique, il ne procède pas moins de la névrose que ce qu'il a recueilli de l'hystérique sous la forme de l'Œdipe.

Il est curieux qu'il ait fallu que j'attende ce temps pour que je puisse avancer une pareille assertion, à savoir que le *Totem et Tabou* est un produit névrotique, ce qui est tout à fait incontestable, sans que pour cela je mette en rien en cause la vérité de la construction. C'est même en ça qu'elle est témoignage de la vérité. On ne psychanalyse pas une œuvre, et encore moins celle de Freud qu'une autre, n'est-ce pas ? On la critique, et bien loin qu'une névrose rende suspecte sa solidité, c'est cela même qui la soude dans ce cas.

C'est au témoignage que l'obsessionnel apporte de sa structure, à ce qui du rapport sexuel s'avère comme impossible à formuler dans le discours, que nous devons le mythe de Freud.

Je m'arrêterai là pour aujourd'hui. La prochaine fois, je donnerai à ça sa portée exacte, car je ne voudrais pas qu'il y ait de malentendu.

Articuler d'une certaine façon ce qui est la contribution de Freud au mythe fondamental de la psychanalyse n'est pas du tout la rendre suspecte, du fait qu'en est soulignée l'origine, bien au contraire.

Il s'agit seulement de savoir où cela peut nous conduire.

9 JUIN 1971

DU MYTHE QUE FREUD A FORGÉ

*Il n'y a pas de rapport sexuel
Entre jouissance et semblant
Il n'y a qu'une Bedeutung
Parler au Nom-du-Père
Freud et le papludun*

Je vais essayer aujourd'hui de fixer le sens de cette route par laquelle je vous ai menés cette année sous le titre *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

C'est au conditionnel que ce titre vous est présenté, car il s'agit d'une hypothèse, celle dont se justifie tout discours.

N'omettez pas que j'ai essayé l'année dernière d'articuler en quatre discours typiques les discours auxquels vous avez affaire. Si je les ai brisés en quatre, c'est ce que je crois avoir justifié du développement que je leur ai donné dans un écrit dit *Radiophonie*, paradoxalement, mais non pas tant que cela si vous avez entendu ce que j'ai dit la dernière fois. Ces discours sont instaurés dans un certain ordre, qui, bien sûr, ne se justifie lui-même que de l'histoire. Cet écrit vous rappelle les quatre termes de ces discours et leur glissement toujours syncopé, dont deux qui font toujours béance.

Ces discours, que j'ai désignés nommément du discours du maître, du discours universitaire, du discours que j'ai privilégié du terme de l'hystérique et du discours de l'analyste, ont la propriété de s'ordonner toujours à partir du semblant. Ce point d'ordonnance est aussi celui dont je les épingle.

Qu'est-ce que le discours analytique a de privilégié, d'être celui qui nous permet, les articulant ainsi, de les répartir aussi en quatre dispositions fondamentales ?

Il est singulier que pareille énonciation se présente comme au terme de ce qu'a permis celui qui se trouve être à l'origine du discours analytique, à savoir Freud.

Il ne l'a pas permis à partir de rien. Il l'a permis à partir de ce qui se présente – je l'ai bien des fois articulé – comme étant le principe du discours de l'analyste, à savoir ce qui se privilégie d'un certain savoir qui éclaire l'articulation de la vérité au savoir.

1

Il est à proprement parler prodigieux que ce soit de ceux-là mêmes qui, pris dans certaine perspective, celle que nous pourrions définir de se poser comme au regard de la société, de ceux donc qui, dans cette perspective, se présentent comme des infirmes, soyons plus aimables, comme des boiteux, et l'on sait que beauté boite, à savoir les névrosés, et nommément les hystériques et les obsessionnels, que ce soit d'eux que soit parti ce trait de lumière foudroyant qui traverse de long en large la demansion que conditionne le langage, c'est-à-dire la fonction qu'est la vérité, voire, à l'occasion, cette cristallisation dont chacun sait la place qu'elle tient dans l'énonciation de Freud, et qui est ce que nous connaissons de la religion sous sa forme moderne, nommément la tradition judéo-chrétienne, sur laquelle porte tout ce qu'a énoncé Freud à propos des religions.

Ceci est cohérent, je le rappelle, avec cette opération de subversion de ce qui s'était soutenu jusqu'alors à travers toute une tradition sous le titre de la connaissance. Cette opération s'origine de la notion de symptôme.

Il est important de s'apercevoir que, historiquement, ce n'est pas là que réside la nouveauté de l'introduction à la psychanalyse réalisée par Freud. Je l'ai plusieurs fois indiqué, et il est très facile de le repérer à la lecture, la notion de symptôme, celui qui en est responsable, c'est Marx.

La dimension du semblant est introduite par la fondamentale duperie dénoncée comme telle par la subversion marxiste dans la théorie de la connaissance, dans une certaine tradition parvenue à son acmé avec le discours hégélien, tandis que, corrélativement, quelque semblant est instauré en fonction de poids et mesure, si je puis dire, à tenir pour argent comptant. Ce n'est pas pour rien que j'emploie ces métaphores, puisque c'est autour de l'argent, autour du capital comme tel, que joue le pivot de la dénonciation qui fait résider dans le fétiche ce quelque

chose qui est à remettre à sa place par un retour de la pensée, en tant qu'il est très précisément semblant.

Le singulier de cette remarque est bien fait pour nous faire apercevoir ceci. Dans cette dénonciation, s'énonce quelque chose qui se pose comme vérité. Au nom de cette vérité, émerge, se promeut, la plus-value comme étant le ressort de ce qui se soutenait jusque-là d'un certain nombre de méconnaissances délibérées et qui est à réduire à son semblant. Mais il ne suffit pas, remarqué-je, et l'histoire le démontre, que cette irruption de la vérité se produise pour que ce qui se soutient de ce discours dénoncé soit pour autant abattu.

En fait, ce discours, que nous pourrions appeler dans l'occasion discours du capitaliste en tant qu'il est une détermination du discours du maître, y trouve bien plutôt son complément. Loin que le discours capitaliste se porte plus mal de cette reconnaissance comme telle de la fonction de la plus-value, il apparaît qu'il n'en subsiste pas moins, puisque aussi bien un capitalisme repris dans un discours du maître est bien ce qui semble distinguer les suites qui ont résulté, sous forme d'une révolution politique, de la dénonciation marxiste de ce qu'il en est d'un certain discours du semblant.

C'est bien en quoi je ne m'appesantirai pas ici sur ce qu'il en est de la mission historique par là dévolue dans le marxisme, ou tout au moins dans ses manifestes, au prolétaire. Il y a là, dirai-je, un reste d'entification humaniste, qui prolifère en quelque sorte sur celui qui assure la fonction de ce qui se trouve le plus dépouillé dans le capitalisme, mais qui n'en montre pas moins que quelque chose se maintient qui le fait subsister effectivement dans cet état de dépouillement. Le fait que ce discours soit le support de ce qui se produit sous l'espèce de la plus-value ne nous libère d'aucune façon de son articulation.

C'est bien en quoi cette dénonciation nous reporte à une interrogation sur quelque chose qui pourrait être plus originel, et qui se trouverait à l'origine même de tout discours en tant qu'il est discours du semblant. Ainsi, ce que j'ai articulé sous le terme du plus-de-jouir vous reporte à ce qui est interrogé dans le discours freudien comme mettant en cause le rapport de quelque chose qui s'articule comme vérité, en opposition à un semblant. Si ce que Freud a dit a un sens, cette dialectique de la vérité et du semblant se situe au niveau de ce que j'ai désigné du terme de rapport sexuel.

J'ai en somme osé articuler, inciter à ce qu'on s'aperçoive que la révélation qui nous est fournie par le savoir du névrosé n'est rien d'autre que ceci, qui s'articule – il n'y a pas de rapport sexuel.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Ça peut se dire, puisque maintenant c'est dit, mais il ne suffit pas, bien sûr, de le dire, il faut encore le motiver. Les motifs, nous les prenons dans notre expérience, prise du fil suivi de ce qui s'accroche à cette béance fondamentale. Là est son départ central. Ce fil suivi se noue, enroulé autour de ce vide, dans ce que je nomme le discours du névrosé.

La dernière fois, j'ai assez fait sentir, assez souligné, assez tenté d'amorcer d'un écrit comment peut se situer le point de départ de ce fil. J'ai l'intention aujourd'hui de situer, non pas ce que le névrosé indique de son rapport à cette distance – la chose est au-delà, ou à la limite de tout ce qui peut se dire dans l'espace limité d'un Séminaire –, mais ce qu'indiquent les mythes dont s'est formé le mythe que Freud a forgé, non pas toujours sous la dictée du discours du névrosé mais en écho à lui.

Pour pouvoir le faire dans un terme si court, il faut partir de ce point central, qui est aussi point d'énigme, du discours psychanalytique, en tant qu'il n'est ici qu'à l'écoute de ce discours dernier, celui qui ne serait pas le discours du semblant. Il est à l'écoute d'un discours qui ne serait pas, et qui aussi bien n'est pas. Je veux dire que ce qui s'indique ici n'est que la limite imposée au discours quand il s'agit du rapport sexuel. Au point où j'en suis, où j'avance, où se dessine tout ce qui pourrait s'en formuler plus avant, j'ai essayé quant à moi de vous dire que cela tient à son échec au niveau d'une logique qui se soutient de ce dont toute logique se soutient, à savoir de l'écriture.

La lettre de l'œuvre de Freud est une œuvre écrite. Mais aussi bien, ce qu'elle dessine de ces écrits entoure une vérité voilée, obscure, celle qui s'énonce de ceci, qu'un rapport sexuel, tel qu'il passe dans un quelconque accomplissement, ne se soutient, ne s'assied, que de cette composition entre la jouissance et le semblant qui s'appelle la castration. Nous la voyons resurgir à tout instant dans le discours du névrosé, mais sous la forme d'une crainte, d'un évitement, et c'est justement en cela que la castration reste énigmatique. Si mouvantes, si chatoyantes que soient ses réalisations, ou aussi bien l'exploration de cette psychopathologie des phénomènes analysables que permettent les excursions dans

l'ethnologie, il n'en reste pas moins que ce dont se distingue tout ce qui est évoqué comme castration, nous le voyons sous quelle forme ? Sous la forme, toujours, d'un évitement.

Si le névrosé témoigne de l'intrusion nécessaire, si je puis dire, de ce que j'ai appelé à l'instant cette composition de la jouissance et du semblant qui se présente comme la castration, c'est justement en ce qu'il s'y montre, de quelque façon, inapte.

Vous savez ce qu'il en est des rituels d'initiation, et, si vous ne le savez pas, reportez-vous aux ouvrages techniques. Pour en prendre deux qui sont produits de l'intérieur du champ analytique même, je vous désigne respectivement les *Problems of Bisexuality as Reflected in Circumcision*, c'est-à-dire *Problèmes de la bisexualité en tant que réfléchis dans la circoncision*, de Hermann Nunberg, paru à Englewoods, c'est-à-dire en fin de compte à l'Imago Publishing de Londres, et, d'autre part, l'ouvrage intitulé *Symbolic Wounds, Blessures symboliques*, de Bruno Bettelheim. Vous y verrez, déployée dans toute son ambiguïté, dans son flottement fondamental, l'hésitation de la pensée analytique entre, d'une part, une ordonnance explicative qui prend son principe d'une crainte de la castration laissée opaque, et, d'autre part, le relevé des accidents par lesquels, au petit bonheur ou malheur la chance, se présente la castration, qui, dans ce registre, ne serait que l'effet d'on ne sait quel malentendu. Dans ce taillis de préjugés et de maladresses, d'un côté la castration est quelque chose de rectifiable, de l'autre au contraire une pensée s'aperçoit qu'il y a bien là de la constance.

À tout le moins, un nombre immense de productions, que nous pouvons enregistrer sur tous les registres – encore que les catalogues soient plus ou moins bien faits, que ce soit ceux de l'ethnologie ou de la psychopathologie que j'évoquais tout à l'heure, et il en est d'autres –, nous met en face de ceci, qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Freud l'exprime à l'occasion. C'est fort bien dit dans *Malaise dans la civilisation*, ce qui après tout ne rend pas si nouveau ce que j'ai formulé. Freud indique comme je l'ai fait, en termes tout à fait clairs, que sans doute, concernant les rapports sexuels, quelque fatalité s'inscrit, qui y rend nécessaire ce qui alors apparaît comme étant les moyens, les ponts, les passerelles, les édifices, les constructions, pour tout dire, qui répondent à la carence du rapport sexuel. Il s'ensuit que, dans une sorte d'inversion respective, tout discours possible n'apparaîtrait que comme

le symptôme qui, à l'intérieur du rapport sexuel, et dans des conditions que, comme à l'ordinaire, nous reportons dans la préhistoire, dans les domaines extra-historiques, ménage, donne une sorte de réussite à ce qui pourrait s'établir d'artificiel, de suppléant à ce qui manque, et qui est inscrit dans l'être parlant. Mais c'est sans qu'on puisse savoir si c'est de ce qu'il soit parlant qu'il en est ainsi, ou si, au contraire, c'est de ce que l'origine soit que le rapport n'est pas parlable, qu'il faut, pour tous ceux qui habitent le langage, que s'élabore ce qui rend possible, sous la forme de la castration, la béance laissée dans ce qui est pourtant biologiquement essentiel à la reproduction de ces êtres comme vivants, à ce que leur race demeure féconde.

Tel est bien en effet le problème à quoi semble faire face tout ce qu'il en est des rituels d'initiation. Ceux-ci comprennent ce que nous appellerons des manipulations, opérations, incisions, circoncisions, qui visent et mettent leur marque très précisément sur l'organe que nous voyons fonctionner comme symbole dans ce qui nous est présenté par l'expérience analytique, et qui va bien au-delà du privilège de l'organe, puisque c'est le phallus – en tant que c'est à ce tiers que s'ordonne tout ce qui met en impasse la jouissance, et qui fait de l'homme et de la femme, en tant que nous les définissons d'un simple épingleage biologique, ces êtres qui sont en difficulté avec la jouissance sexuelle, d'une façon élective parmi toutes les autres jouissances.

C'est bien de cela qu'il s'agit, et c'est de là que nous devons repartir si nous voulons que se maintienne un sens correct à ce qui s'inaugure du discours analytique.

C'est, on le suppose, quelque chose de défini et que nous appelons la castration, qui aurait le privilège de parer à ce dont l'indécidable fait le fond du rapport sexuel, pour autant qu'il donne la jouissance comme ordonnée au regard des énoncés suivants qui me semblent ne pas être évitables.

La dramaturgie de contrainte qui fait le quotidien du discours analytique est tout à fait contraire à la seule chose importante, c'est qu'il ne s'agit pas de repousser dans la préhistoire ce qu'il en est des rituels d'initiation, comme tout ce que nous pouvons avoir envie de repousser dans la préhistoire. Cette remarque fait la valeur du second ouvrage que je vous ai pointé, celui de Bruno Bettelheim. Ces rituels sont là, ils existent toujours, ils sont vivants de par le monde, il y a encore des

Australiens qui se font circoncire ou sub-inciser, il y a des zones entières de la civilisation qui s'y soumettent. Il ne faut pas méconnaître que, dans un siècle dit de lumière, ces pratiques non seulement subsistent, mais se portent bien, mais sont florides. C'est évidemment de là qu'il faut partir pour nous apercevoir qu'elles ne procèdent d'aucune dramaturgie concevable de contrainte que ce soit. Il n'y a pas d'exemple que ce soit seulement la contrainte.

Il s'agirait encore de savoir ce que veut dire une contrainte. Une contrainte, la prétendue prévalence d'une prétendue supériorité physique ou autre, se supporte de signifiants. Si c'est la loi, la règle, qui est ici telle, que tel sujet veuille bien se soumettre, c'est bien pour des raisons, et ces raisons, c'est ce qui nous importe.

Ce qui nous importe, c'est la complaisance – pour employer un terme qui, pour nous mener tout droit à l'hystérique, n'en est pas moins d'une portée extrêmement générale – qui fait que subsiste bel et bien, et en des temps tout à fait historiques, ce qui se présente comme quelque chose dont, à soi seul, l'image serait insupportable.

Elle est peut-être insupportable comme telle, c'est cela dont il s'agit de savoir pourquoi.

C'est là que je reprends mon fil.

C'est à suivre ce fil que nous donnons sens à ce qui s'articule dans la psychanalyse, dans ce que j'appellerai cette parole inédite, car inédite elle le fut jusqu'à une certaine époque, elle, bel et bien historique et à notre portée, cette parole inédite qui se présente comme devant toujours pour une part le rester, puisqu'il n'y a pas d'autre définition à donner de l'inconscient.

Venons-en maintenant à l'hystérique, puisqu'il me plaît de partir de l'hystérique, pour essayer de voir où nous conduit ce fil.

2

L'hystérique, nous nous sommes demandé, n'est-ce pas, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que ça veut dire, l'hystérique en personne ?

Il me semble avoir travaillé assez longtemps à partir de l'imaginaire, pour rappeler simplement ce qui est déjà inscrit dans ce terme. *En personne* veut dire *en masque*. Aucune réponse de départ ne peut être donnée de ce sens.

À la question *Qu'est-ce que l'hystérique ?* la réponse du discours de l'analyste, c'est *Vous le verrez bien* – à suivre où elle nous conduit.

Sans l'hystérique, ne serait nulle part venu au jour ce que j'inscris en essayant de vous donner la première ébauche logique de ce dont il s'agit maintenant, et que j'écris Φ de x . C'est à savoir que la jouissance, la variable dans la fonction inscrite en x , ne se situe de son rapport avec ce grand Φ qui là désigne le phallus.

Le phallus est découverte centrale, ou plutôt redécouverte, ou rebaptême, comme vous voudrez, puisque je vous ai indiqué pourquoi le terme est repris, non pas par hasard, du phallus en tant que semblant dévoilé dans les mystères. C'est très précisément, en effet, au semblant du phallus qu'est rapporté le point pivot, le centre de tout ce qui peut s'ordonner et se contenir de la jouissance sexuelle. Freud nous y amène dès ses premières approches des hystériques dans les *Studien über Hysterie*.

La dernière fois, j'ai articulé ceci, qu'à prendre les choses du point qui peut en effet être interrogé, de ce qu'il en est du discours le plus commun, si nous voulons, non pas pousser à son terme ce que la linguistique nous indique, mais justement l'extrapoler, nous nous apercevons que rien de ce que le langage nous permet de faire n'est jamais que métaphore ou bien métonymie. Ce que toute parole, quelle qu'elle soit, prétend un instant dénommer ne peut jamais que renvoyer à une connotation.

Je l'ai dit la dernière fois, s'il y a quelque chose qui puisse, au dernier terme, s'indiquer comme ce qui se dénote de toute fonction appareillée du langage, c'est une *Bedeutung*, il n'y en a qu'une, *die Bedeutung des Phallus*. C'est là seul ce qui est, du langage, dénoté, mais sans que jamais rien n'y réponde. S'il y a quelque chose qui caractérise le phallus, ce n'est pas d'être le signifiant du manque, comme certains ont cru pouvoir entendre certaines de mes paroles, mais d'être assurément ce dont ne sort aucune parole.

Je l'ai aussi rappelé la dernière fois, beaucoup de choses sont à retenir, et spécialement pour un analyste, dans l'article dont le logicien vraiment inaugural qu'est Frege instaure les deux versants du *Sinn* et de la *Bedeutung*, qui définissent des modèles allant plus loin que ceux de connotation et de dénotation. Sans une référence logique, qui bien sûr ne peut suffire, à la logique classique, aristotélicienne, il est impossible de trouver le point juste en les matières que j'avance.

La remarque de Frege tourne tout entière autour de ceci, que portés à un certain point du discours scientifique, nous constatons des faits comme celui-ci. Est-ce la même chose que de dire *Vénus*, ou de l'appeler des deux façons suivantes, comme elle fut longtemps désignée, *l'étoile du soir* et *l'étoile du matin*? Est-ce la même chose de dire *Sir Walter Scott* et de dire *l'auteur de Waverley*? Je préviens ceux qui l'ignoreraient que ce Scott est effectivement l'auteur de cet ouvrage qui s'appelle *Waverley*. C'est à l'examen de cette distinction que Frege s'aperçoit qu'il n'est pas possible en tous les cas de remplacer *Sir Walter Scott* par *l'auteur de Waverley*. C'est en cela qu'il distingue ceci, que *l'auteur de Waverley* véhicule un sens, un *Sinn*, alors que *Sir Walter Scott* désigne une *Bedeutung*.

Selon Leibniz, *salva veritate*, pour sauver la vérité, il faut poser que tout ce qui désigne une *Bedeutung* équivalente peut indifféremment se remplacer. Mettons tout de suite la chose à l'épreuve selon les voies tracées par Frege lui-même. Peu importe que ce soit George III ou George IV qui s'informait sur le point de savoir si Sir Walter était l'auteur de *Waverley*. Si nous remplaçons *l'auteur de Waverley* par *Sir Walter Scott*, nous obtenons la phrase suivante – *Le roi George III s'informait pour savoir si Sir Walter Scott était Sir Walter Scott*, ce qui, bien évidemment, n'a absolument pas le même sens. C'est à partir de cette simple remarque logique que Frege inaugure sa distinction fondamentale du *Sinn* et de la *Bedeutung*.

Il est clair que cette *Bedeutung* renvoie à une *Bedeutung* toujours plus lointaine, qui renvoie à la distinction de ce que Frege appelle le discours oblique et le discours direct. C'est pour autant que c'est dans une subordonnée interrogative que se loge ce que le roi George III demande, que nous devons ici maintenir les *Sinne* dans leur droit et ne remplacer en aucun cas *l'auteur de Waverley* par *Sir Walter Scott*.

Mais cela est bien sûr un artifice, qui nous mène sur la voie de ceci, à savoir que Sir Walter Scott est en l'occasion un nom. Aussi bien, quand M. Carnap reprend la question de la *Bedeutung*, c'est par le terme *nominatum* qu'il traduit le terme, en quoi il glisse là où il n'aurait pas fallu glisser. En effet, ce que je commente peut nous permettre d'aller plus loin, mais certainement pas dans la même direction que M. Carnap.

Je l'ai dit la dernière fois et je le répète, il s'agit de savoir ce que veut dire le nom. Il nous est facile de faire ici le joint avec ce que j'ai indiqué tout à l'heure. Je vous ai fait remarquer que le phallus est ce qui nous

met sur la voie de ce point que je désigne ici en accentuant la différence entre le nom *name*, et le nom *noun*. On ne voit bien les choses qu'au niveau du nom propre. Comme disait l'autre, le nom, c'est ce qui appelle. Sans doute, mais à quoi ? C'est ce qui appelle à parler. Ce qui fait le privilège du phallus, c'est qu'on peut l'appeler éperdument, il ne dira toujours rien.

Seulement, ceci donne alors son sens à ce que j'ai appelé en son temps la métaphore paternelle, et c'est là que conduit l'hystérique. La métaphore paternelle, là où je l'ai introduite, dans mon article sur la *Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, je l'ai insérée dans le schéma général extrait du rapprochement de ce que nous dit la linguistique sur la métaphore avec ce que l'expérience de l'inconscient nous donne de la condensation. J'ai écrit S sur S prime, multiplié par S prime sur un petit *x*, d'où résulte $S(\frac{1}{s})$. Je me suis, comme je l'ai écrit également dans *L'instance de la lettre*, fortement appuyé sur cette face de la métaphore, qui est d'engendrer un sens. Si *l'auteur de Waverley*, c'est un *Sinn*, c'est très précisément parce que *l'auteur de Waverley* remplace quelque chose d'autre, qui est une *Bedeutung* spéciale, celle que Frege croit devoir épingleur du nom de *Sir Walter Scott*.

Mais enfin, il n'y a pas que sous cet angle que j'ai envisagé la métaphore paternelle. Si j'ai écrit quelque part que le Nom-du-Père, c'est le phallus – et Dieu sait quel frémissement d'horreur ceci a évoqué chez quelques âmes pieuses –, c'est parce qu'à cette date, je ne pouvais pas l'articuler mieux. Ce qui est sûr, c'est que c'est le phallus, bien sûr, mais que c'est tout de même le Nom-du-Père. Ce qui est nommé Père, le Nom-du-Père, si c'est un nom qui a une efficace, c'est précisément parce que quelqu'un se lève pour répondre. Sous l'angle de ce qui se passait dans la détermination psychotique de Schreber, c'est en tant que signifiant capable de donner un sens au désir de la mère, qu'à juste titre je pouvais situer le Nom-du-Père.

Mais quand c'est, disons, l'hystérique qui l'appelle, ce dont il s'agit, c'est que quelqu'un parle. Freud a quelquefois essayé d'approcher d'un peu plus près cette fonction du Père qui est si essentielle au discours analytique qu'on peut dire que, d'une certaine façon, elle en est le produit. Si je vous écris ainsi le discours analytique –

$$\frac{a}{S_2}$$

c'est-à-dire l'analyste sur ce qu'il a de savoir par le névrosé, et questionnant le sujet, S barré, pour produire quelque chose noté S_1 , c'est parce qu'on peut dire que le signifiant maître du discours analytique jusqu'à présent, c'est bien le Nom-du-Père.

Il est extrêmement curieux qu'il ait fallu le discours analytique pour que se posent des questions là-dessus. Qu'est-ce qu'un père ? Freud n'hésite pas à articuler que c'est le nom qui par essence implique la loi. C'est la façon dont il s'exprime. Nous pourrions peut-être tout de même en désirer un petit peu plus. Après tout, à prendre les choses au ras du niveau biologique, on peut parfaitement concevoir que la reproduction de l'espèce humaine se produise sans aucune espèce d'intervention désignée sous le nom de Nom-du-Père. Cela s'est déjà fait, c'est sorti de l'imagination d'un romancier. L'insémination artificielle ne serait pas là pour rien. Qu'est-ce qui fait présence, qui n'est pas d'hier, de cette essence du père ? Nous-mêmes, analystes, savons-nous bien ce que c'est ?

Je voudrais tout de même vous faire remarquer que, dans l'expérience analytique, le père n'est jamais qu'un référentiel. Nous interprétons telle ou telle relation avec le père. Est-ce que nous analysons jamais quelque un *en tant que* père ?

Qu'on m'apporte une observation. Le père est un terme de l'interprétation analytique. À lui se réfère quelque chose.

3

Il faut bien que j'abrège. Je voudrais tout de même vous situer ce qu'il en est du mythe de l'Œdipe à la lumière de ces remarques.

Le mythe de l'Œdipe fait tracas parce que, soi-disant, il instaure la primauté du père, qui serait une espèce de reflet patriarcal. Je voudrais vous faire sentir en quoi, à moi tout au moins, il ne paraît pas du tout un reflet patriarcal, bien loin de là. Il nous fait apparaître par où la castration pourrait être serrée d'un abord logique, et d'une façon que je désignerai d'être numérale.

Le père est non seulement castré, mais précisément castré au point de n'être qu'un numéro. Ceci s'indique tout à fait clairement dans les dynasties. Je parlais tout à l'heure d'un roi, je ne savais plus comment l'appeler, George III ou George IV. C'est justement ce qui me paraît le plus typique dans la présentation de la paternité. En réalité, c'est comme ça que ça se passe – George I^{er}, George II, George III, George IV. Mais enfin, ça n'épuise pas la question, parce qu'il n'y a pas seulement le numéro, il y a un nombre. Pour tout dire, j'y vois le point d'aperception de la série des nombres naturels, comme on s'exprime. On ne s'exprime pas si mal, car après tout c'est très proche de la nature.

Puisqu'on évoque toujours à l'horizon l'histoire, ce qui est une raison de suspicion extrême, je voudrais vous faire simplement remarquer que le matriarcat, comme on s'exprime, n'a aucun besoin d'être repoussé à la limite de l'histoire.

Le matriarcat consiste essentiellement en ceci, c'est que, pour ce qui est de la mère, comme production il n'y a pas de doute. On peut à l'occasion perdre sa mère dans le métro, bien sûr, mais enfin, il n'y a pas de doute sur qui est la mère. Il n'y a également aucun doute sur qui est la mère de la mère. Et ainsi de suite. La mère, dans sa lignée, dirai-je, est innombrable. Elle est innombrable dans tous les sens propres du terme, elle n'est pas à numérer, parce qu'il n'y a pas de point de départ. La lignée maternelle a beau être nécessairement en ordre, on ne peut la faire partir de nulle part.

Je pourrais vous faire remarquer d'autre part ceci, qui paraît être la chose qu'on touche le plus couramment du doigt, parce qu'il n'est pas du tout rare qu'on puisse avoir pour père son grand-père. Je veux dire pour vrai père. Et même son arrière-grand-père. Il nous est dit que, dans la première lignée des patriarches, les gens vivaient aux environs de neuf cents ans. J'ai revu ça récemment, c'est très piquant, c'est d'un truquage absolument sensationnel. Tout est fait pour que les deux ancêtres les plus directs de Noé soient morts juste au moment où le déluge se produit. On voit que c'est figolé. Enfin, mettons cela de côté, c'est simplement pour vous mettre dans la perspective de ce qu'il en est du père.

Je suis forcé d'aller un peu vite, parce que l'heure s'avance. Si nous définissons le névrosé par l'évitement de la castration, il y a plusieurs façons de l'éviter. L'hystérique a ce procédé simple, c'est qu'elle l'uni-

latéralise de l'autre côté, du côté du partenaire. Disons qu'à l'hystérique, il faut le partenaire châtré.

Qu'il soit châtré est au principe de la possibilité de la jouissance de l'hystérique. Mais c'est encore trop. S'il était châtré, il aurait peut-être une petite chance, puisque, comme je l'ai émis tout à l'heure, la castration est ce qui permet le rapport sexuel. Il faut que le partenaire soit seulement ce qui répond à la place du phallus.

Freud lui-même nous dit – je ne vous dirai tout de même pas à quelle page – de tout ce qu'il élabore comme mythe à propos du Moïse, *Je n'en ferai pas ici la critique*. Il s'agit de ce qu'il a lui-même écrit, à la date où il le publie, en 1938, sur son hypothèse historique, celle qu'il a renouée de Sellin. *Car tous les résultats acquis, dit la traductrice, constituent les déductions psychologiques qui en découlent et sans cesse s'y rapportent*. Comme vous le voyez, cela ne veut rien dire. En allemand, cela veut dire quelque chose – *denn sie bilden die Voraussetzung*, car ils forment la supposition, *der psychologischen Erörterungen*, des manifestations psychologiques, qui, de ces données, *von ihnen ausgehen*, découlent et toujours de nouveau, *auf sie zurückkommen*, y font retour. C'est bien en effet sous la dictée de l'hystérique que, non pas s'élabore l'Œdipe, car il n'a jamais été véritablement élaboré par Freud, mais il est indiqué à l'horizon, dans la fumée, si l'on peut dire, de ce qui s'élève comme sacrifice de l'hystérique. Mais observons bien ce que veut dire maintenant cette nomination, cette réponse à l'appel du père dans l'Œdipe.

Si je vous ai dit tout à l'heure que cela introduit la série des nombres naturels, c'est que nous avons là ce qui s'est avéré nécessaire à la plus récente élaboration logique de cette série, à savoir celle de Peano, c'est à savoir, non pas simplement le fait de la succession, mais la nécessité du zéro pour poser le successeur. Je n'insiste pas sur ce qui a pu se produire en commentaire, en marge, comme perfectionnement. Quand on essaie d'axiomatiser la possibilité d'une telle série, on s'aperçoit que le dernier des axiomes minimaux de Peano est celui qui pose le zéro comme nécessaire à cette série, faute de quoi elle ne saurait d'aucune façon être axiomatisée, faute de quoi elle serait innombrable, comme je disais tout à l'heure.

La fonction logique dont je me suis servi est trop souvent oubliée, je ne peux vous en donner l'équivalence qu'en marge et très rapidement. Je vous ferai observer que nous entrerons dans le deuxième millénaire en

l'an 2000, que je sache. Si simplement vous admettez ça – d'un autre côté, vous pouvez aussi bien ne pas l'admettre –, je vous ferai remarquer que cela rend nécessaire qu'il y ait eu un an zéro après la naissance du Christ. C'est ce que les auteurs du calendrier républicain avaient oublié, et ils ont appelé la première année l'an I de la République.

Ce zéro est absolument essentiel à tout repérage chronologique naturel. Et alors, nous comprenons ce que veut dire le meurtre du père.

Il est curieux, singulier, n'est-ce pas, que ce meurtre du père n'apparaisse jamais, même dans les drames, comme le fait remarquer avec pertinence quelqu'un qui a écrit là-dessus un pas mauvais chapitre. Aucun dramaturge n'a osé, s'exprime l'auteur, manifester le meurtre délibéré d'un père en tant que père par le fils. Faites bien attention à ça, même dans le théâtre grec, ça n'existe pas. En revanche, c'est tout de même le meurtre du père qui paraît au centre de ce que Freud élabore à partir des données que constitue, du fait de l'hystérique, le refus de la castration.

N'est-ce pas en tant que le meurtre du père est ici le substitut de cette castration refusée, que l'Œdipe a pu venir s'imposer à la pensée de Freud dans la filière de ces abords de l'hystérique ? Il est clair que, dans la perspective hystérique, c'est le phallus qui féconde, et ce qu'il engendre, c'est lui-même, si l'on peut dire. La fécondité est forgerie phallique, et c'est bien par là que tout enfant est reproduction du phallus, en tant qu'il est gros, si je puis m'exprimer ainsi, de son engendrement.

Mais alors, puisque c'est du papludun que je vous ai désigné la possibilité logifiée du choix dans la relation insatisfaite du rapport sexuel, nous entrevoyons aussi à quoi tiennent les incroyables complaisances de Freud pour un monothéisme dont, chose très curieuse, il va chercher le modèle bien ailleurs que dans sa tradition. Il lui faut que ce soit Akhenaton. Rien n'est plus ambigu sur le plan sexuel que ce monothéisme solaire, à le voir rayonner de tous ses rayons pourvus de petites mains qui iront chatouiller les naseaux d'innombrables menus humains, enfants de l'un et l'autre sexe, dont il est frappant, dans cette imagerie de la structure œdipienne, qu'ils se ressemblent comme des frères, c'est le cas de le dire, et encore plus comme des sœurs. Si le mot *sublime* peut avoir un sens ambigu, c'est bien là. Aussi bien n'est-ce pas pour rien que les dernières images monumentales d'Akhenaton que j'ai pu voir la dernière fois que j'ai quitté le sol égyptien sont non seulement châtrées, mais carrément féminines.

Si la castration a un rapport au phallus, Φ de x , ce n'est certes pas là que nous pouvons le désigner. En effet, le sens du petit schéma où le *pas tous* ou *pas toutes* désigne un certain type de la relation au Φ de x , c'est tout de même bien que les élus se rapportent au Φ de x .

Le passage à la médiation, entre guillemets, n'est que la médiation de cet *au moins un* que je soulignai, et que nous retrouvons chez Peano dans le $n + 1$ toujours répété, celui qui suppose en quelque sorte que le n qui le précède se réduit à zéro. Par quoi se réduit-il à zéro ? Précisément par le meurtre du Père. C'est par ce repérage, ce détour, cette façon oblique, *ungerade*, pour employer le terme de Frege lui-même, que le sens du meurtre du Père se rapporte à une *Bedeutung*, celle du phallus.

C'est là qu'il faudra bien que je me limite aujourd'hui. Je m'excuse de n'avoir pas pu pousser les choses plus loin. Ce sera donc pour l'année prochaine. Je regrette que, cette année, les choses aient été ainsi forcément tronquées.

En revanche, à ce qui, dans *Totem et Tabou*, met du côté du père la jouissance originelle ne répond pas moins un évitement strictement équivalent de la castration. C'est en quoi se marque bien comment l'obsessionnel se dérobe à la formule – il n'y a pas de x qui existe qui puisse s'inscrire dans la variable Φ de x . L'obsessionnel se dérobe simplement de ne pas exister. C'est là, pourquoi pas, où nous renouerons la suite de notre discours.

L'obsessionnel est dans la dette de ne pas exister au regard de ce Père non moins mythique qui est celui de *Totem et Tabou*. C'est là que s'attache réellement tout ce qu'il en est d'une certaine édification religieuse, et de ce en quoi elle n'est, hélas, pas réductible, et même pas de ce que Freud accroche à son second mythe, celui de *Totem et Tabou*, à savoir ni plus ni moins que sa seconde topique. C'est ce que nous pourrons développer ultérieurement. En effet, notez-le, la grande innovation de la seconde topique, c'est le surmoi.

Quelle est l'essence du surmoi ? C'est là-dessus que je pourrais finir en vous donnant quelque chose dans le creux de la main, que vous pourrez essayer de manipuler par vous-mêmes. Quelle est l'ordonnance du surmoi ? Elle s'origine précisément de ce Père originel, plus que mythique, de cet appel comme tel à la jouissance pure, c'est-à-dire aussi

à la non-castration. En effet, que dit ce Père au déclin de l'Œdipe ? Il dit ce que dit le surmoi. Ce n'est pas pour rien que je ne l'ai encore jamais vraiment abordé. Ce que dit le surmoi, c'est – *Jouis !*

Tel est l'ordre, l'ordre impossible à satisfaire, et qui est comme tel à l'origine de tout ce qui s'élabore sous le terme de la conscience morale, si paradoxal que cela puisse vous paraître. Pour en sentir bien le jeu de définition, il faut que vous lisiez dans l'Ecclésiaste les mots suivants – *Jouis tant que tu es, jouis*, dit l'auteur, énigmatique comme vous le savez, de ce texte étonnant, *Jouis avec la femme que tu aimes*.

C'est le comble du paradoxe, parce que c'est justement de l'aimer que vient l'obstacle.

16 JUIN 1971

ANNEXES

QUELQUES RÉFÉRENCES DE LACAN À LACAN, ET À D'AUTRES

par Jacques-Alain Miller

I. Lacan renvoie d'emblée à trois références de son enseignement : *L'Envers de la psychanalyse*, le Séminaire de l'année précédente, dont la première leçon expose la théorie des « quatre discours » ; le numéro 2/3 de sa revue *Scilicet*, qui inclut son texte intitulé « Radiophonie », lequel s'achève sur le schéma de ces mêmes discours (on le trouvera inclus dans le recueil des *Autres écrits*) ; « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », son « Rapport » ou « Discours de Rome » (texte inaugural de 1953, inclus dans le recueil des *Écrits*). La personne qui « vint contribuer au déchiffrement de la *Verneinung* » : le philosophe Jean Hyppolite (voir le Séminaire I et les *Écrits*, où figure le texte de celui-ci).

II. *Che vuoi ?* : interjection du *Diable amoureux* de Cazotte, repris comme la question du désir de l'Autre dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (cf. *Écrits*). L'idéalisme de l'évêque Berkeley : commenté notamment dans le Séminaire XVI. Platon, Aristote : références constantes de Lacan. « Je ne suis pas nominaliste » : dans le même sens, voir les *Autres écrits*, p. 327-328. Le schéma du chapitre « Identification » de la *Massenpsychologie* est notamment commenté dans le Séminaire XI. *Sex and Gender*, de Robert J. Stoller, était paru en 1968 à New York, chez Science House. Passage à l'acte et *acting out* : la définition et l'opposition de ces deux termes sont données dans le Séminaire X. Gracián : voir l'excellent recueil procuré aux Éditions du Seuil par Benito Pelegrin (2005). Mencius : Lacan avait connaissance du *Mencius on the Mind* de Richards, auquel il renvoie explicitement au chapitre IV du présent Séminaire.

III. L'auteur de l'article qui suscite l'ire de Lacan est le linguiste Georges Mounin, disciple d'André Martinet ; on doit à ce dernier la

théorie de la « double articulation » que persifle Lacan ; voir dans le Séminaire XVI l'accueil réservé par Lacan à la parution de cet article. M. Nixon : alors président des États-Unis d'Amérique ; M. Houphouët-Boigny : alors président de la Côte-d'Ivoire.

IV. *The Meaning of Meaning*, fréquente référence de Lacan (par exemple, p. 553 des *Autres écrits*), a été publié, comme *Mencius on the Mind*, par Routledge and Kegan Paul. « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » : texte de 1958 recueilli dans les *Écrits*. Le schéma de Peirce est une fréquente référence de Lacan à partir du Séminaire IX. *Éden, Éden, Éden* : le livre de Pierre Guyotat parut en 1971, avec des préfaces de Leiris, Barthes, et Sollers ; il tomba sous le coup de plusieurs interdictions du ministère de l'Intérieur (affichage, publicité, vente aux mineurs). « La chose freudienne » : texte des *Écrits*, datant de 1956. La *Méta-mathématique* de Paul Lorenzen est parue en 1967.

V. La formule « Mange ton *Dasein* » figure dans le « Séminaire sur “La Lettre volée” », p. 40 des *Écrits* ; elle a été plusieurs fois citée par Lacan. « Logocentrisme », « archi-écriture » : termes dus au philosophe Jacques Derrida. James Février est l'auteur d'une fameuse *Histoire de l'écriture*. François Jacob : biologiste, prix Nobel, auteur notamment de *La Logique du vivant* (Gallimard, 1970). La page des *Écrits* où le désir de l'homme est écrit $\Phi(a)$: p. 683. « L'instance de la lettre dans l'inconscient » : texte de 1957, in *Écrits*.

VI. Le Séminaire de l'année 1962-1963 est le neuvième, *L'Identification*.

VII. Le texte intitulé « Lituraterre » est donné en tête des *Autres écrits*. La conférence de Bordeaux a été publiée dans le recueil intitulé *Mon enseignement*, troisième de la série dite des « Paradoxes de Lacan ». Les références de Lacan à Jacob von Uexküll et au couple *Umwelt-Innenwelt* sont fréquentes. Le *Wunderblock* freudien a notamment fait l'objet d'un commentaire de Jacques Derrida. La lettre 52 de Freud est une référence topique de Lacan. Frege est évoqué dans les Séminaires IX et XII, et plus longuement dans le Séminaire XIX. Giuseppe Peano a donné en 1889 une définition complètement axiomatique de l'ensemble des entiers naturels, qu'on appelle désormais « arithmétique de Peano ». « Sous le

pont Mirabeau coule la Seine » : citation d'Apollinaire. Le pont-oreille emprunté à Horus Apollo orne la couverture de la revue *La Psychanalyse* (sept numéros parus). *L'Empire des signes* est paru chez Skira en 1970 ; on le trouve dans l'excellente édition des œuvres complètes de Barthes par Éric Marty (Seuil).

VIII. On doit notamment à Augustus de Morgan l'invention et la définition de l'« induction mathématique » ; Lacan se réfère à lui notamment dans le Séminaire XIV. George Boole s'employa notamment à réduire la logique à une algèbre. Les deux mathématiciens vécurent dans la première moitié du XIX^e siècle.

IX. « La signification du phallus » est incluse dans le recueil des *Écrits*. « Le silence éternel des espaces infinis m'effraie » : citation des *Pensées* de Pascal. Le *Manava-Dharma Sastra*, ou Livre de la Loi de Manou, est paru dans la collection des « Classiques Garnier » en mars 1939, traduit du sanscrit par A. Loiseleur-Deslongchamps.

X. *Über Sinn und Bedeutung* de Gottlob Frege date de 1892. L'exemple sur Walter Scott et Waverley est de Bertrand Russell, dans son article éponyme « On denoting », de 1905. Rudolf Carnap reprend la question de la *Bedeutung* notamment dans son livre *Meaning and Necessity*, édité par The University of Chicago Press (1947 et 1956). « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » : inclus dans les *Écrits*. Sur Sellin : voir le Séminaire XVII.

INDEX DES NOMS PROPRES

- Akhenaton, 176.
Allemagne, 148.
Apollo (Horus), 123.
Aristophane, 121.
Aristote, 19, 27, 81, 106, 136, 137, 154, 155.
Atrée, 103.
Barthes, 42, 125, 126.
Beckett, 114.
Berkeley (évêque), 27.
Bettelheim, 167, 168.
Boole, 138.
Brecht, 154.
Brouwer, 106.
Carnap, 171.
Chine, 56, 57.
Colin (paru chez Armand), 85.
David (Madeleine), 91, 92.
Demiéville, 46.
Descartes, 15, 98, 99, 100.
Don Juan, 74.
Dostoïevski, 114.
Dupin, 94, 97, 103, 104.
Ecclésiaste (L'), 178.
Éden, 71.
Englewoods, 167.
Ernout, 113.
Ésope, 56, 90.
États-Unis (USA), 51.
Étéocle, 160.
Euclide, 82, 100.
Février (James), 82.
Florence, 93.
Frege, 120, 148, 170, 171, 172, 177.
Freud, 9, 19, 20, 21, 23, 24, 29, 30, 33, 44, 52, 68, 86, 89, 97, 98, 106, 107, 114, 118, 123, 131, 144, 148, 150, 151, 153, 154, 158, 159, 160, 161, 163, 164, 165, 166, 167, 170, 172, 173, 175, 176, 177.
Fu-hsien, 86.
Gauthier-Villars et Mouton (paru chez), 72.
George I^{er}, 174.
George II, 174.
George III, 171, 174.
George IV, 171, 174.
Gloria, 93.
Gracián, 23, 36.
Hegel, 18, 20, 25, 36, 101.
Hitler, 29.
Homme aux loups, 123.
Houphouët-Boigny, 50.
Humboldt, 61.
Husserl, 100.
Jacob (François), 83.
Japon, 119, 126, 150.
Jésus, 53 (Jésus-Christ), 55 (Jésus-Christ), 176 (Christ).
Joyce, 113.

D'UN DISCOURS QUI NE SERAIT PAS DU SEMBLANT

- Jung, 113.
Kegan Paul, 60 (paru chez Kegan).
Klein (Félix), 78 (bouteille de Klein d'œil), 152 (bouteille de Klein).
Kyoto, 150.
Lacan, 40, 86.
Leibniz, 100, 171.
Lévi-Strauss, 41, 42, 105, 157, 158.
Londres, 60, 167.
Lorenzen, 55, 72, 73.
Louis XIV, 56.
Marie (la), 115.
Marx, 23, 24, 49, 52, 151, 164.
Meillet, 113.
Meng-tzu ou Mencius, 23, 36, 37, 44, 51, 53, 55, 56, 58, 59, 60, 137.
Métraux, 85.
Mirabeau, 123.
Mœbius, 9.
Moïse, 159, 160, 175.
Morgan (de), 138.
Newton, 42, 84, 123.
Nixon, 50.
Noé, 174.
Nunberg (Hermann), 167.
Œdipe, 14, 33, 68, 114, 157, 158, 159, 160, 161, 173, 175, 176, 178.
Ogden, 59.
Osaka, 122.
Pandore, 62.
Pâques (île de), 85.
Pascal, 16, 21, 146, 149.
Peano, 120, 155, 175, 177.
Peirce (Charles Sanders), 55, 69.
Platon, 27, 137.
Poe, 93, 94, 98, 102, 103, 104, 115, 116
Polynice, 160.
Proust, 94.
Rabelais, 114.
Richards, 55, 59, 60.
Rome, 56.
Royaumont, 68.
Sainte-Anne, 79, 93.
San Casciano, 93.
Saussure (de), 14, 89, 92, 118.
Scott (Sir Walter), 171, 172.
Schreber, 172.
Seine, 123.
Sellin, 175.
Sibérie, 119.
Sophocle, 114.
Stoller, 23, 31.
Swammerdam, 65.
Tantra, 70.
Tardieu (Jean), 118.
Tchou, 88.
Thomas (saint), 113.
Thyeste, 103.
Tsin, 88.
Uexküll (von), 117, 124.
Vénus, 171.
Voltaire, 56.
Waverley, 171, 172.
Wieger, 60.

TABLE

I. Introduction au titre de ce Séminaire	9
II. L'homme et la femme	23
III. Contre les linguistes	39
IV. L'écrit et la vérité	55
V. L'écrit et la parole	77
VI. D'une fonction à ne pas écrire	95
VII. Leçon sur <i>Lituraterre</i>	113
VIII. L'homme et la femme et la logique	129
IX. Un homme et une femme et la psychanalyse	145
X. Du mythe que Freud a forgé	163

ANNEXES

Quelques références de Lacan à Lacan, et à d'autres	181
Index des noms propres	185